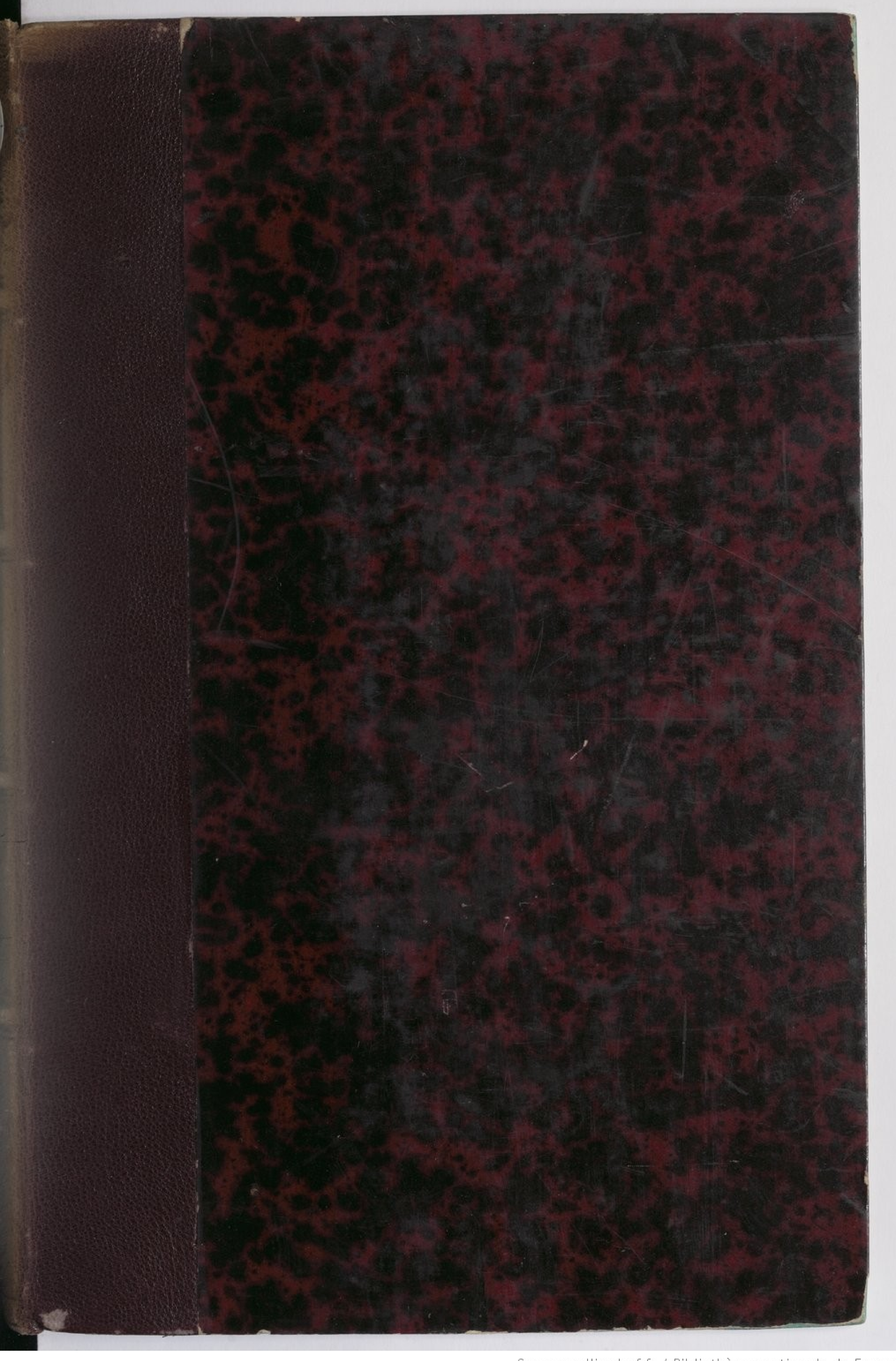
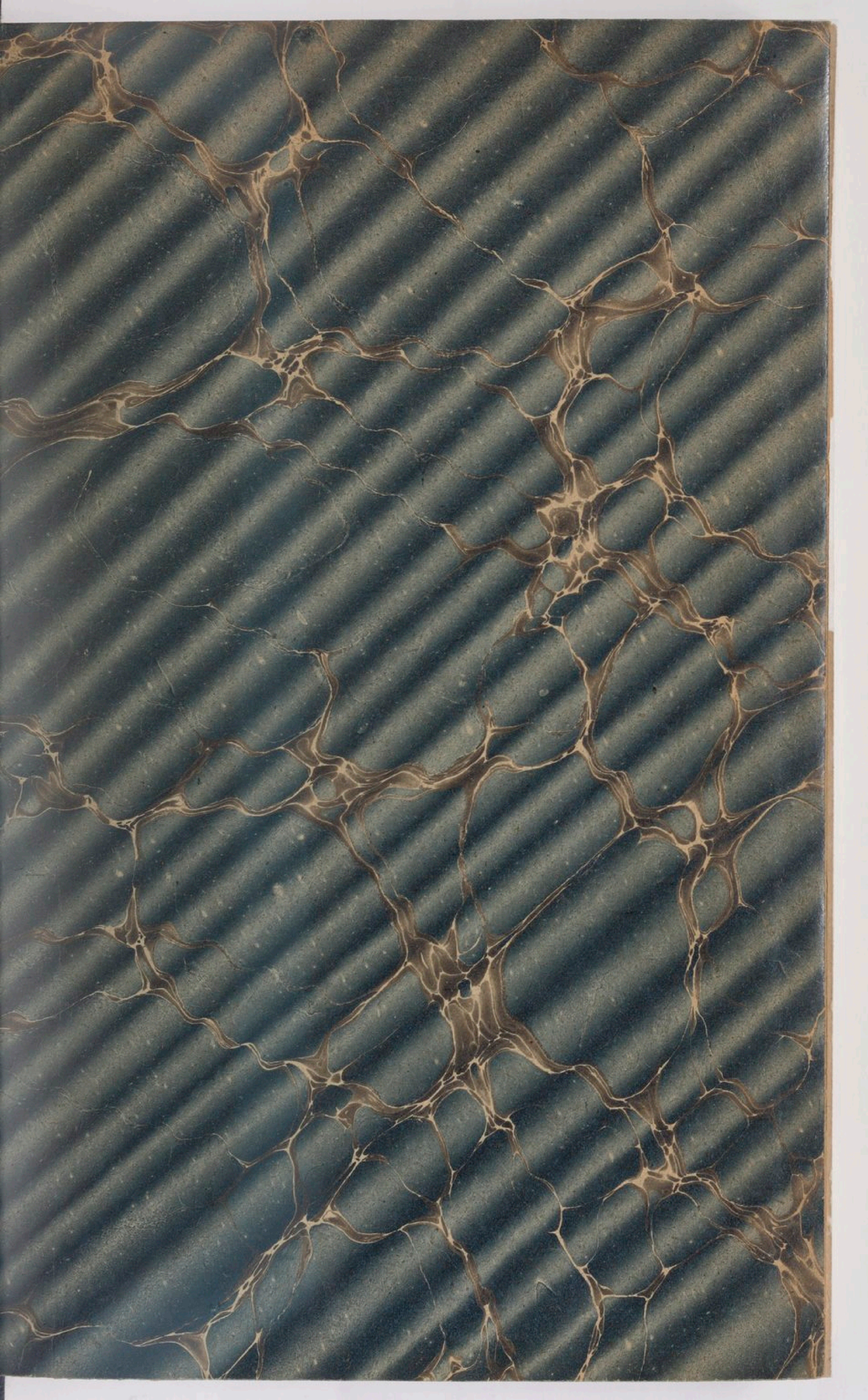
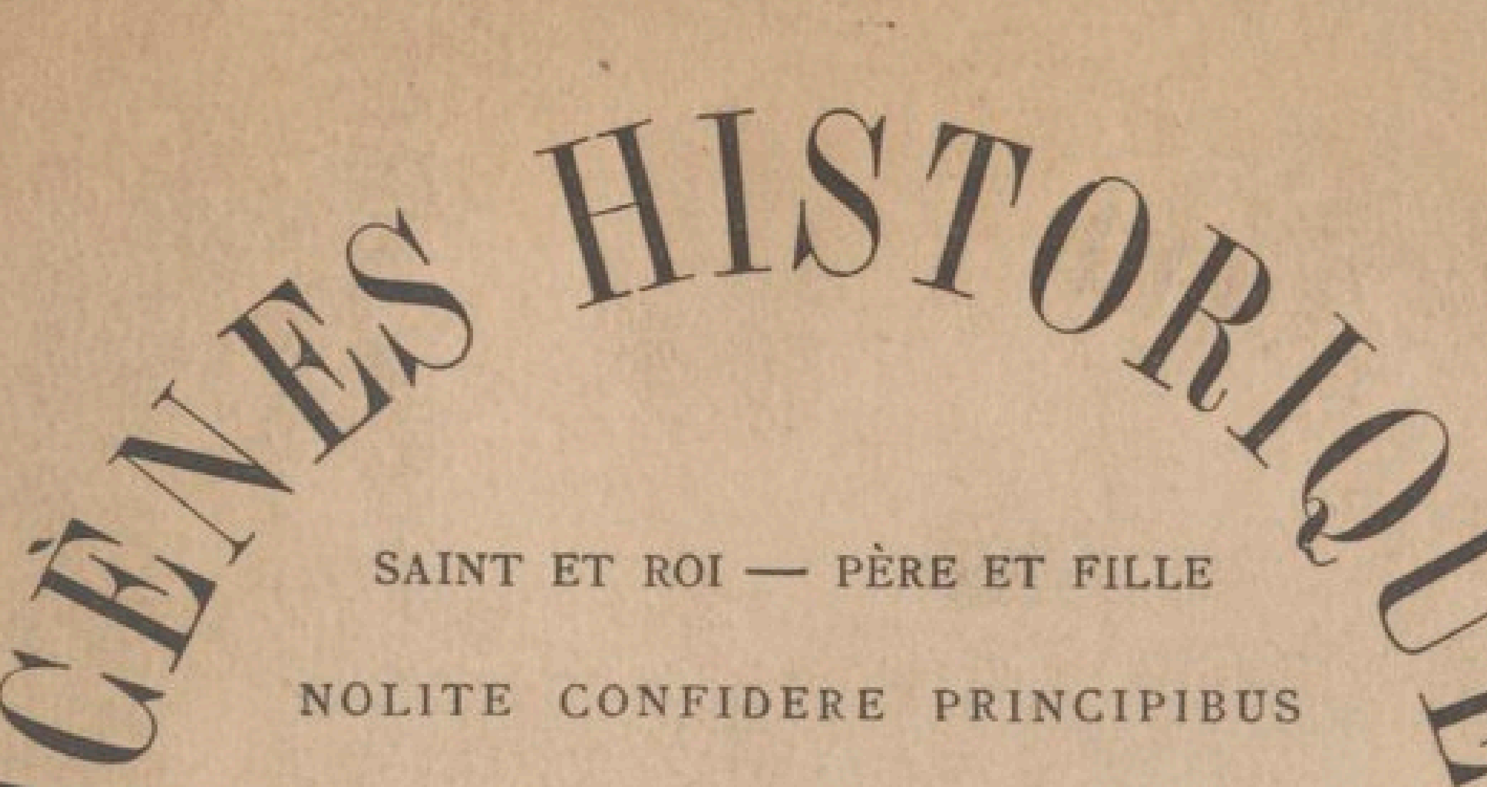
Scènes historiques... par Mme de Witt, née Guizot... [1re-6e série.]


BnF Gallica









SCÈNES HISTORIQUES

SAINT ET ROI — PÈRE ET FILLE

NOLITE CONFIDERE PRINCIPIBUS

UNE PORTE FERMÉE

DE CHARYBDE EN SCYLLA — LA FEMME FORTE

PAR

Mme DE WITT

NÉE GUIZOT

DEUXIÈME SÉRIE



OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 28 GRAVURES PAR A. MARIE ET SAHIB

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

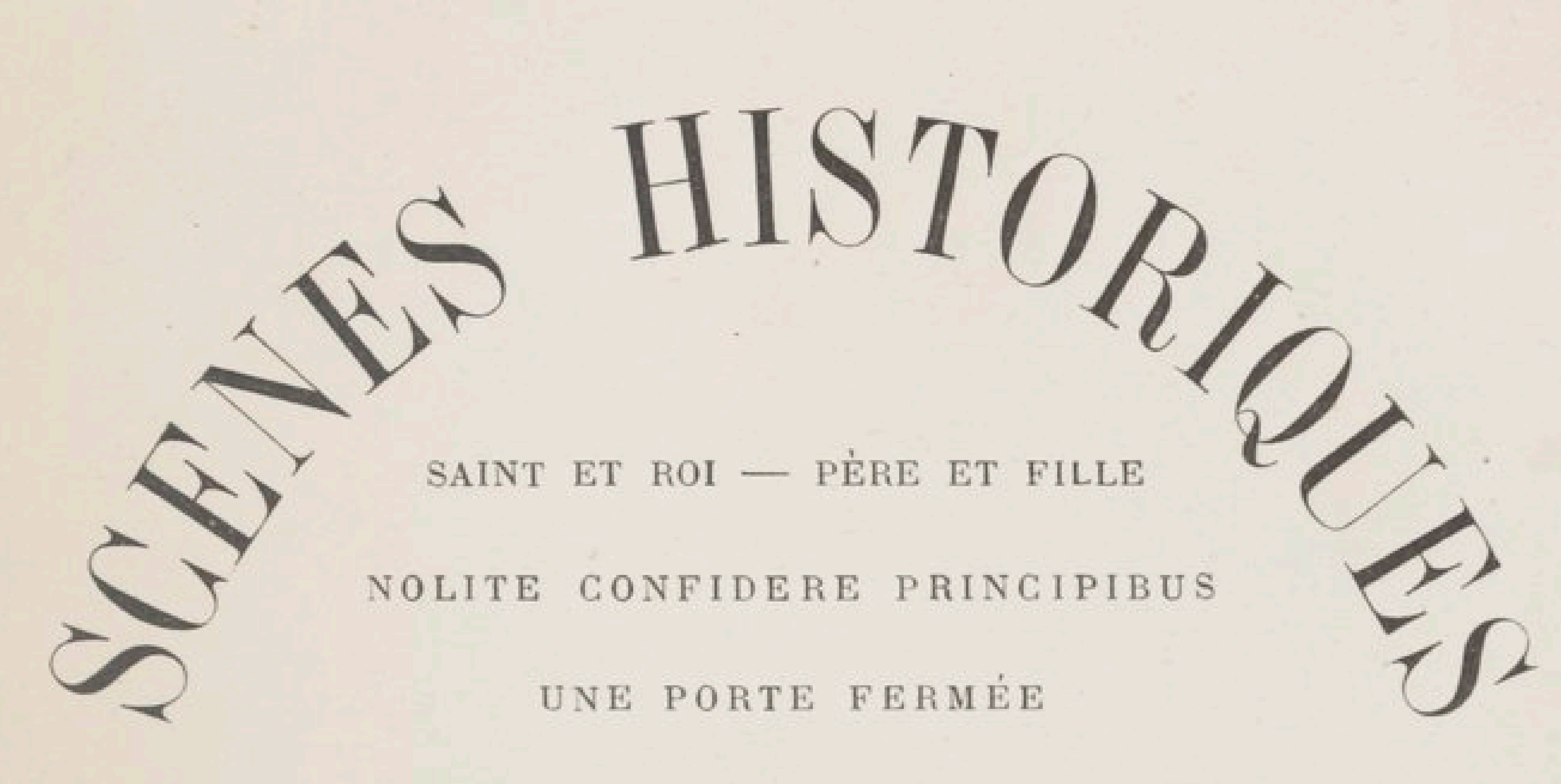
SCÈNES HISTORIQUES

DEUXIÈME SÉRIE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Scènes historiques, contenant : *Odette la suivante; Enfance de Pascal; Fouquet; Derrière les haies.* 1 volume in-8° raisin illustré de 18 gravures par E. Bayard. . . . . 5 fr.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



SAINT ET ROI — PÈRE ET FILLE

NOLITE CONFIDERE PRINCIPIBUS

UNE PORTE FERMÉE

DE CHARYBDE EN SCYLLA — LA FEMME FORTE

PAR

MME DE WITT

NÉE GUIZOT

DEUXIÈME SÉRIE



OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 28 GRAVURES PAR A. MARIE ET SAHIB

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1877

SAINT ET ROI

LOUIS IX A LA CROISADE

(1244-1254)

SAINT ET ROI

LOUIS IX A LA CROISADE

(1244-1254)

La reine Marguerite de Provence était à Pontoise, dans sa chambre; elle était debout auprès d'une porte, elle prêtait l'oreille et semblait attendre un signal. Un bruit de pas retentit dans l'escalier de pierre; quelqu'un avait frappé des mains. La reine leva une lourde tapisserie et descendit. Ses yeux rayonnaient d'une joie troublée.

« Ah! mon cher seigneur, dit-elle, en apercevant le roi Louis IX, le dos appuyé contre la paroi et sa cotte de menu vair ramenée sur sa poitrine, car il faisait froid, que voici longtemps que j'attends votre signe! »

Le roi avait levé la tête à la voix de sa femme; tous deux parlaient bas.

« Je suis venu dès que j'ai eu le loisir, ma mie, dit-il; mais ma mère a séjourné longtemps en ma chambre et point ne pouvais en sortir, car elle avait grandes affaires dont elle me voulait entretenir. »

La reine Marguerite rougit violemment.

« Et si elle a pu deviner que vous deviez me venir voir, pensa-t-elle, point n'aura abrégé ses discours. »

Elle avait descendu les dernières marches et elle s'appuyait contre la muraille à côté du roi.

« Êtes-vous lasse, ma mie? » demanda Louis IX en se penchant vers elle.

Le roi était grand et mince; son visage était beau, un peu

allongé et pâle; ses traits délicats portaient l'empreinte de la pureté craintive de son âme; seulement, quand il levait les yeux, la ferme résolution du regard pénétrait les assistants de respect et quelquefois de crainte. La reine Marguerite savait qu'il pouvait être obstiné dans ses volontés; elle le regardait avec tendresse.

« Lasse je suis toujours demeurée depuis le jour où je faillis trépasser à Poissy, » dit-elle.

Le roi cherchait dans sa pensée à quelle époque elle faisait allusion; il serra les lèvres et un nuage passa sur son front. Il se rappelait comment sa femme avait été en grand péril de sa vie, avec quelle angoisse il veillait à côté de son lit, sa main dans la main de la malade, quand la reine Blanche était venue, jalouse et inquiète. Elle avait saisi le bras du jeune roi accoutumé à plier devant son autorité.

« Çà, avait-elle dit, venez avec moi, rien n'avez à faire en ce lieu-ci. »

Louis s'était levé, il s'en souvenait avec regret; il allait suivre sa mère, la reine Marguerite s'était écriée :

« Ah ! madame, point ne me laisserez donc voir monseigneur, morte ou vive ? »

Et en ce disant, elle s'était pâmée, si bien qu'on l'avait crue passée de vie à trépas. Le roi était revenu, et ne l'avait plus quittée ni jour ni nuit qu'elle ne fût guérie, malgré les instances et même la colère de la reine Blanche. Jamais Marguerite n'avait été si heureuse.

Elle passait doucement la main sous le bras de son mari; lorsqu'elle rencontra sa main à son tour, elle frissonna.

« Comme votre main est glacée, mon cher seigneur! qu'avez-vous donc fait pour avoir ainsi le froid de l'hiver dans vos veines? Si nous remontions à ma chambre? J'ai bon feu dans l'âtre, et vous seriez bientôt réchauffé. »

Elle cherchait à l'attirer après elle ; le roi résistait.

« Non, disait-il, ma mère est pour lors en affaires, mais s'en ira bientôt pour vous voir, et maintenant qu'elle n'a plus voulu de chiens dans nos antichambres, nos gens ne peuvent plus les faire crier et n'avons d'autre avertissement

que le bruit de leurs verges ; en cet escalier seulement les entendons bien d'en haut comme d'en bas. »

Marguerite n'insista plus. Elle était chaudement vêtue et ne sentait pas le froid de novembre qui se glissait dans le sang du roi, son mari ; elle se laissait aller au charme de la causerie, heureuse de parler des enfants qu'elle élevait avec soin, et que tous deux avaient coutume de réunir à leurs genoux pour prier Dieu et pour entendre raconter la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le roi y prenait un singulier plaisir ; les petits princes Louis et Philippe avaient déjà une tâche à répéter et dont ils devaient se souvenir. Cependant la reine avait plusieurs fois remarqué comment son mari pâlissait et rougissait tour à tour ; elle allait insister de nouveau sur sa santé, lorsque trois coups de verge retentirent au sommet de l'escalier ; tous deux tressaillirent.

« Ma mère s'en va chez vous à cette heure, » dit le roi.

Marguerite avait déjà le pied sur les marches, elle remontait.

« Je serai avant elle dans ma chambre, repartit-elle à demi-voix ; mais, mon cher seigneur, allez donc en la vôtre et vous réchauffez près du feu en buvant quelque bon breuvage. »

Louis fit un signe de tête, mais sans s'arrêter ; il était pressé de rentrer chez lui et d'éviter les jalouses appréhensions de la reine sa mère ; celle-ci entrait déjà dans la chambre de Marguerite de Provence, mais sa belle-fille était assise auprès du feu, son livre d'*Heures* dans les mains. Il eût fallu regarder de bien près pour s'apercevoir que sa poitrine était encore haletante, et que les plis de la tapisserie étaient encore agités par la main d'une suivante qui les avait laissés retomber derrière la reine. Blanche de Castille avait causé un moment, par devoir, par obligation de courtoisie ; elle n'avait point d'affection pour sa belle-fille, et redoutait l'influence que celle-ci pouvait exercer sur le roi. « Nulle ne viendra entre mon fils et moi, » avait-elle pensé au moment même où elle avait marié Louis IX à Marguerite, la plus charmante et la plus accomplie des princesses de son temps. Malgré la beauté et la tendresse de

la reine Marguerite, à laquelle il était passionnément attaché, Louis IX était en effet resté soumis aux volontés et parfois aux caprices de sa mère.

« Elle a fait mon royaume grand et fort, disait-il, et pour moi, elle m'a amené au Seigneur Dieu depuis mon jeune âge. Si lui dois-je tout en ce monde et dans l'autre. »

Son respect et sa patience ne se démentaient pas.

La visite de cérémonie, froide et courte, était achevée; Marguerite était seule, les jours étaient courts, on n'avait point encore allumé les lourdes chandelles qui brûlaient le soir dans les chandeliers de cuivre. Une suivante venait d'amener les petits princes; la reine avait reçu dans ses bras sa dernière fille, elle la pressait doucement contre son sein, murmurant des tendresses de mère; l'enfant gazouillait en retour, levant sur elle son beau regard limpide et pur. Marguerite baisait les yeux de sa petite fille.

« Ce sont les yeux de ma sœur Sancie, disait-elle; c'est ainsi qu'elle me regardait quand je suis partie, et que je les ai laissées toutes trois à la fenêtre de notre chambre, me suivant des regards, tant qu'elles me pouvaient voir. Elles ne m'ont pas vue longtemps; elles pleuraient trop fort, j'en suis sûre, et maintenant Éléonore est reine d'Angleterre, et ses enfants grandissent déjà; Sancie est près d'elle, grande dame aussi et plus riche que nous toutes, tant son comté de Cornouailles donne de deniers à son mari; et ma petite Béatrix, qui tant aimait à se jouer avec moi, est plus en ma compagnie que toutes les autres. Ce voudrais-je mieux aimer son seigneur et mon beau-frère; point ne ressemble à mon cher roi; la reine Blanche a tant de fils qu'elle pourrait être jalouse de quelque autre et nous laisser en repos, mais nul d'entre eux ne vaut celui que Dieu m'a donné. Il est le plus grand et le meilleur.... »

Marguerite appuyait sa tête contre la tête de l'enfant endormie, à moitié perdue dans ses méditations. Elle sentait douloureusement et vivement les difficultés de sa vie; elle se blessait souvent aux épines, et il lui arrivait d'oublier les grâces immenses que Dieu lui avait accordées; en ce mo-

ment de repos et de silence, seule avec ses enfants assoupis autour d'elle, les bontés constantes du roi son mari, sa vertu, sa piété, sa douceur, lui revenaient à l'esprit avec une irrésistible force.

« Que je suis ingrate de me plaindre parfois! pensait-elle. J'ai tant reçu de la grâce de Jésus-Christ! Qui aurait dit autrefois à mon père que nous serions toutes si grandes dames l'aurait bien surpris. Messire Romée de Villeneuve le lui avait assuré quand je me suis mariée. « Lorsque vous aurez si « grand gendre que le roi de France, tous viendront à vous « pour les princesses vos filles, » avait-il dit. Et le vieux moine! Sa prédiction n'est pas encore réalisée : Sancie et Béatrix n'ont pas couronne de reine. Un jour peut-être, nous verrons. »

On frappait à la porte. La reine tressaillit, arrachée à ses rêves d'ambition fraternelle. La plus aimée de toutes ses dames, Marie de Châtillon, entrait en grande hâte, pâle et l'air agité.

« Madame, dit-elle, quand avez-vous vu Monseigneur le roi? »

Marguerite s'était levée, son enfant endormie dans les bras.

« Tout à l'heure, dit-elle à demi-voix, en l'escalier, avant que la reine Blanche vînt céans.

— C'était ce que j'avais pensé, repartit la dame; mais pour lors il est tout froid sur son lit, et nul ne le peut réchauffer. Il tremble si fort que ses dents se heurtent dans sa bouche à se briser. Messire Guy de Sargines me l'a dit en cet instant, il est encore seul avec ses gens. »

Déjà la reine Marguerite avait remis sa petite fille aux mains de la dame de Châtillon; elle lui montrait d'un geste les deux petits princes accroupis sur les tapis parsemés dans la chambre; elle ne parlait pas, une terreur mortelle l'avait saisie. Comment avait-elle pu se laisser entraîner par l'égoïste plaisir de la causerie, sans s'inquiéter du malaise croissant de son époux? Une grande amertume s'élevait dans son cœur. « Si je pouvais voir mon cher seigneur en ma chambre, comme la plus petite dame, pensait-elle, au lieu d'être sans cesse en crainte des colères et des jalousies de la

reine sa mère, il n'aurait pas eu froid en cet escalier et ne serait pas malade à cette heure! »

Tout en se reprochant son insouciance, elle descendait rapidement les marches. La reine Blanche était arrivée auprès du lit de son fils; mais ni l'une ni l'autre des deux femmes n'avait loisir ou désir de se quereller à cette heure. Le roi semblait déjà mourant, tant le mal qui l'avait saisi était rapide et terrible.

En entrant, la reine Marguerite atterée avait saisi un regard de tendresse qui lui était adressé. En se penchant sur le roi, les traits de la reine Blanche, austères et rigides dans son extrême angoisse, s'étaient un moment adoucis; elle avait entendu le malade murmurer à son oreille : « Ma bonne mère! » Maintenant les paroles qui s'échappaient des lèvres du roi n'étaient plus que des interjections pieuses, des actes de contrition ou de foi; il souffrait cruellement, et des gouttes de sueur froide coulaient sur son visage. Ses médecins et ses serviteurs s'empressaient autour de lui; il subissait les remèdes par lesquels on essayait de le soulager; mais ses regards étaient attachés sur le crucifix placé au pied de son lit. Il avait demandé les derniers sacrements. « Ceci ne saurait durer longtemps en un corps humain, avait-il dit à l'oreille de son chapelain, et crois bien que le Seigneur mon Dieu me rappelle en ce jour à lui; ci ai-je bien peu travaillé pour sa gloire. »

Le mal allait croissant, le roi ne parlait plus; la nuit s'était écoulée douloureuse et longue. Aux portes du château on entendait un gémissement sourd; là étaient les chevaliers, les bourgeois et jusqu'aux paysans et aux pauvres d'alentour qui avaient appris que Louis était malade. Tous avaient quitté leurs travaux pour venir s'enquérir de ses nouvelles, et de ce que Notre-Seigneur voudrait ordonner de lui; les églises étaient pleines de femmes en prières; chacun pleurait dans Pontoise. « Quelle douleur se répandra dans toute la terre de France lorsqu'on saura que le roi est en danger de mort! » se disaient les amis et les connaissances en s'accostant dans les rues et par les chemins. La reine Blanche avait quitté le chevet de son fils; elle était prosternée dans sa chapelle particulière, jeûnant et priant, un cilice meurtris-

sait ses blanches épaules; elle avait sillonné son corps à coups de discipline; elle invoquait le secours de la Vierge et de tous les saints, rappelant à son souvenir les sévères austérités de son pays natal, de cette Castille qu'elle avait quittée depuis si longtemps qu'elle l'avait presque oubliée.

« Beau sire Dieu, rendez-moi mon fils, » criait-elle sans relâche. La reine Marguerite priait aussi ; c'était sur son épaule qu'était appuyée la tête alourdie du mourant; c'était entre ses mains que se réchauffaient ses mains glacées. L'ardente passion maternelle de la reine Blanche l'avait entraînée dans le saint lieu; la tendresse conjugale retenait Marguerite auprès du lit du malade. Deux fois déjà elle était tombée en défaillance, tant elle était épuisée par la fatigue et la douleur; ses dames l'avaient emportée tout évanouie sur un lit. Comme elle revenait à elle, des cris et des sanglots retentissaient dans la chambre voisine; une des veilleuses, en se penchant vers le roi malade, s'était écriée : « Il est mort ! » et elle avait pieusement soulevé le drap pour lui couvrir le visage.

Marie de Châtillon s'était à son tour approchée.

« Non, dit-elle, il n'est pas trépassé; bien malade est son pauvre corps, mais il retient encore son âme, » et elle repoussait en pleurant la main de sa compagne.

La reine chancelante s'était jetée à bas du lit; elle courait à la porte, s'appuyant aux meubles et aux parois. Comme elle entrait dans la chambre de son mari, une voix creuse, faible encore, mais retentissant comme si elle fût sortie d'un sépulcre, se fit entendre tout à coup, et les dames qui s'inclinaient sur le mourant reculèrent avec effroi.

« Il m'a visité par la grâce de Dieu, Celui qui vient d'en haut, disait le roi, et il m'a ressuscité d'entre les morts. »

Un cri de joie s'éleva dans la chambre qui se répéta bientôt dans le château et de là dans la ville.

« Notre seigneur le roi est vivant, et Dieu lui rend la santé avec la vie ! »

La reine Blanche était accourue auprès de son fils, pleurant et remerciant Dieu; elle avait embrassé sa belle-fille dans son transport de joie et de reconnaissance. Le roi avait

ouvert les yeux en ce moment, souriant à ce spectacle qui lui était doux et auquel il n'était pas accoutumé. Il prononçait faiblement quelques paroles. Sa femme se pencha vers lui.

« Si voudrais-je mander auprès de moi messire Guillaume d'Auvergne et messire Pierre de Cuisy, » disait-il.

Marguerite se retourna vers sa belle-mère, répétant les désirs du malade.

« L'évêque de Paris et l'évêque de Meaux, dans le diocèse duquel nous nous trouvons céans? » demanda la reine Blanche, saisissant sur-le-champ le fil des pensées de son fils. Le roi fit un signe de tête. La reine les envoya querir. « Il a fait quelque vœu en son extrémité, se disait-elle, et le veut remplir entre les mains des deux évêques. »

Le roi avait, en effet, fait un vœu. A peine les prélats étaient-ils entrés dans sa chambre, remerciant Dieu à haute voix d'avoir rendu le prince à la vie, que Louis, encore presque incapable de prononcer quelques paroles, leur fit signe de s'approcher de lui.

« Seigneurs évêques, dit-il en leur tendant ses mains comme pour supplier, donnez-moi ici la croix du voyage d'outre-mer ! »

Et comme les évêques reculaient, surpris et troublés :

« Je l'ai promis à notre Seigneur Dieu quand point ne pouvais parler, et que ceux qui me gardaient me croyaient déjà mort, » murmura le roi.

Les deux reines s'étaient jetées à genoux auprès du lit.

« Beau très cher fils, disait Blanche de Castille, ne pensez à ceci que vous ne soyez guéri; vous n'êtes pas en état de peser sagement les raisons et les conseils.

— Comment mon cher seigneur peut-il seulement songer à s'en aller à Jérusalem, lorsqu'il ne saurait soulever sa tête de son chevet sans l'appui de mon bras? » disait Marguerite de Provence en souriant, bien que ses yeux fussent pleins de larmes.

« Si viendrez avez moi, ma mie, pour m'aider à soulever ma tête, » repartit le roi; mais il n'avait pas la force de discuter ou de raisonner. On lui offrait un bouillon, il repoussa doucement la main qui lui tendait la tasse.

« Ci vous dis-je qu'aucune nourriture ne passera mes lèvres que je n'aie la croix sur ma poitrine, » disait-il.

L'évêque de Paris fit un signe à la reine Blanche; il tira de sa ceinture une croix de drap rouge, et s'agenouillant à côté du malade, il la posa sur son cœur. Le roi et le prélat avaient joint les mains, tous deux priaient. Lorsque l'évêque se releva, Louis cachait sa croix sous ses doigts comme pour la protéger contre ses ennemis. Il accepta en souriant le breuvage que lui tendait la reine Marguerite.

« Je veux tout aussitôt reprendre des forces, » dit-il avec un regard de reconnaissance. Et, fermant les yeux, il s'endormit paisiblement.

La reine Blanche était retournée dans sa chapelle, pleurant et menant deuil comme si elle eût laissé son fils mort dans son lit. La reine Marguerite était restée dans la chambre du roi. L'évêque de Paris suivit la reine mère.

« Pourquoi vous désolez-vous ainsi, madame? demanda-t-il, après s'être agenouillé auprès d'elle pour réciter quelques oraisons. Ce sont fantaisies et rêveries de malade, pieuses et saintes comme l'âme du roi. Lorsqu'il sera fort et en bonne santé, vous lui remontrerez facilement que son royaume a besoin de lui, et que plus pressé est de bien gouverner son peuple, que Dieu lui a donné, que d'aller outre-mer pour conquérir ce que le roi son grand-père et le roi Richard n'ont pu reprendre avec toute la puissance de la chrétienté. Séchez vos larmes, madame, et remerciez notre Seigneur Dieu. »

Blanche de Castille arrêta sur le prélat un regard triste et amer.

« Nul ne connaît le roi comme moi, dit-elle, car je l'ai porté dans mon sein, et je l'ai nourri en toute sagesse du meilleur de mon cœur; il est prudent et soumis à Dieu; il n'a jamais manqué au respect qu'il me doit, et serais bien ingrate de ne pas remercier le Seigneur Dieu de l'avoir encore aujourd'hui laissé sur la terre; mais quand sa volonté est fichée en un point, nulle force ou persuasion en ce monde ne le saurait faire céder. Il en a été ainsi depuis que ses pieds ont été assez forts pour le soutenir et qu'il a su por-

ter sa main à sa bouche. Il ira en ce voyage d'outre-mer, et plus jamais ne le reverrai. »

Les larmes étouffaient la voix de la reine. L'évêque de Paris se retira, la laissant abîmée dans sa douleur, prosternée au pied de l'autel. Il s'étonnait de la faiblesse inaccoutumée qu'il avait surprise dans cette âme si forte, qui n'avait jamais faibli sous le poids des difficultés sans nombre qu'avait rencontrées son gouvernement pendant sa régence.

« On raconte qu'elle était à peine arrivée de Castille et n'avait pas seize ans qu'elle avait su faire sa volonté à la barbe grise du roi Philippe Auguste dont Dieu ait l'âme, et que notre seigneur le roi Louis huitième n'avait jamais voulu que ce qu'elle lui permettait, murmurait Guillaume d'Auvergne, reprenant doucement sur sa haquenée le chemin de Paris, accompagné de ses prêtres. Comment peut-elle craindre que le roi son fils, qui toujours lui a été respectueux et pieux, lui donne cette douleur qui la met en tel point à la seule pensée? Les femmes sont toujours faibles en quelque endroit. Mais point ne l'aurais cru ainsi de la reine. »

Le cœur et l'expérience de Blanche de Castille avaient été plus perspicaces que l'esprit sage et mesuré du prélat. Le roi n'avait pas parlé de son voyage d'outre-mer; il était depuis longtemps guéri, nul ne pensait plus au danger qu'il avait couru, sinon la reine Marguerite, qui faisait dire une messe chaque mois au jour où son mari était tombé malade; le royaume était mieux que jamais régi et gouverné, et le peuple plus heureux qu'il n'avait été en aucun temps. Cependant le roi portait toujours sa croix, et lorsqu'il changeait d'habits, il la faisait coudre sous ses yeux au devant de son pourpoint. L'évêque de Paris conçut un jour la pensée de rompre enfin la glace. Il était avec Louis dans une chambre, examinant les dessins des architectes pour la construction de la Sainte-Chapelle; Guillaume d'Auvergne avança doucement la main, touchant du bout du doigt la croix rouge.

« Mon seigneur roi, dit-il, vous rappelez-vous du jour où vous avez reçu ceci? »

Le roi fit un signe de tête; mais, sans répondre, il regardait fixement l'évêque.

« Lorsque vous avez fait ce vœu redoutable, soudainement et sans réflexion... »

Cette fois Louis souriait, mais toujours sans parler.

« Vous étiez faible alors, et, pour dire vrai, d'un esprit troublé, ce qui ôtait à vos paroles le poids de la vérité et de l'autorité. Nous n'avons pas voulu alors contredire à votre faiblesse; mais le seigneur pape, qui connaît les nécessités de votre royaume et la faiblesse de votre corps, vous accordera volontiers une dispense. Voilà que nous avons à redouter la puissance du schismatique Frédéric, les piéges du riche roi des Anglais, les trahisons naguères réprimées des Poitevins, les querelles subtiles des Albigeois ; l'Allemagne est agitée, l'Italie n'a pas de repos, l'accès de la Terre sainte est difficile; à peine y pourrez-vous être reçu. Derrière vous resteront les haines implacables du pape et de l'empereur. A qui nous laisserez-vous tous, faibles et désolés? »

La reine Blanche était entrée pendant le discours de l'évêque. Cette tentative était concertée entre eux; elle appuyait la main sur l'épaule du roi.

« Beau cher fils, dit-elle avec un accent de tendresse qui fit tressaillir le prélat, tant il était différent des accents graves et mesurés de ses paroles ordinaires, vous savez que je ne vous ai jamais donné que de bons conseils; je remercie Dieu et vous de ce que vous les avez suivis, car rien ne plaît mieux au Seigneur tout-puissant que de voir un fils soumis à sa mère ; écoutez-moi encore en ceci, et laissez-moi vous demander votre croix. La Terre sainte n'en aura point dommage, car, vous restant céans, votre présence sera assez pour garder votre terre, et pourrons envoyer hors du royaume, pour combattre les infidèles, plus de chevaliers et d'hommes d'armes que n'en pourriez emmener avec vous. »

En parlant ainsi, la reine Blanche touchait la croix, comme l'évêque l'avait fait un instant auparavant; le roi y porta lui-même la main; ses regards allaient de sa mère au prélat, pénétrants et émus. Il détacha silencieusement le signe de son vœu, le tenant un instant dans sa paume, et le baisant doucement, puis il le tendit à l'évêque.

« Vous dites, reprit-il, en répondant aux arguments de

Guillaume d'Auvergne, que je n'étais pas en possession de mon esprit quand j'ai pris la croix. Eh bien! comme vous le désirez, je la dépose, je vous la rends! »

Un frémissement de joie agitait la main du prélat comme il reçut la croix de laine rouge; ses prêtres assemblés au bout de la chambre, et quelques chevaliers qui avaient suivi le roi commençaient à exprimer leur satisfaction. Seule la reine Blanche n'avait rien dit ; elle regardait toujours son fils, attendant ce qu'il allait ajouter. Le roi reprit :

« A coup sûr maintenant, mes amis, je ne manque de sens ni de raison, je ne suis ni faible ni troublé dans mon esprit... »

Il regardait tout autour de lui comme défiant les assistants de lui adresser quelque remontrance. Il continua :

« Je demande donc qu'on me rende ma croix. Celui qui sait toutes choses sait qu'aucun aliment n'entrera dans ma bouche jusqu'à ce qu'elle soit replacée sur mon épaule. »

L'évêque regardait la reine Blanche; sans détourner les yeux du visage de son fils; la mère avait baissé la tête, vaincue par une volonté plus forte que la sienne. Guillaume d'Auvergne fit un pas vers le roi, attachant lui-même la croix sur le surcot brodé du prince. Il fléchit ensuite le genou, prononçant à haute voix une courte prière. En se relevant, il se tourna vers Louis.

« Vous le voulez, seigneur roi, dit-il; mais si je ne croyais en mon âme que Dieu le veut aussi et que votre volonté est un signe de la sienne, point n'auriez-vous votre croix de ma main. »

Et tous les assistants crièrent: « Dieu le veut! » comme aux premiers jours des croisades. Nul des chevaliers qui se trouvaient là ne sortit de la chambre sans avoir demandé la croix.

Comme ils passaient ensemble dans les corridors du château, l'évêque se tourna vers la reine :

« Point ne vous étiez trompée, il y a trois ans, madame, quand vous pleuriez si amèrement en votre chapelle à Pontoise. Mieux que nous connaissiez notre seigneur votre fils. »



Il détacha silencieusement le signe de son vœu.

La reine semblait avoir reçu un coup mortel. « Depuis huit ans attends ce jour-ci, dit-elle ; aux premiers qui sont partis pour la croisade, ai bien su en mon âme que la Terre d'outre-mer me prendrait mon fils. »

C'était le 28 août 1248 : le roi Louis IX était à Aigues-Mortes, avec la reine Marguerite, qui devait passer avec lui en Orient, quelques-uns de ses frères et grand foison de chevaliers et seigneurs. Depuis plusieurs jours déjà on attendait le signal du départ ; le roi avait visité toutes les églises d'alentour, et partout en France on priait Dieu de lui donner un bon voyage. Il était impatient de partir. La reine sa femme, d'ordinaire moins soumise que lui aux contrariétés de la vie, était souriante et gaie; elle avait quitté ses enfants avec grand deuil, et s'en allait au péril de son corps loin de cette France qu'elle aimait. La joie l'emportait cependant en son âme, car pour la première fois de sa vie elle allait vivre seule avec son mari, loin des regards jaloux et de l'autorité souveraine de la reine sa belle-mère; elle ne prévoyait pas les longues séparations qui la devaient éloigner du roi.

« Si aurai-je enfin paix dans mon âme et joie de la présence de mon seigneur, » se disait-elle. Marie de Châtillon hochait la tête; elle suivait la reine sans ardeur pieuse ou enthousiaste, par attachement et par fidélité personnelle, et elle regardait la mer bleue, se retournant bientôt pour fixer longuement ses regards sur la campagne aride qu'on apercevait des fenêtres de la tour. « Ah ! terre de France, pensait-elle, que de maux nous aurons peut-être à endurer avant de te revoir ! »

La reine Blanche était retournée à Paris; elle avait accompagné le roi d'abord jusqu'à Corbeil, puis jusqu'à Cluny ; il lui avait remis tout pouvoir et autorité. Comme de coutume et jusqu'au dernier jour, l'esprit de la reine mère s'était montré ferme, lucide et propre au gouvernement qu'elle avait déjà si longuement exercé. Le roi lui avait expliqué ses désirs, s'excusant à demi d'oser la conseiller en quelque chose.

« Vous savez, ma mère, avait-il dit, que ceci est mon peuple que le Seigneur Dieu m'a remis. — Je le sais, » et quelque chose de l'amertume concentrée dans le cœur de Blanche perçait dans ses paroles. « Je le sais et mieux eusse aimé que vous vous en fussiez plus tôt souvenu, pour le gouverner vous-même, sans l'abandonner aux périls de l'absence, aux mains d'une vieille femme ! »

Et comme le roi faisait un geste suppliant, la douleur maternelle éclata tout à coup.

« Ah ! beau cher fils, s'écria-t-elle, beau tendre fils, plus ne vous reverrai, le cœur me le dit bien. »

Deux fois elle s'évanouit, pendant que le roi la tenait embrassée. Lorsqu'il partit, sa mère n'avait plus la force de parler.

Le jour était enfin venu, les préparatifs étaient terminés, les maîtres nautoniers s'étaient rassemblés, ils consultaient le vent et les signes du ciel. « Le vent est bon, disaient-ils, le moment est propice. » Ils firent appeler les pilotes.

« Vos besognes sont-elles prêtes ? demandèrent-ils.

— Oui, maîtres. »

Alors le plus vieux des nautoniers s'avança vers le roi de France.

« Sire, dit-il, viennent en avant clercs et prêtres, le temps est bel et bon. »

Le roi avait donné ses ordres, les chapelains, les moines et les évêques parurent sur le pont.

« Chantez, bons pères, s'écria le même maître, chantez, de par Dieu ! »

Et les chantres du roi ayant entonné le *Veni Creator*, il fut répété d'un bout à l'autre de la flotte. Aussitôt les pilotes crièrent aux marins :

« Faites voile, de par Dieu ! »

Les ancres étaient levées, les matelots enroulaient les cordages, la croisade du roi Louis IX était enfin en mer.

Le roi s'était longtemps tenu sur le pont, regardant les côtes de France qui s'effaçaient peu à peu à ses regards. Lorsqu'il n'aperçut plus à l'horizon qu'une ligne bleue, seule

trace du beau royaume qu'il avait quitté pour s'en aller outre-mer, il descendit en sa cabine, où la reine Marguerite était en prière. Le cœur lui manquait au moment de s'éloigner définitivement de ses enfants; il lui semblait que bien eût supporté les humeurs de la reine Blanche, si elle avait pu demeurer avec ses fils Louis et Philippe, avec sa fille la princesse Isabelle, qui déjà était un peu grande, avec l'enfant qui ne marchait point encore et qui avait coutume de dormir de longues heures entre ses bras. A côté d'elle pleurait Marie de Châtillon. Elle n'avait laissé en France ni mari ni enfants, car elle était restée veuve en sa première jeunesse, sans avoir jamais pressé contre son sein un nouveau-né; mais ses vieux parents ne se pouvaient consoler de son départ. Les larmes coulaient sur tous les navires. Plus d'un chevalier avait dû faire comme le sénéchal de Champagne, Jean, sire de Joinville, qui s'embarquait en ce même moment à Marseille afin de rejoindre le roi dans l'île de Chypre.

« En partant, dit-il, je ne voulus jamais retourner mes yeux vers Joinville, de peur que le cœur ne m'attendrît à cause du beau château que je laissais et de mes deux enfants. »

Nulle trace d'attendrissement n'apparaissait sur le noble visage de celui qui avait entraîné à sa suite chevaliers, prêtres et dames. Louis IX s'était assis auprès de Marguerite de Provence. La dame de Châtillon s'était retirée. Le roi caressait doucement la main de sa femme.

« Si, dit-il, ai-je grande joie au cœur depuis que nous ne voyons plus que le ciel et l'eau. »

La reine le regardait avec un étonnement mêlé d'un peu de reproche.

« Oui, reprit-il, sommes céans en la propre main de Dieu, sur une coquille de noix qui se peut bien perdre sur un rocher ou briser par un coup de vent; nous nous sommes mis en ce péril par sa volonté et à sa gloire, rien n'avons à craindre et sommes tout à lui. »

Marguerite se taisait; elle regardait, les yeux levés, les mains jointes de son mari, la paix profonde qui rayonnait sur son visage.

« Si est-il déjà un saint du paradis, » pensait-elle, et une grande amertume lui saisissait le cœur. « Il est digne de mourir martyr de Notre-Seigneur en sa sainte cause, en guerroyant contre les païens ! »

Elle se rapprochait instinctivement de son mari, comme pour le défendre contre ses ennemis. Le roi sourit et la baisa au front entre les yeux.

« C'est ainsi que ma mère a souvent baisé par dévotion le fils de sainte Élisabeth de Hongrie, quand il vint à Paris et séjourna quelque temps en notre hôtel; car elle disait que sa mère l'avait assurément plus d'une fois baisé ainsi. »

La reine Marguerite pensait, dans son cœur, que la duchesse de Hongrie ne pouvait être plus sainte envers Dieu et plus charitable envers ses pauvres que n'était le roi de France.

La mer était orageuse et le vent souvent contraire. On avançait cependant, et le long hiver passé dans l'île de Chypre avait donné le temps aux chevaliers partis de tous les ports de France de rejoindre le roi leur seigneur. Il avait avec lui une grande flotte lorsqu'on se trouva en vue de l'Égypte. C'était là que Louis avait résolu de porter les premiers coups contre les infidèles. Il avait usé tant de fois son temps et ses paroles pour maintenir la paix parmi les seigneurs croisés, entre ses frères, le grand maître des Templiers et le grand maître de Saint-Jean, que la reine l'avait plaisanté, disant :

« On raconte bien des menteries sur les querelles des femmes; nulle part n'en ai-je vu autant que parmi les chevaliers croisés pour le service de Dieu en la terre d'outre-mer. »

Le bon roi se frappait alors la poitrine, disant :

« Si sommes-nous tous pécheurs et mauvais ! »

Un jour cependant il se retourna vers la reine :

« Jamais n'en ai tant ouï d'aucun seigneur que de vous parfois, ma mie, quand vous étiez irritée.... »

Il hésitait. Marguerite reprit : « Quand j'étais irritée contre la reine Blanche votre mère ? »

Le roi fit un signe de tête. Sa femme était devenue sérieuse; elle lui prit les deux mains :

« Avouez seulement ceci qu'elle vous en a autant dit sur moi que moi sur elle. »

Louis se dégagea par un mouvement moitié affectueux, moitié triste; il n'avait pas répondu, mais il pensait dans son cœur :

« Ma mère n'en dit pas, elle fait, et ses faits ont souvent été en grande souffrance pour la reine. C'est Dieu seul qui y peut mettre la main, car plus ne saurais-je faire que je n'ai fait. »

Il espérait davantage des chevaliers, car il fit appeler les chefs et les seigneurs à bord de son vaisseau *le Montjoie*. Il leur donna bien à boire et à manger, puis il leur dit :

« Mes amis et fidèles, nous voici en vue de la terre et tout près de mettre enfin l'épée au poing pour la gloire de Dieu. Nous serons invincibles si nous sommes inséparables dans la charité. Nous ne sommes pas arrivés ici si promptement sans l'assentiment de Dieu. Ce que je voulais vous dire en abordant, c'est que vous ne pensiez plus à moi qui vous ai amenés ici. Je ne suis pas le roi de France, je ne suis pas la sainte Église, c'est vous qui êtes le roi et la sainte Église. Je ne suis qu'un homme dont la vie s'évanouira comme celle de tout autre homme quand il plaira à Dieu. Combattons pour Christ, c'est Christ qui triomphera en nous, non pour nous, mais pour l'honneur et la gloire de son nom. Si nous mourons ici, nous nous envolerons au ciel en martyrs. »

Lorsque Geoffroy de Sargines, qui fort aimait la dame de Châtillon sa cousine, vint lui raconter ce que le roi avait dit, elle emmena le chevalier chez la reine. Celle-ci écouta le récit sans rien dire; puis, se levant tout à coup, elle appuya sa main délicate sur le pommeau du poignard que le sire de Sargines portait à sa ceinture. « Messire, dit-elle, jurez-moi par la croix qu'en tout lieu et en toute rencontre vous vous mettrez entre mon cher sire et la mort, et que vous ne le laisserez point aller en martyr au ciel, à moins que Dieu ne veuille aussi prendre votre vie, que chèrement vous vendrez, j'en suis assurée. »

Messire Geoffroy le lui jura, puis il dit : « Vous m'avez trop grandement honoré, madame, en me demandant ainsi

ma promesse; mais sachez que seul ne serai pas en l'armée à garder le roi, car plus de cinquante l'ont juré comme moi, et parmi les meilleurs de ceux qui sont ici. Beau soin aurons à nous donner de ne nous pas frapper les uns les autres quand les Sarrasins viendront au roi, car tous le voudront couvrir de leur corps. »

Le roi Louis IX était pressé de tailler de la besogne à ses vaillants défenseurs; les galères approchaient l'une après l'autre de la terre, et le pont de tous les navires était couvert de chevaliers revêtus de leur armure, prêts à s'élancer dès que la proue toucherait la rive. Mais déjà le vaisseau qui portait l'oriflamme avait abordé et les longs plis de la bannière de Saint-Denis flottaient sur l'épaule du porte-drapeau, à peine soulevés par la brise légère qui venait de la mer. Les Sarrasins étaient rangés en ordre de bataille sur la côte, prêts à engager partout des escarmouches, mais troublés de l'audace des croisés et ne mettant pas sérieusement obstacle au débarquement.

Dès que le roi ouït dire que l'oriflamme était à terre, portée à l'encontre des païens, il traversa à grands pas son vaisseau, et malgré le légat du pape qui était avec lui, il ne voulut pas la laisser avancer sans lui, et sauta dans la mer, où il fut dans l'eau jusqu'aux aisselles. Et il alla ainsi, l'écu au col, le heaume en tête et la lance en la main jusqu'à ses gens qui étaient sur le rivage de la mer. Quand il aperçut les Sarrasins et qu'on lui dit quelles gens c'étaient, il mit la lance sous son aisselle et son écu devant lui, et il s'en allait courir sus à l'ennemi, quand Geoffroy de Sargines et le sire de Joinville se jetèrent à la fois au devant de lui.

« Sire, qu'allez-vous faire? lui criaient-ils. Ne voyez-vous pas que tous les chevaliers en sautant à terre feront comme vous et seront tués par les Sarrasins sans gloire ni profit. Si a déjà ainsi fait messire Gautier d'Autriche; son cheval a butté et il est tombé : quatre Turcs lui ont donné de leurs masses sur la tête. Quand on l'a rapporté en son navire, il était mort! »

Le roi les écouta en silence, se retournant parfois pour regarder les Sarrasins; mais il se laissa ramener jusqu'au

camp que les maréchaux de l'armée commencaient à former sur le rivage.

« Si, dit-il, je ne regrette pas tant messire Gautier, dont Dieu veuille avoir l'âme, car si j'en avais mille pareils, personne n'obéirait plus à mon commandement. »

Le sénéchal et Geoffroy de Sargines riaient entre eux en cherchant la tente que leurs écuyers avaient fait dresser.

« Si a Messire déjà oublié qu'il nous avait commandé ne plus penser à lui en abordant à terre. Il se souvient bien à cette heure qu'il est roi, et si a bien raison; comme Dieu ordonne au ciel, aussi faut-il que les princes et seigneurs ordonnent sur la terre, pour le bien de leurs royaumes et de leurs armées. »

Le roi Louis IX avait grand besoin de gouverner son armée et ses gens, et il y parvenait très-imparfaitement. Dans un premier moment d'épouvante, les Turcs avaient à peine défendu Damiette, à la grande indignation de leur soudan.

« Quoi, disait-il à ses lieutenants, pas un de vous ne s'est fait tuer? »

Les croisés avaient occupé la ville, et ils s'y étaient fortifiés; à l'entour on avait élevé des châteaux en bois, que les infidèles venaient souvent attaquer. Leur courage se relevait, et les chevaliers étaient souvent en grand danger. Les redoutes couraient risque d'être brûlées.

« Quand le bon roi entendait qu'on nous jetait le feu grégeois, disait le sire de Joinville, qui défendait l'un des châteaux, il se relevait sur son lit et tendait les mains vers Notre-Seigneur, disant en pleurant: « Beau sire Dieu, gardez-moi mes gens! » Et je crois vraiment que ses prières nous rendirent bien service dans le besoin. »

Tous les frères du roi étaient arrivés, et Mgr le comte d'Artois voulait aller aux païens en Babylone, comme on appelait alors le vieux Caire, disant que qui voulait tuer le serpent, il lui devait d'abord écraser la tête. Le roi écouta le conseil de son frère, et laissa celui des barons qui eussent voulu d'abord s'assurer le port d'Alexandrie. La reine Marguerite resta dans Damiette, bien gardée par une troupe de chevaliers, et le roi ainsi que ses frères et le gros

de l'armée partirent pour combattre les Sarrasins, afin de marcher vers le tombeau de Notre-Seigneur. La reine pleurait et tendait les mains au roi son seigneur.

« Je serai sans vous ici quand viendra mon petit enfant! » disait-elle tristement.

Mais elle était courageuse et n'aurait pas voulu arrêter l'élan des croisés; ses femmes restèrent avec elle, bien affligées aussi. Mme de Châtillon avait consenti à épouser Geoffroy de Sargines.

« Si nous sortons jamais de ce dur travail, et quand nous reviendrons en France, » avait-elle dit.

Le chevalier était parti tout joyeux.

Le 8 février 1250, les croisés approchaient de Mansourah, la cité de la victoire, petite ville située sur la rive droite du Nil, le fleuve qui vient par Égypte du paradis terrestre. Le roi s'était levé de grand matin, et marchait en tête du principal corps de bataille, son heaume doré en tête, une épée d'Allemagne en la main, et dépassant de la tête presque tous ses compagnons.

« Oncques ne vis-je si beau chevalier! » dit le sénéchal de Champagne, qui, à son grand regret, avait été placé dans le bataillon du connétable; il était de ceux qui avaient juré de défendre le roi. « Or serai-je obligé de le retrouver dans la mêlée! » pensait-il.

La mêlée commençait, furieuse et acharnée. Les Sarrasins avaient d'abord plié devant le corps commandé par le roi; ils revenaient maintenant sur lui avec rage. Six Turcs avaient saisi la bride de son cheval, cherchant à le faire prisonnier plutôt qu'à le tuer. Louis se défendait à grands coups d'épée, portant de fameux horions à ses ennemis, lorsque Geoffroy de Sargines, qui jamais n'était loin de lui, parvint à s'ouvrir un chemin à travers les païens.

« Montjoie, Montjoie! » s'écriait-il afin de faire entendre au roi que ses gens venaient à son secours.

Louis était délivré et se lançait à la poursuite de nouvelles aventures, partout suivi d'un petit corps de ses fidèles serviteurs, portant partout la victoire lorsqu'il paraissait, mais plus acharné à combattre lui-même qu'à diriger la bataille,

ignorant même le sort de ses frères et tout entier à l'ardeur guerrière qui l'animait.

« Cy le roi a de nouveau pris sa vie en sa main comme un simple chevalier, » se disait le sénéchal de Champagne, obligé de se défendre lui et les siens contre un gros de Sarrasins, pendant que Louis chevauchait en avant; et comme ils se battaient, occupés de protéger le passage du ruisseau, le comte de Soissons disait, recevant et rendant les coups :

« Sénéchal, croyez-moi, laissons huer cette canaille; car, par la coiffe Dieu, nous en reviendrons et parlerons encore de cette journée dans les chambres des dames. »

Le sénéchal n'en était pas si assuré; il avait saisi autour de lui plus d'un signe de désordre.

« Ne sais où sont Mgr le comte d'Artois, ni les Templiers, » disait-il, et partout il cherchait en vain des yeux l'avant-garde.

L'avant-garde s'était élancée à l'attaque sans ordre et sans discipline. Le comte Robert était jeune et emporté; il avait voulu disputer au grand maître des Templiers le premier rang dans la marche. « C'est l'ordre du roi, avait dit Guillaume de Sonnac, que les chevaliers du Temple avancent les premiers; mais il est de la sagesse de ne se point séparer du gros de l'armée et du roi qui la commande. »

Robert d'Artois riait haut, avec une ironie amère.

« Si vous avez peur, grand maître, vous pouvez demeurer, dit-il en ricanant.

— Ni moi ni mes frères nous n'avons peur, » dit le chevalier endurci aux luttes de la Terre sainte et qui bien connaissait les ruses des païens; où vous irez nous irons; mais sachez qu'il y a doute si nous reviendrons. »

Le comte d'Artois avait en même temps offensé les croisés anglais. Leur chef, Guillaume Longue-Épée, comte de Salisbury, s'approcha de lui; il était pâle de colère et ses yeux brillaient sous son casque. « Comte Robert, dit-il, nous allons partir ensemble, mais nous serons tout à l'heure en un point où tu n'oseras seulement pas approcher de la queue de mon cheval. » Le comte d'Artois avait coupé court aux remontrances en s'élançant à l'attaque de la ville; il était

entré dans Mansourah pêle-mêle avec les ennemis, brandissant sa longue épée teinte de sang, et cherchant à rallier ses hommes sur la place; mais les Sarrasins arrivaient de tous côtés, enveloppant les chrétiens de leurs bandes pressées. Les Mameloucks s'étaient jetés sur les chevaliers épars; plus de trois cents Français, presque tous les croisés anglais, et le gros des chevaliers du Temple succombaient les uns après les autres autour du prince; il était tombé, dès le début, sous les coups furieux des ennemis.

Le connétable avait réussi à retrouver le roi; il appela à lui le sire de Joinville :

« Sénéchal, lui dit-il, voilà qui est bien; allez-vous-en maintenant vers le roi et ne le quittez plus jusqu'à ce qu'il soit en son pavillon. »

Le sénéchal ne se le fit pas dire deux fois: il poussa en avant. Les Sarrasins avaient lâché pied, et Louis restait maître du champ de bataille. Il était inquiet cependant, cherchant dans tous les bataillons qui se reformaient autour de lui la bannière du comte d'Artois, celle des chevaliers du Temple, et les couleurs des barons anglais. Le prévôt des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Henri de Ronnay, approchait à la tête de ses frères. Le roi lui fit signe de venir à lui.

« Prévôt, lui dit-il, savez-vous des nouvelles du comte Robert? »

L'Hospitalier souleva lentement son casque. « Oui, sire, dit-il sans hésiter, bien en ai des nouvelles, car je suis assuré que monseigneur est à cette heure en paradis. »

Et il raconta la mêlée qui avait eu lieu dans la ville de Mansourah, le courage imprudent du comte d'Artois et la triste fin de tous ceux qui l'avaient suivi. Le roi l'écoutait sans parler, sans détourner ses regards du visage couvert de poussière et de sueur du chevalier. Celui-ci ne lui donna d'ailleurs pas le temps d'exhaler sa douleur. « Ayez bon réconfort, sire, dit-il, car si grand honneur n'advint jamais à un roi de France qui vous est advenu; pour combattre vos ennemis, vous avez passé une rivière à la nage, et les avez déconfits et chassés du champ de bataille, et pris leurs en-

gins et leurs tentes, là où vous coucherez encore cette nuit. »

Cette fois, le roi tournait autour de lui les yeux, comme s'il comptait les amis qui lui restaient ; les turbans des ennemis avaient partout disparu de la vue. « Que Dieu soit adoré pour les dons qu'il m'a faits ! » dit-il pieusement ; mais deux grosses larmes roulaient sur ses joues, et toute la nuit les serviteurs qui couchaient en sa tente l'entendirent qui se plaignait douloureusement : « Robert ! Robert ! disait-il ; Robert, mon frère ! »

On marchait en avant, on se battait toujours ; le 11 février une nouvelle victoire vint ajouter un titre d'honneur à ceux que le roi Louis devait rapporter aux pieds de sa dame, mais les chevaliers diminuaient autour du roi, les malades étaient aussi nombreux que les morts. Les Sarrasins paraissaient innombrables ; ils étaient infatigables ; les chrétiens n'attaquaient plus et avaient grand'peine à se défendre. Les Turcs avaient un nouveau sultan, on commençait à négocier.

« Je te rendrai ta terre, fit dire le roi Louis au païen, et je quitterai ta ville de Damiette si tu veux délivrer le sépulcre de Notre-Seigneur, et laisser son royaume en paix à Jérusalem. »

Le sultan souriait dans sa barbe. « Que me donnera le roi en otage pour la reddition de Damiette? » demanda-t-il au connétable, chargé de la traiter avec lui. Louis avait prévu la question. « Le roi te laissera un de ses frères ! dit l'ambassadeur.

— Je veux le roi lui-même, » repartit lentement le musulman ; et il promenait ses regards sur le petit groupe des Français.

Un cri partit à la fois de toutes les bouches : « Nous aimerions mieux que les Sarrasins nous eussent tous tués ou pris que d'avoir pareille honte et reproche d'avoir laissé notre roi en gage ! » s'écria Geoffroy de Sargines. Malek Moaddam ne voulait pas entendre à d'autres conditions. Les négociations furent rompues et l'armée commença tristement sa retraite, ceux qui pouvaient encore se tenir à cheval guerroyant contre les ennemis qui les harcelaient sans cesse, les

malades emportés par leurs amis. Une longue série de tombes creusées à la hâte marquaient tous les pas des chrétiens.

Le roi lui-même était parmi les malades, si faible qu'à peine pouvait-il chevaucher; il se refusait obstinément à monter sur l'une des barques qui descendaient le Nil.

« Non, dit-il, je ne me séparerai pas de mon peuple dans le danger.

— Ni ne quitterai-je le roi d'une semelle, » dit Geoffroy de Sargines, malade aussi, mais plus robuste que Louis IX et souvent irrité contre les importunités des blessés ou des mourants qui voulaient voir le roi.

« Il est bientôt mort lui-même, » disait le bon chevalier, qui défendait son maître contre les Sarrasins comme un serviteur défend contre les mouches la coupe de son seigneur. Le chapelain de Louis, Guillaume de Chartres, était en lutte avec Geoffroy de Sargines; il était plus préoccupé des devoirs religieux et chrétiens du roi que de sa santé physique.

« Sire, vint-il dire, le 5 avril, au moment de se mettre en marche, votre serviteur Gaugelme n'a plus que le souffle sur les lèvres; il attend, dit-il, le roi son seigneur; quand il vous aura vu et parlé, il mourra. »

Le roi était déjà à cheval; il se fit descendre avec grand'-peine, et il s'approcha de la grossière litière dans laquelle on avait placé Gaugelme.

« Point n'est besoin de m'emporter plus loin, dit le brave serviteur, le roi m'a parlé et béni, je puis m'en aller en paix, » et il ferma les yeux pour toujours. Lorsqu'on atteignit la halte du milieu de la journée, le roi ne parlait plus, et, depuis plus de deux lieues, Geoffroy de Sargines se tenait auprès de lui pour soutenir son corps défaillant. On le descendit de cheval quasi sans connaissance.

Les Sarrasins entouraient le village où les chrétiens s'étaient arrêtés; leurs galères suivaient sur le Nil les bateaux de charge de l'armée, encombrés par les malades. Louis IX s'arracha à la cruelle léthargie de la souffrance.

« Il faut en venir à une trêve, » dit-il, et il envoya aussitôt Geoffroy de Sargines aux musulmans campés à peu de distance. Les conditions étaient arrêtées ; déjà l'anneau qui

devait les sceller glissait de la main brune du Sarrasin ; un cri s'éleva : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous, le roi vous le mande, ne faites pas occire le roi ! » C'était un simple sergent qui criait, par trahison ou par peur. Geoffroy de Sargines pressait l'émir de conclure ; mais déjà tous ses compagnons avaient rendu leurs épées; les Sarrasins avaient entouré le logis du roi, la négociation devenait inutile, tous les chrétiens étaient prisonniers. Lorsque les chevaliers désolés rejoignirent leur maître, le roi était accablé par la souffrance. « Je n'ai rien dit ni rien ordonné, dit-il, ceci s'est fait de par Dieu, que sa sainte volonté soit faite! » Un cellérier du sire de Joinville avait dépassé le roi dans sa pieuse ardeur. Comme les galères du sultan abordaient les barques qui portaient les malades, demandant la foi des chevaliers prisonniers : « Je suis d'avis, dit ce brave homme, que nous nous laissions tous tuer ; ainsi nous irons tous en paradis. » — « Mais nous ne le crûmes pas, » disait le sénéchal de Champagne, lorsque, devenu vieux, il écrivait paisiblement, dans son beau château de Joinville, toutes les aventures qu'il avait courues en la terre d'outre-mer.

Le martyre qu'enduraient les chrétiens était plus long et plus douloureux que les coups d'épée réclamés par le cellérier. Le roi était presque nu, dépouillé de tous ses bagages, épuisé par la maladie, sans remèdes, sans force ; son courage et sa patience restaient inébranlables. Ses geôliers lui avaient rendu un petit livre de piété trouvé dans ses bagages; il passait le temps à lire ses Heures ou à réconforter ses compagnons ; il causait doucement avec eux, les encourageant à offrir leurs maux à Notre-Seigneur. Déjà bon nombre de chevaliers avaient péri dans le premier moment du triomphe des païens. On les avait fait entrer en masse dans un grand bâtiment où ils étaient bien gardés, et de là ils étaient menés dans une petite cour. « Veux-tu renier Jésus-Christ? » leur demandait-on, et ceux qui disaient *non*, étaient aussitôt décapités. Les infidèles n'avaient pas compris dans cette exécution les seigneurs riches et considérables qu'ils avaient vus naguère auprès du roi, car ils comptaient les mettre à rançon. Le sénéchal de Champagne, malade et fai-

ble, était le propre prisonnier de l'amiral des Turcs, qui le menait avec lui et lui faisait donner à manger. On avait dit qu'il était cousin du roi, puis de l'empereur d'Allemagne. C'était un vendredi, mais le sire de Joinville ne savait plus les jours de la semaine, et il mangeait la viande que l'émir lui avait fait servir, lorsqu'un bourgeois de Paris qui avait suivi l'armée pour le négoce, et que les païens avaient appelé en témoignage, s'écria en entrant :

« Eh quoi ! messire, vous mangez de la chair un vendredi ? »

Aussitôt le sénéchal mit derrière lui son écuelle et refusa d'y toucher davantage. Comme l'émir s'étonnait, le bourgeois expliqua que c'était jour d'abstinence.

« Or son Dieu ne saurait lui en vouloir, dit le Sarrasin, car il ne l'a pas fait sciemment; trop malade est et a été en trop de malheurs pour savoir le compte des jours. »

Le sénéchal avait demandé à être réuni au roi. « Si ai-je besoin de son exemple pour supporter ceci comme il convient à un chrétien, » disait-il. L'émir n'y avait pas d'objection; on commençait à traiter. Le bon chevalier avait repris quelques forces dans le repos de sa captivité; il savait que l'encombrement était grand autour du roi et la misère profonde; il se leva pourtant avec joie lorsque ses geôliers le vinrent chercher pour l'emmener. Comme ils allaient sortir, les Turcs se prirent de querelle entre eux, et la colère les emportant, l'un d'eux leva son cimeterre sur la tête du prisonnier. Joinville se laissa tomber à genoux, croisant dévotement les bras sur sa poitrine, et, attendant le coup de la mort, il murmurait : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Mais l'épée qui avait décapité la délicate patricienne romaine ne retomba pas sur la tête du bon chevalier français. L'émir avait entendu le bruit; il accourut et fit conduire le sénéchal en sûreté auprès du roi, et menaient les barons si grand bruit dans leur joie de retrouver leur compagnon et leur ami, qu'on ne s'entendait plus dans la maison où le roi était détenu.

Déjà les Turcs avaient cherché à traiter avec plusieurs seigneurs de leur rançon, mais Louis IX l'avait interdit à tous

ses fidèles. « Je paierai pour moi et pour vous, » avait-il dit. C'était donc avec le roi que les émirs sarrasins venaient négocier, et ils le quittaient toujours stupéfaits de son courage et de son indomptable résolution. Louis refusait de traiter pour les places chrétiennes de la Palestine, disant qu'elles ne lui appartenaient point, mais aux barons qui les tenaient, et que, pour sauver sa vie et celle de tous les siens, jamais ne conseillerait-il aux serviteurs de Jésus-Christ de remettre aux mains des infidèles les restes du royaume de Jérusalem. Geoffroy de Sargines était malade, triste de rester si longtemps éloigné de la dame de Châtillon, avec peu d'espoir de la revoir. Il faisait passer au roi des conseils de prudence et de modération. Joinville était plus ardent et plus résolu à endurer le martyre si besoin était.

« Mourir pour Notre-Seigneur, à la bonne heure, disait-il au roi, mais quand vous me demandiez naguères en venant de Chypre en la nef ce que j'aimerais mieux, d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel, vous me vouliez faire dire plus que je n'en sais et n'en pense; j'aimerais mieux avoir commis cent péchés mortels que d'être lépreux. »

Le roi reprenait doucement son serviteur, en lui représentant que le péché est la lèpre de l'âme et plus terrible qu'une maladie corporelle ; le sénéchal secouait la tête.

« Ci aimerais-je mieux le martyre, » répétait-il.

Le martyre ne paraissait pas impossible. Le sultan avait fait menacer les barons chrétiens de leur trancher la tête s'ils refusaient de traiter individuellement avec lui.

« Quant à votre roi, disait-il, je le ferai mettre à la torture, puis je l'enverrai à l'émir de Bagdad pour qu'il le garde en captivité jusqu'à la fin de ses jours.

« Il en sera ce que Dieu voudra, répartit pieusement le roi, nos jours sont en sa main, et s'il nous châtie pour nos péchés, nous sommes vos prisonniers, faites de nous ce qui vous semblera bon.

Les envoyés du sultan se retirèrent, admirant malgré eux cette courageuse audace.

« Nous croyions cet homme notre captif, disaient-ils entre eux, mais il nous parle comme s'il nous tenait en prison. »

Le roi envoya à son tour le sire de Joinville vers le sultan, chargé de ce message :

« Je donnerai cinq cent mille livres pour délivrer mes gens, comme vous me l'avez demandé, et je rendrai Damiette pour ma personne ; je ne suis pas homme qui se doive libérer à prix d'argent. »

La fierté et la munificence du monarque étonnèrent les païens.

« Certes le Franc est large de ne point discuter pareille demande, dit Malek Moaddam, et je lui remettrai cent mille livres sur sa rançon. »

Le roi et le sultan se virent pour la première fois. Vainqueurs et vaincus quittèrent ensemble Mansourah et prirent le chemin de Damiette.

L'inquiétude était terrible dans la petite place. La reine Marguerite y avait peu à peu reçu les nouvelles des succès momentanés et des misères croissantes du roi son mari ; elle attendait la naissance de son enfant, croyant toujours la ville sur le point d'être attaquée.

« Appelez-le Tristan, dit-elle, lorsqu'on lui demanda sous quel nom il fallait baptiser le fils que Dieu venait de lui donner : nul ne saura jamais ce que j'ai pleuré en ce lieu-ci. »

La dame de Châtillon le savait mieux que toute autre créature en ce monde, car elle avait, elle aussi, versé bien des larmes ; après avoir beaucoup souffert dans sa jeunesse, elle avait laissé son cœur s'envoler hors de sa garde ; il appartenait maintenant tout entier au sire de Sargines, et ses périls lui avaient révélé combien il lui était cher.

« Si mon cousin ne revient pas de sa prison, disait-elle, et qu'il soit martyr entre les païens, si quitterai-je le monde et la reine pour me retirer dans un cloître. »

Marguerite de Provence secouait la tête sans rien dire ; elle pensait à la régence qui pouvait tomber entre ses mains.

« La reine Blanche ne vivra pas toujours, se disait-elle, et tout aussi bien qu'elle gouvernerais-je le royaume. »

Le martyre menaçait les chrétiens renfermés à Damiette aussi bien que les prisonniers qui descendaient le Nil. Déjà

deux ou trois troupes de Sarrasins s'étaient venus heurter contre les remparts, repoussés par la vigilante garde que faisaient les chevaliers ; la reine Marguerite tremblait dans son lit, serrant son petit Tristan dans ses bras. Depuis bien des jours, dans sa grande angoisse, elle faisait coucher devant son lit un vieux chevalier de quatre-vingts ans qui la tenait par la main, et, toutes les fois que la princesse criait, le chevalier la rassurait.

« Madame, n'ayez crainte, disait-il, je suis là. »

Enfin un soir, elle se laissa glisser à ses genoux, car on entendait les cris des Sarrasins tout autour de la ville ; les chevaliers qui gardaient les murailles étaient las, et la victoire des infidèles semblait inévitable.

« Messire, je vous demande une grâce et que vous me l'octroyiez par serment. »

Et comme le chevalier tout étonné cherchait en vain à la relever :

« Jurez-moi, dit-elle, que si les Sarrasins prennent cette ville, vous me couperez la tête avant qu'ils me tiennent. »

Le vieillard poussa un soupir de soulagement : il avait redouté quelque fantaisie de femme, impossible à satisfaire.

« Soyez certaine que je le ferai volontiers, répondit-il, car j'avais déjà bien en pensée que je vous occirais avant qu'ils nous eussent pris. »

La dame de Châtillon eût bien voulu faire même requête : Geoffroy de Sargines n'était pas là.

« Je saurai bien moi-même me mettre un poignard au cœur, pensait-elle, avant de me laisser prendre par les païens. »

On vint dire à la reine que les Pisans, les Génois et les bourgeois venus naguères à la suite de l'armée, pour le salut de leurs âmes ou pour le négoce, voulaient s'enfuir. Ils formaient une grosse partie de la garnison. Elle dit qu'on fît venir tous les principaux dans sa chambre ; elle était dans son lit, épuisée, languissante, la dame de Châtillon et ses femmes autour d'elle ; son enfant reposait à ses côtés.

« Seigneurs, dit-elle, pour l'amour de Dieu, ne quittez pas cette ville, car vous voyez que monseigneur le roi avec tous

ceux qui sont pris seraient perdus si elle était perdue, et s'il ne vous plaît, du moins que pitié vous prenne de cette chétive créature qui est ici gisante et attendez jusqu'à tant que je sois relevée. »

Les bourgeois écoutaient avec émotion; les Italiens conféraient vivement entre eux; l'un des plus âgés, au visage résolu, amaigri par la souffrance, s'avança vers le lit.

« Madame, que ferons-nous? dit-il; nous sommes venus en ce lieu-ci pour amasser et faire nos affaires, et tout au contraire n'avons rien gagné et mourons de faim en cette ville. »

La reine les regardait tous; ils avaient évidemment souffert.

« Non, dit-elle, ne vous en irez point par famine, je vous retiens pour le roi jusqu'à ce qu'il soit revenu pour ordonner lui-même à ses besognes, et je ferai acheter tous les vivres de la ville pour vous nourrir, afin que vous ayiez de quoi vivre. »

Ce qu'elle fit et en coûta trois cent soixante mille livres au roi; mais Marguerite pleura tant et si longtemps en serrant contre son cœur le petit prince, que la dame de Châtillon ne fut pas surprise de la trouver à demi pâmée sur son lit, lorsqu'elle revint dans sa chambre.

« Ah! mon seigneur, mon cher seigneur, revenez céans, » murmurait-elle.

Ce n'était pas à Damiette que la reine devait revoir celui qu'elle appelait de tous ses vœux; la dame de Châtillon fut plus heureuse qu'elle. Marguerite de Provence était encore malade lorsqu'on vint dire que le sire de Sargines était en vue de la ville, il approchait avec les émirs des Sarrasins, et si pensait-on qu'il était chargé de leur rendre la ville. Avant le soir, Damiette recevait dans ses murs le bon chevalier, à la grande joie de tous. Sa dame poussa un cri de frayeur en l'apercevant.

« Vous paraissez relevé d'entre les morts, » dit-elle.

Le chevalier secouait tristement la tête.

« Beaucoup y sont restés couchés, dit-il, qui étaient des meilleurs. »

Deux grosses larmes coulaient sur les joues amaigries de messire Geoffroy, et la dame de Châtillon ne prit pas cette fois le temps de converser avec lui, mais elle le mena en grande hâte vers la reine qui l'attendait dans son lit. En le voyant entrer, Marguerite s'écria :

« Ah ! messire, et comment va le roi mon cher seigneur ? »

Tout le cœur du chevalier était dans ses yeux lorsqu'il répondit :

« Il va comme un saint de Dieu en son paradis, et comme le plus vaillant chevalier qui fut oncques sur cette terre, tellement que tous les païens en sont dans l'étonnement. »

La reine se laissa retomber sur ses oreillers avec un soupir de satisfaction, et ce fut la dame de Châtillon qui reprit :

« Mais où est-il en ce moment, mon cousin, et que venez-vous faire sans lui en cette ville partout pressée de l'ennemi ? »

Geoffroy de Sargines baissa les yeux.

« Je viens rendre la ville à l'ennemi, dit-il; la place que nous croyions prise pour Notre-Seigneur va être remise aux païens. »

Le chevalier avait conseillé au roi de traiter, mais la honte et la douleur de la retraite ne l'avaient jamais autant frappé qu'en face de la reine et de la dame de Châtillon; il reprit précipitamment :

« Les Sarrasins de la Halca ont tué leur soudan, et l'émir qui lui avait donné le coup de mort est entré sous la tente du roi, l'épée à la main, en criant : « Que me donneras-tu à « moi qui ai occis ton ennemi ? » Et le roi n'a rien répondu, mais s'est reculé comme avec dégoût en faisant le signe de la croix. L'émir n'en tenait compte et voulait être fait chevalier de la main du roi ; alors celui-ci a dit : « Jamais ne ferai chevalier qui ne croit en Jésus-Christ ; con- « vertis-toi et fais-toi baptiser, tu seras chevalier et je t'em- « mènerai en France, où tu deviendras grand seigneur. » Alors les émirs se sont mis à crier : « Sois toi-même notre « seigneur ! » Mais il y en avait un ou deux qui ne criaient

pas, et ils ont entraîné les autres à l'écart et là leur ont dit que si le roi devenait leur soudan, il ferait tuer tous ceux qui ne renieraient pas Mahomet; si ont laissé le roi en repos et ne sais ce qu'il aurait fait s'ils avaient voulu le nommer leur prince. »

La dame de Châtillon riait, mais Marguerite de Provence était devenue sérieuse.

« Le Dieu du ciel soit loué qu'ils n'aient pas poussé plus loin, dit-elle ; mon cher seigneur a tel désir de sauver les âmes des païens et faire en ce lieu un royaume à Jésus-Christ, qu'il eût pu oublier la terre de France et se croire obligé d'être soudan de Babylone. Comment ne l'ont-ils pas tué quand il a refusé ses faveurs à l'émir? »

Geoffroy de Sargines frémissait encore à la pensée de la nuit que les chrétiens avaient passée, entassés à fond de cale dans les galères sarrasines.

« Nous avons cru tous mourir faute d'air pour respirer, dit-il, et étions si pressés que le bon chevalier messire Pierre de Bretagne avait ses pieds sur mon visage et moi les miens en son cou, tandis que le sénéchal de Champagne était couché sur nous deux; mais au milieu de notre torture est venu un vieux Sarrasin ou peut-être un saint du paradis en sa figure qui nous a dit à la porte: « Est-il vrai que vous « croyiez en un Dieu qui a été pris pour vous, blessé et « mis à mort pour vous, et qui, au troisième jour, est res- « suscité? » Nous avons tous dit: « Oui, » du mieux que nous avons pu. « Alors, a-t-il dit, ne devez pas vous décou- « rager si vous avez souffert persécutions pour lui, car vous « n'êtes pas encore morts pour lui comme il est mort pour « vous, et s'il a eu le pouvoir de se ressusciter, soyez cer- « tains qu'il vous délivrera quand il lui plaira. » Et là dessus avons repris courage, et demandait le sénéchal si c'était le roi qui avait parlé ou un vieux Turc, comme le disaient ceux qui étaient auprès de la porte. Nous nous confessions les uns aux autres, croyant la mort prochaine et n'y ayant parmi nous qu'un seul moine, et messire Guy d'Ibelin, connétable de Chypre, disait tous ses péchés au sire de Joinville, qui lui dit quand il eut achevé: « Je vous absous



Que me donneras-tu à moi?

« par tel pouvoir que Dieu m'a donné ! » — « Mais, m'a dit « le sénéchal, au lendemain quand nous avons été déli- « vrés, plus ne se souvenait d'une seule des choses que lui « avait dites le connétable. »

— Et que faisait mon seigneur ? » demanda la reine.

Elle s'était levée sur son séant, comme prête d'aller au secours des opprimés.

« Le roi n'était pas avec nous, madame, dit le chevalier, mais ai ouï rapporter à ceux qui l'avaient vu que son obstination à ne pas prêter des serments qu'il jugeait blasphématoires avait été cause de notre péril et du sien, et le patriarche de Jérusalem que les Turcs avaient lié par les mains si serré que le sang lui sortait sous les ongles et que chaque doigt était gros comme mon bras, lui criait : « Jurez, mes- « sire, jurez, je prends tout sur moi et votre serment est « bon devant Dieu ! » Je ne sais comment le roi s'est arrangé avec les émirs, mais au matin on nous a délivrés, et le roi m'a envoyé en avant pour rendre la ville aux païens, leur payer l'argent de la rançon et attendre le roi sur les nefs en mer, sous la garde des Turcs, jusqu'à ce que la ville leur soit livrée. »

La reine commençait à trembler de tous ses membres.

« Et nous, disait-elle, qu'allons-nous devenir ? Devons-nous rester dans la ville en otages pendant que la rançon sera payée? Si les Sarrasins entrent céans, ne me trouveront pas vivante dans ma chambre. »

Elle pâlissait et rougissait dans sa faiblesse. La dame de Châtillon la prit entre ses bras, elle jetait un regard interrogateur à Geoffroy de Sargines. L'accès de faiblesse de la reine avait saisi d'étonnement le bon chevalier, qui était accoutumé à la voir courageuse et résolue.

« Si ai-je ordre, madame, dit-il, de vous mettre tout d'abord en une galère avec votre petit enfant et vos dames, et de vous faire conduire en sûreté à Acre, où le roi vous doit rejoindre en sa nef. »

Et comme la reine paraissait encore troublée :

« Les préparatifs doivent être achevés à cette heure, dit il, madame, et pourrez partir quand vous voudrez. »

Marguerite était trop faible pour répondre, et se pâma deux fois avant qu'on pût l'emporter dans une litière en la nef. A peine était-elle en mer que Damiette était rendue aux ennemis, pillée et saccagée par eux, si bien que les marchands italiens et français eurent grand'peine à s'échapper avec leurs vies, en perdant une partie de leurs négoces. Les émirs avaient un moment conçu la pensée de se défaire du roi, leur prisonnier.

« Seigneurs, avait dit l'un d'eux, si vous me voulez croire, nous occirons le roi et ces riches hommes qui sont ici, car d'ici à quarante ans nous ne risquons rien; leurs enfants sont petits, et nous avons Damiette par devers nous, pouvons le faire sûrement. »

Et il leur citait Mahomet, leur montrant un feuillet de son livre qui disait :

« Pour la sûreté de la foi, occis l'ennemi de la loi. »

Mais les autres ne voulurent pas, disant :

« Si nous tuons le roi après avoir tué le soudan, on dira que les Égyptiens sont les plus mauvais et les plus déloyaux du monde. »

Le roi Louis fut donc remis à ses amis qui l'attendaient en mer, avec les chevaliers qui l'accompagnaient, et firent voile pour Saint-Jean d'Acre, pendant que les frères du roi s'en allaient directement en France.

« Point ne resterai-je en ce pays maudit un jour ni une heure de plus que besoin ne sera, » avait dit Alphonse, comte de Poitiers; et dès que la rançon fut payée dont il était otage, il cingla vers l'Europe, et s'en allait à grande joie.

Dès que le roi sut que son frère était dans un vaisseau, il cria à ses gens :

« Allumez! allumez! »

Et toute la nef fut illuminée. Tous partirent ainsi d'Égypte, excepté ceux qui n'avaient voulu perdre l'espoir du martyre, comme Mgr Jean de Castel, évêque de Soissons. Quand celui-ci vit que les Français quittaient Damiette, comme il avait grand désir d'aller à Dieu, il piqua des éperons et attaqua tout seul les Turcs, qui l'occirent à

grands coups d'épée, et le mirent en la compagnie de Dieu et des martyrs, comme il l'avait désiré.

Plus de deux ans s'étaient écoulés et le roi était encore en Palestine, réparant les fortifications des places qui appartenaient aux chrétiens, guerroyant contre les Sarrasins, et travaillant à la délivrance de tous les serviteurs de Jésus-Christ, prisonniers ou esclaves parmi les païens. Ceux qui étaient tués dans la guerre ou par la misère, il les enterrait pieusement de ses propres mains, ne permettant à aucun de ses chevaliers de témoigner du dégoût pour cet office de charité.

« Ils ont plus souffert que nous, disait-il, et maintenant ils sont en paradis. »

Chaque jour, le roi voyait diminuer autour de lui le nombre de ses serviteurs; beaucoup étaient morts au pays d'outre mer, beaucoup étaient retournés en France, et la reine Blanche ne cessait de conseiller à son fils de suivre leur exemple et de revenir gouverner lui-même son royaume; mais Louis ne pouvait s'arracher à la Terre sainte, ni renoncer à la délivrance du Saint Sépulcre. Il avait un moment pensé à y faire au moins un pèlerinage, car le soudan, pénétré de respect pour sa piété, lui avait fait offrir un libre passage; mais les conseillers du roi lui dirent :

« Messire, quand le roi Richard d'Angleterre vint, comme vous, en ce lieu avec le roi Philippe Auguste votre grand-père, que Dieu absolve, il ne voulut point aller à Jérusalem sans armée et sans force pour rompre l'empire des païens, et comme il s'en trouvait peu éloigné, un de ses chevaliers lui cria : « Venez, sire, venez jusqu'ici et je vous montrerai « Jérusalem. » Quand le roi Richard eut ouï cela, il jeta sa cotte sur ses yeux, afin de ne rien voir, et dit en pleurant à Notre-Seigneur : « Beau sire Dieu, je te prie que tu ne souf-« fres pas que je puisse voir ta sainte cité, puisque je ne la « puis délivrer de tes ennemis. » Si donc vous, sire, qui êtes le plus grand roi des chrétiens, allez au sépulcre de Notre-Seigneur par dévotion et sans force, si feront de même tous les rois, princes et seigneurs, et laisseront Jérusalem entre

les mains des infidèles sans porter un seul coup pour sa délivrance. »

Ainsi ce fut par amour pour Jérusalem que le roi ne vit pas la cité sainte et n'alla pas prier sur le tombeau de Notre-Seigneur.

Un autre amour allait le rappeler dans son royaume. Comme il était occupé de faire fortifier Sidon, la nouvelle arriva de la mort de la reine sa mère. Après s'être consultés, le légat du pape, l'archevêque de Tyr et le confesseur de Louis IX, Geoffroy de Beaulieu, entrèrent vers lui et lui annoncèrent sa perte avec beaucoup de douceur et de ménagement, prosternés avec lui dans sa chapelle et pleurant devant l'autel. Le roi se refusait à prendre aucune nourriture et ne pouvait parler dans l'excès de sa douleur. Au bout de trois jours, il envoya chercher le sire de Joinville, qui était fidèlement resté auprès de lui en Palestine, même lorsque son ami et son compagnon, Geoffroy de Sargines, avait persuadé à la dame de Châtillon de l'épouser en Terre sainte et de retourner avec lui en France. Comme le bon chevalier entrait dans la chambre du roi, celui-ci se leva et vint à lui, étendant les bras :

« Ah ! sénéchal, dit-il, j'ai perdu ma mère ! »

L'arrivée de la reine Marguerite, qui vint le retrouver à Sidon, accompagnée de ses trois enfants, ne parvint pas à le consoler. Louis n'alla même pas au-devant de sa femme.

« Comment vont la reine et mes enfants ? » demanda-t-il au sire de Joinville chargé de les recevoir. Le chevalier était un peu choqué de cette froideur.

« Le roi craint de voir au visage de Mme Marguerite quelque chose de la joie qu'elle a dû ressentir en se sentant délivrée de la jalousie de sa belle-mère, pensait le sénéchal, mais bien se trompe. »

En effet, la reine Marguerite menait si grand deuil que merveille, et Joinville fut appelé pour réconforter la femme comme il avait réconforté le mari. Quand le chevalier vit que la reine avait les yeux gonflés de larmes :

« Çà, madame, dit-il, il a bien parlé qui a dit qu'il ne fallait jamais croire aux femmes, car c'était la personne que

vous haïssiez le plus, et voici que vous en menez grand deuil. »

Marguerite de Provence sourit à travers ses pleurs.

« Ce n'est la mort de la reine Blanche qui m'a mis si grand chagrin au cœur, dit-elle, mais la douleur du roi mon seigneur, qui ne se veut laisser consoler, et aussi le cas de ma fille Isabelle, laissée seule parmi les hommes en grand embarras et souci. J'ai grande hâte de l'aller revoir, et saurai-je bon gré à qui fera comprendre à mon seigneur le roi que son royaume périt là-bas sans lui, et que plus lui doit tenir au cœur que les châteaux de ce lieu-ci. »

Louis IX l'avait senti comme la reine Marguerite et ses serviteurs: la mort de la régente le rappelait décidément en France. Il ordonna promptement toutes ses besognes, veillant aux établissements qu'il avait fondés ou relevés, plaçant des gardes de chevaliers et comblant de biens les Templiers et les Hospitaliers. Les païens avaient accoutumé de laisser en repos les deux ordres guerriers.

« Point ne sert de les tuer, à moins qu'on ne pût les détruire tous, disaient-ils; lorsque l'un est occis, un autre revient en sa place, plus enragé que le premier. »

Louis avait promis de grands secours aux chrétiens de Syrie. Le 24 avril 1254, il s'embarqua enfin à Saint-Jean d'Acre. La reine était si joyeuse que la dame de Vertus, qui avait remplacé auprès d'elle Mme de Châtillon, lui disait en son particulier :

« Ne soyez si contente, madame; bien des maux nous peuvent arriver avant que nous ayions touché la terre de France, et nul n'est assuré qui se met en mer, surtout avec si jeunes enfants. »

Le petit prince Tristan regardait avec colère la dame de Vertus.

« Qui pourrait nous faire péril auprès du roi mon seigneur, qui priera Dieu pour nous? » demanda l'enfant.

Sa mère l'embrassait avec transport. La petite Jeanne d'Acre était sur ses genoux qui à peine était sevrée de sa nourrice. Il y avait grand foison de femmes dans la nef du roi lorsqu'on mit enfin à la voile pour la France.

La dame de Vertus avait bien dit : « Point n'est assuré de toucher terre. »

Aux environs de l'île de Chypre, une tempête s'éleva grande et terrible. Le vaisseau du roi donna sur un banc de sable et paraissait en si grand danger de périr que les nourrices des petits princes vinrent trouver la reine Marguerite.

« Madame, dirent-elles, que ferons-nous des enfants? Les éveillerons-nous et les lèverons-nous?

La reine avait suivi les femmes dans la chambre où reposaient les pauvres petits, profondément assoupis, ignorants du tumulte des vents et des flots comme des angoisses qui déchiraient le cœur de leur mère. Elle tenait une lampe et les regardait avec tendresse.

« Non, dit-elle, vous ne les éveillerez ni ne les lèverez; nous les laisserons tout endormis aller à Dieu. »

Cependant les serviteurs du roi le pressaient de passer sur un autre navire avec la reine et ses enfants. Il fit venir les nautoniers. « Si cette nef était à vous, chargée de marchandises, la laisseriez-vous en ce point où elle est ? » demanda-t-il.

Le maître nautonier se mit à rire. » Certes, dit-il, ne serais-je pas pressé d'avoir à acheter un autre navire quatre mille livres et plus, quand celui-ci est encore bon et pourra servir.

— Pourquoi donc me pressez-vous d'en partir? » dit le roi, qui se retournait vers le sénéchal de Champagne.

Joinville n'eut pas le temps de répondre, le marin avait repris la parole : « Le jeu n'est pas égal, messire ; il n'y a ni or ni argent qui puisse valoir le prix de votre personne, de votre femme et de vos enfants ; c'est pourquoi nous ne vous conseillons pas de vous mettre, ni vous ni eux, en aventure, comme nous ferions pour nous-mêmes, qui n'avons souci de nous noyer.... »

Mais le roi refusa de quitter le navire, qui fut bientôt remis à la mer. « Si je l'avais quitté, disait-il à Joinville, et que je fusse abordé en Chypre, plus de cinq cents personnes y fussent demeurées, qui jamais n'eussent revu la terre de France; j'aime mieux mettre en la main de Dieu ma per-

sonne, ma femme et mes enfants, que de causer si grand dommage à tant de gens. » Et comme le voyage redevenait prospère, le roi prit sur ses genoux son petit fils Tristan. « Voyez, beau fils, lui dit-il, comme notre Dieu nous a bien montré son grand pouvoir, car un de ces petits vents, non pas le maître des quatre vents, qui était sans doute ailleurs occupé, faillit noyer le roi de France, sa femme et ses petits enfants et toute sa compagnie. Ci nous dit aussi le Seigneur Dieu de faire attention à sa grande puissance, et que nous lui rendions grâce pour le péril dont il nous a délivrés. »

L'enfant écoutait sérieusement, comme aussi la reine, la dame de Vertus et le sénéchal.

« Ma nourrice a dit que nous n'avions rien à craindre du vent ni de la mer, car le roi était céans que Dieu ne voulait encore laisser aller en son paradis, parce qu'il avait besoin de lui en ce monde, » dit le petit prince; puis, tout honteux de son discours, il se jeta dans les bras de sa mère et cacha son visage sur son sein.

Le sénéchal regardait le roi, qui était demeuré pensif. Lorsque le 8 juillet la petite flotte aborda enfin dans le port d'Hyères, alors terre d'Empire et non de France, Louis refusait de débarquer; il voulait mettre d'abord le pied dans son royaume, à Aigues-Mortes, d'où il était parti. Le vent était contraire, la reine le pressait.

« Sire, dit Joinville, souvenez-vous de ce qu'a dit la nourrice du prince Tristan; Dieu a encore affaire de vous en ce monde, ne faites pas attendre Notre-Seigneur. »

Le roi se retourna, regardant la vaste étendue de la mer Méditerranée qui se déployait devant lui. « Et Jérusalem attend toujours, » murmurait-il. Il joignit les mains. « D'abord céans, je servirai mon Dieu, dit-il, jusqu'au jour où, par sa grâce, je l'irai de nouveau servir outre-mer! »

Il était debout, ses lèvres remuaient.

« Dieu nous garde, pensa le sire de Joinville, que le roi fasse céans un vœu de retourner en Palestine; si jamais il le fait, connais trop bien un chevalier son serviteur qui point n'y retournera avec lui! »

PÈRE ET FILLE

PHILIPPE LE BEL ET LES FLAMANDS

(1294-1305)

PÈRE ET FILLE

PHILIPPE LE BEL ET LES FLAMANDS

(1294-1305)

Philippine de Dampierre était assise dans la profonde embrasure d'une fenêtre; elle regardait à travers les étroites ouvertures, elle essuyait de sa main délicate les panneaux verdâtres des vitres épaisses et troubles; le château de Mâle était fort et bien gardé, elle eût dû y jouer en paix, car elle était presque enfant encore, bien que depuis cinq ans déjà elle fût la fiancée du prince Édouard, fils aîné du grand roi Édouard Ier, le redoutable monarque de l'Angleterre. Ses cheveux blonds pendaient sur ses épaules, un voile léger couvrait son front, sa taille était élevée, mais elle était frêle; son père la regardait quelquefois avec inquiétude.

« Philippa a grandi trop vite, disait-il tendrement, elle penche la tête comme une fleur. »

La jeune fille appuyait doucement la tête sur l'épaule de son père. Parmi les neuf fils et les huit filles qui avaient grandi autour du foyer de Guy de Dampierre, comte de Flandre, Philippine était la dernière et la plus aimée de tous les enfants.

Hélas! elle attendait en vain le retour de ce père, si cher à son cœur en dépit des rigueurs qu'il avait exercées contre ses sujets. Elle les ignorait ou les excusait sans peine; les Flamands n'étaient-ils pas des rebelles, des mécontents, sans cesse soulevés contre leur seigneur? les souverains des autres États avaient-ils tant d'embarras avec leurs sujets?

Philippine repassait dans son esprit les récits de ses sœurs, la comtesse de Gueldre, naguère reine d'Écosse, la duchesse de Brabant, la comtesse de Hollande. L'enfant relevait fièrement la tête :

« Je serai plus grande dame qu'elles toutes ! pensait-elle, mon seigneur sera un jour roi d'Angleterre ! »

Une porte s'était ouverte, des pas mesurés se faisaient entendre sur les riches tapis qui couvraient les pavés inégaux du vieux château. Philippine se retourna brusquement :

« Dis-moi, nourrice ! » et elle s'élançait au-devant d'une femme déjà mûre, mais robuste et belle encore, qui portait le costume du comté de Namur. Isabelle de Luxembourg avait eu pour constante coutume de prendre les femmes auxquelles elle confiait le soin de ses enfants dans ses domaines héréditaires, dans le pays qui lui avait servi de dot. La nourrice était restée auprès de l'enfant qu'elle avait reçue des mains mourantes de sa mère. Elle pleurait en regardant Philippine.

« Nourrice, dis-moi ! répétait l'enfant.

— Hélas ! hélas ! ma fille, que Notre-Dame de Namur nous soit en aide ! Mgr le comte est en le Louvre du roi à Paris ! »

Philippine avait pâli, elle serrait les mains de sa nourrice.

« Je le sais bien, dit-elle, et sa voix avait pris un accent de résolution étrange; ce n'était pas l'avis de mon frère l'évêque de Liége, mais quand Guy et Jean ont dit que volontiers ils accompagneraient Mgr mon père pour aller voir le roi à Paris, puisqu'il les y mandait, mon père n'a plus hésité. Où aurait-il pu voir le roi si ce n'est en son Louvre où il habite ? »

La nourrice pleurait toujours, regardant la jeune fille debout devant elle. La gracieuse tête de Philippine n'était pas penchée; elle se tenait droite, et ses yeux, tout en interrogeant, lançaient des éclairs.

« Dis-moi ! dis-moi ! Quand Monseigneur reviendra-t-il ? Roger de Ghistelles est-il arrivé ?

— Messire Roger est prisonnier comme son seigneur, ré-

pondit précipitamment la nourrice, mais son écuyer s'est enfui, il est venu à grandes journées, tout au galop de son cheval, tant que le bon roussin a pu le porter. Il assure que Monseigneur enverra bientôt des nouvelles pour faire savoir son aventure, et que point il n'est près de revoir la Flandre. Mgr le roi était en grande colère contre lui. »

Philippine serrait l'une contre l'autre ses petites mains, plus irritée que troublée.

« Et de quel droit Mgr le roi retiendrait-il mon père qui est aussi noble homme que lui? Quelle raison en donne-t-il? Voici longtemps déjà qu'il manœuvre en ce pays contre Monseigneur, et que les bourgeois des bonnes villes ont pris coutume d'aller à lui se plaindre de leur comte. Te souvient-il du Conseil des Trente-Neuf de Gand? »

La nourrice regardait avec étonnement l'enfant qu'elle avait portée dans ses bras, dont elle surveillait encore naguère les jeux, et qui paraissait tout à coup devenue une femme et même une grande dame.

« Messire Robert vient d'arriver céans, reprit-elle, et c'est vers lui qu'est entré l'écuyer de messire Roger; je n'ai fait que l'apercevoir en passant par les cuisines où bien se récompensait des fatigues passées. »

Philippine avait déjà fait un pas vers la porte.

« Bientôt je te dirai de plus sûres nouvelles de Mgr mon père, ma mie! » et elle disparut derrière les épais rideaux en faisant un signe d'amitié à sa nourrice. Celle-ci aurait voulu la retenir.

« Les hommes d'armes sont partout dans le château, et un grand nombre dans la salle de messeigneurs! » disait-elle. Mais Philippine avait accoutumé de faire sa volonté, elle marcha tout droit vers la vaste salle où Guy de Dampierre avait coutume de tenir ses audiences. Lorsque le comte recevait des messagers secrets, ce qui lui arrivait souvent, lorsqu'il tramait quelque entreprise ténébreuse contre les privilèges des bonnes villes, il faisait entrer ses émissaires dans un cabinet voûté attenant à sa chambre; les murs étaient épais et les portes bien fermées, nul ne savait ce qui se passait en cette retraite; mais Robert de Béthune, le fils

aîné du comte Guy, était entouré de ses frères, Guillaume et Philippe; plusieurs nobles personnages de Flandre étaient auprès d'eux, les hommes d'armes étaient tumultueusement entrés dans la salle et se pressaient aux environs des portes. Les rangs des soldats s'entr'ouvrirent pour laisser passer l'enfant aux cheveux dorés, aimée de tous, et que chacun savait la fille préférée du comte. Elle s'avança rapidement vers ses frères, étonnés et irrités de sa venue.

« Qu'y a-t-il, Robert? dit-elle; avez-vous des nouvelles assurées de Monseigneur? »

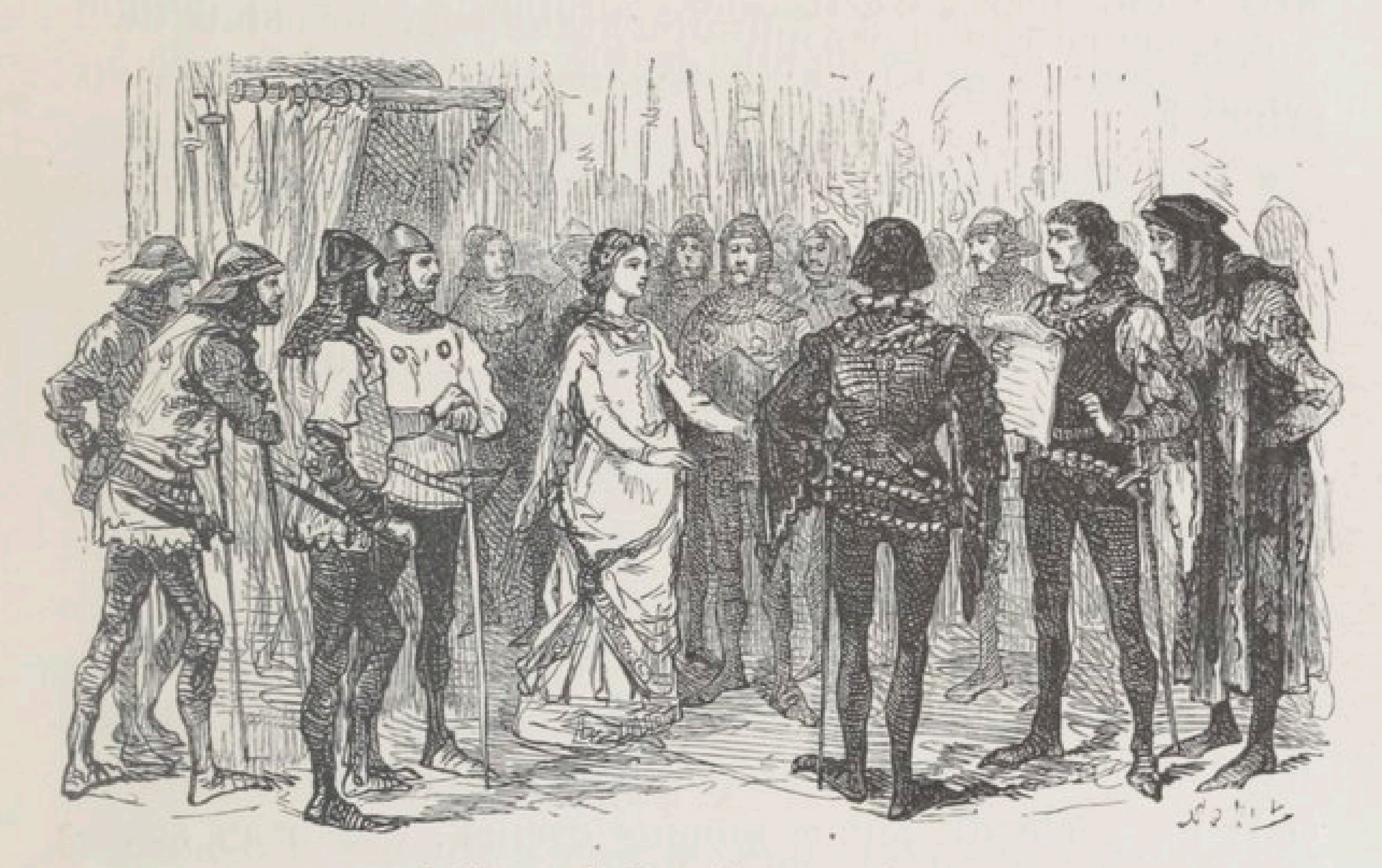
Robert de Béthune déchiffrait à grand'peine un papier qu'il tenait en sa main; debout à côté de lui se trouvaient deux hommes couverts de poussière, lassés par les fatigues d'un long et dangereux voyage. L'écuyer de Roger de Ghistelles avait été suivi de près par un écuyer du comte lui-même. Robert de Béthune ne répondit pas à sa sœur; d'un geste impérieux il lui faisait signe de se ranger derrière lui, mais Philippine n'avait pas bougé. Son frère fit un pas en avant.

« Messires et mes amis, dit-il, et vous aussi, mes hommes d'armes, vous savez que depuis longtemps et à notre grande peine et souffrance, la laine ne venait plus d'Angleterre pour les métiers des bonnes villes ni l'argent anglais pour acheter nos draps. Afin de faire cesser les maux de ses sujets, Mgr mon père a traité avec le roi Édouard d'Angleterre et lui a promis en gage d'alliance et d'amitié la main de ma plus jeune sœur, la damoiselle de Flandre, pour son fils et successeur le prince Édouard. »

Un murmure d'assentiment parcourait les rangs des gentilshommes; quelques soldats se penchaient en avant pour apercevoir la damoiselle de Flandre, ordinairement entourée de ses femmes et qu'on ne rencontrait guère sans ses voiles. Robert de Béthune fronçait le sourcil; il reprit :

« Quand Mgr le roi fit demander mon père pour avoir conseil avec lui et avec les autres barons sur l'état du royaume, je me méfiai que l'affaire avec l'Angleterre lui serait à grand mécontentement, et je conjurai Monseigneur de ne point aller à Paris. Il me dit que la hardiesse était en ceci de la bonne et prudente politique, et qu'après avoir

combattu en Égypte ainsi qu'il avait fait pour le tombeau de Notre-Seigneur, avec le bon roi Louis IX, dont Dieu ait l'âme, il n'avait peur du visage d'aucun homme, et irait trouver le roi en son Louvre. Il est donc parti, comme vous savez, accompagné de mes frères, et pour lors, écoutez ce qu'il m'écrit : « Sachez, mon fils, qu'à peine étais-je en la « salle du roi, que je m'avançai vers lui moult humblement, « lui annonçant l'union de ma fille avec le prince anglais et « que pour ce ne manquerais-je point à le servir loyalement « comme prud'homme le doit à son seigneur. Mais Mgr le



Guillaume de Dampierre se retourna.

« roi se tourna aussitôt vers moi d'un visage courroucé, « en disant si haut que chacun l'entendit : « Au nom de « Dieu, sire comte, ainsi n'ira mie. Vous avez fait alliance avec « mon ennemi sans mon su, c'est pourquoi vous demeurerez « devers moi. » Comme il tenait en sa main des fausses lettres « qu'il disait écrites par moi au roi d'Angleterre, je disais que « ce n'était pas mon sceau, et qu'elles n'avaient point été en- « voyées par mon ordre; mais il a persisté et m'a fait rude- « ment emprisonner en la tour du Louvre avec vos frères, d'où « je vous prie de me retirer le plus tôt que faire vous pour- « rez, comme votre très-bon père et seigneur. »

Philippine avait posé la main sur l'épaule de son frère Guillaume, jeune encore, et avec lequel elle avait souvent joué dans la chambre de sa nourrice.

« Guillaume, dit-elle, si vous ne pouvez rendre la liberté à messire par force ou par adresse, que Robert écrive à Mgr le roi en lui offrant mon corps en échange de celui du comte; bien sera assuré que le mariage qui tant le chagrine n'aura pas lieu lorsqu'il tiendra la fiancée en son Louvre ! »

Guillaume de Dampierre se retourna, regardant sa sœur avec étonnement. C'était une plaisanterie dans la famille que la fierté de la petite fille depuis qu'elle était fiancée au prince Édouard.

« Tu resterais damoiselle de Flandre, et tu laisserais aller la couronne d'Angleterre? » demanda-t-il à demi-voix.

Philippine inclina la tête.

« Jusqu'à ce que mon seigneur aidé de mon père et de mes frères me vinssent chercher à Paris pour y faire mes épousailles à Notre-Dame, » dit-elle.

L'orgueil blessé, la tendresse inquiète, la haine que Philippe le Bel avait inspirée à Guy de Dampierre et qu'il avait transmise à sa fille, brillaient dans son regard. Mais déjà Robert de Béthune avait congédié les hommes d'armes, les seigneurs se pressaient autour de lui, on allait tenir conseil; un geste du jeune homme éveilla sa sœur au sentiment de sa situation. Elle était là seule, sans ses sœurs, sans ses femmes, au milieu d'un groupe de gentilshommes; elle rougit violemment, et, s'enveloppant dans son voile, elle se glissa promptement hors de la salle. Pendant plus d'une heure, l'enfant se cacha dans son oratoire, la tête dans ses mains, au pied de son crucifix.

Elle pleurait, mais sa résolution ne faiblissait pas; l'amour filial était puissant dans cette petite âme qui s'ouvrait tout à coup aux réalités de la vie en présence du danger de son père. Pendant que ses frères négociaient, que les barons flamands se réunissaient et envoyaient des députés auprès de Philippe le Bel, pendant que le pape Boniface VIII et le comte Amédée de Savoie intervenaient auprès du roi en

faveur du comte de Flandre, Philippine répétait sans cesse :

« Laissez-moi aller à Paris en la place de Mgr mon père ; ce sera la preuve assurée que le mariage anglais ne s'accomplira pas. »

On riait des ressources imaginées par l'enfant, ses sœurs se moquaient d'elle.

« Tu te crois déjà reine et princesse d'Angleterre, disaient-elles, en sorte que ta présence est de grand poids en ce monde ! »

Elle secouait la tête :

« Point ne sais si jamais serai princesse et reine d'Angleterre, disait-elle ; Mgr le prince, que point n'ai vu, aura à me conquérir comme le roi son père a conquis ton royaume d'Écosse, Marguerite ; mais ce que je sais, c'est que j'aimerais mieux languir toute ma vie en une tour du Louvre que d'y sentir Mgr mon père loin de ses États, sur lesquels le roi met partout la main. »

Valenciennes venait d'être réclamée par Philippe le Bel qui y avait envoyé ses gens ; les marchands flamands avaient été chassés des foires de France, et en étaient revenus fort courroucés, chargés de leurs fins draps et de leurs belles tapisseries ; les biens des Anglais au service du comte de Flandre avaient été saisis.

Un matin, l'évêque de Liége arriva avec un grand cortége au château de Mâle ; il quittait rarement sa ville épiscopale, difficile à conduire et où il avait souvent maille à partir avec les bourgeois ; sa venue, en l'absence du comte son père, causa quelque émoi dans le château. Plusieurs de ses sœurs s'y trouvaient réunies, elles sortirent toutes au-devant de lui. Le prélat les embrassa légèrement, après leur avoir donné sa bénédiction, puis jetant un regard autour de lui :

« Je ne vois pas la demoiselle de Flandre ! Où est-elle ? C'est Philippine que je veux voir ! »

Au même instant, la jeune fille, retenue jusqu'alors dans sa chambre, apparut sur les marches du château. L'évêque fit un pas vers elle.

« Dieu vous garde, ma sœur, dit-il, j'ai à vous parler en votre particulier. »

Et sans se retourner vers les dames qui l'entouraient, sans un mot d'excuse à ses sœurs aînées, il entraîna Philippine jusque dans sa chambre. Il en ferma la porte qui grinçait sur ses gonds, puis toujours sans parler, avec un geste de prêtre et de frère, il s'agenouilla au pied du crucifix; l'enfant l'imita, et l'évêque répéta à demi-voix plusieurs prières. Lorsqu'il se releva, il fit le signe de la croix sur le front incliné de sa sœur.

« Offrez à Dieu votre âme et votre vie, ma fille, dit-il, car il demande de vous à cette heure un grand sacrifice. »

L'enfant se releva d'un seul bond.

« Je vais être envoyée au roi en son Louvre, et Mgr mon père reviendra céans en liberté? » s'écria-t-elle.

L'évêque de Liége la regardait debout devant lui, rouge et les yeux brillants :

« D'où vous vient cette pensée? demanda-t-il, et quelqu'un m'a-t-il prévenu auprès de vous?

— Personne, mon frère, si ce n'est monseigneur saint Gabriel, le messager de Notre-Seigneur, comme vous me l'avez appris quand vous me faisiez réciter mon catéchisme; depuis que notre père est enserré au Louvre, j'ai toujours pensé en mon cœur et dit à mes sœurs qui s'en sont moquées, qu'il n'en sortirait qu'en m'envoyant à sa place pour rassurer la jalousie du roi et le rendre bien assuré que le mariage anglais ne se ferait point! »

L'évêque faisait un geste d'étonnement. Philippine reprit vivement :

« Et il en est ainsi, n'est-ce pas? Vous me le venez dire, peut-être m'emmener avec vous jusqu'à Paris? Que Notre-Seigneur et madame sainte Marie soient bénis; notre père reviendra en son comté, bien portant et joyeux. »

L'évêque avait accoutumé d'être écouté avec respect, il prononçait des sermons ou des sentences, il traitait des affaires difficiles et compliquées, il avait de l'esprit, il parlait bien, mais il ne trouvait rien à dire en face de cette enfant qui se sacrifiait librement, volontairement, devinant les exi-

gences de la politique par une tendresse filiale, profonde et simple. Il s'approcha de Philippine qui s'était maintenant affaissée sur son prie-Dieu :

« Je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, dit-il, car votre cœur a devancé nos pensées; c'est en vain que notre frère Robert a juré, sa main dans la main du roi, de ne point traiter avec les Anglais et de ne faire avec eux aucune alliance, Messire n'avait point confiance et a exigé que vous lui fussiez remise en otage pour rester en son Louvre tant qu'il lui plaira et à madame sa femme qui point n'aime la Flandre, a-t-on dit. »

Philippine s'était relevée, une grande inquiétude se lisait dans son regard.

« Reverrai-je pas Mgr mon père? » demanda-t-elle.

L'évêque fit un geste de doute.

« Oh! je ne le saurais supporter sans le revoir, s'écria l'enfant, il me faut son baiser et sa bénédiction avant d'entrer dans ma prison.... qui sera peut-être mon tombeau..., » murmura-t-elle à demi-voix, comme si son courage l'avait tout à coup abandonnée.

Son frère la rassura.

« Un baiser, une bénédiction, vous les aurez; messire Philippe ne laissera pas aller notre père et nos frères, tant qu'il ne vous tiendra pas entre ses mains. Vous aurez le loisir de vous voir et de vous embrasser.... Mais, Philippine.... Philippine, mon enfant, d'où vous vient ceci? vous qui m'étonniez tout à l'heure par votre force? »

La jeune fille ne répondait pas, elle sanglotait, comme subitement saisie des plus amères pensées et de la douloureuse vision de son sacrifice. Le prélat chercha vainement à la consoler, puis à la reprendre ; il essaya de répéter des prières, les larmes devenaient des gémissements, presque des cris; l'évêque ouvrit enfin la porte, appelant la nourrice.

« Trüdchen! dame Trüdchen, » disait-il.

La nourrice parut; le prélat lui montra du geste l'enfant éplorée, et il sortit, s'essuyant le front et lui-même ému jusqu'au fond de l'âme.

« Elle m'avait trompé par le premier élan de son intelligence et de son courage! C'est une coupe amère qu'elle aura à boire, être à la merci de messire Philippe et de madame Jeanne de Navarre!... Et mon père, quelles difficultés ne va-t-il pas rencontrer céans? Quand les bourgeois le verront faible, privé de l'alliance anglaise, ils relèveront la tête et nous aurons encore affaire aux Trente-Neuf de Gand, en attendant que les métiers de Liége s'en mêlent aussi! »

L'évêque méditait tristement en parcourant les longs corridors qui le ramenaient à la salle où s'étaient réunies ses sœurs. Ce fut à elles et non sans larmes de part et d'autre qu'il apprit le départ de Philippine et le sacrifice que la pauvre enfant devait accomplir pour rendre la liberté à son père et la paix à la Flandre. La jalousie secrète de la comtesse de Gueldre, naguère reine d'Écosse, ne put tenir à ce coup. Elle se frappait la poitrine dans l'amertume de sa repentance; il fallut que l'évêque lui promît l'absolution pour calmer ses remords et ses regrets.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés et telle était l'impatience des Flamands de rentrer en paix avec le roi et de se livrer désormais au commerce avec la France, puisque l'alliance avec l'Angleterre était rompue, que déjà la demoiselle de Flandre était montée sur sa haquenée, douce et docile, soigneusement dressée et accoutumée à la porter au travers des vastes plaines et jusque dans le cœur des grands bois. Ses femmes chevauchaient auprès d'elle, la dame Van der Buerse qui l'avait élevée et sa fidèle nourrice, dame Trüdchen. La noble veuve devait revenir en Flandre dans la belle demeure qu'elle possédait à Bruges, dès qu'elle aurait remis la jeune fille aux mains de la reine Jeanne de Navarre; mais la nourrice ne devait point quitter son enfant :

« Où vous irez, j'irai, » avait-elle dit; et Philippine n'avait pas repoussé son dévouement; elle avait repris tout son courage et son empire sur elle-même; elle répétait sans cesse qu'elle allait revoir son père, mais, au fond de l'âme, elle emportait le douloureux pressentiment d'une épreuve cruelle et longue, peut-être au-dessus de ses forces.

« Grâces à Dieu, on peut toujours mourir! » se disait l'enfant qui avait à peine goûté la vie.

Le voyage était long et rude. Guy de Dampierre était arrivé à Paris au mois d'octobre; il était prisonnier depuis six mois, lorsque, aux derniers jours de mars, le cortége de sa fille approcha enfin des murs de la grande ville. Moins que toute autre étrangère, Philippine était étonnée de la grandeur et de la beauté de Paris; elle était accoutumée aux riches cités de Flandre, à leurs magnifiques églises, à leurs somptueux palais, et elle s'émerveillait de la boue amoncelée dans les rues qu'elle traversait, de l'apparence misérable de certaines maisons, plus que des majestueux édifices, de l'animation des places et des carrefours et des nombreux soldats qu'elle rencontrait dans les avenues; la fille du comte de Flandre avait vu autour d'elle, depuis sa naissance, une aisance et même un luxe, dus au travail et au commerce, que la capitale de la France ne pouvait égaler. Le Louvre frappa ses regards par sa majesté sombre.

« C'est ici que mon père est enfermé? » dit-elle à voix basse.

Et comme on la conduisait dans une rue étroite et soigneusement gardée :

« Est-il céans? » demanda-t-elle vivement aux gens du roi, qui avaient pris la bride de sa haquenée.

L'écuyer fit un signe de tête, il semblait ému et comme troublé lui-même du sort auquel il conduisait la jeune fille. Toutes les fatigues du voyage n'avaient pu effacer l'éclat de son teint; elle rougissait de joie à l'idée de voir son père ; elle se penchait en avant sur son cheval comme pour hâter ses mouvements.

« Ah! serai-je bientôt dans ses bras? » murmurait-elle.

Les ponts-levis se baissaient, les herses se levaient, les verrous se tiraient, les lourdes clefs grinçaient dans les serrures.

« Que de soins pour garder un prud'homme qui déjà est vieux! » disait amèrement la dame Van der Buerse.

Philippine l'entendit et se retourna brusquement.

« Point ne sont trop de grilles, dit-elle, car ce prud'homme qui est déjà vieux est le comte Guy de Flandre! »

La dernière porte venait de s'ouvrir, l'enfant descendait de cheval péniblement, lentement, ses membres étaient raidis par son long voyage, et l'émotion lui enlevait ses forces. Aymery de Roberval, qui la conduisait au nom du roi, s'arrêta un moment pour lui donner le temps de reprendre haleine.

« Allons, au nom de Dieu, messire, » dit-elle, et pressant elle-même le pas, elle franchit le seuil d'une grande salle. Son père était auprès du feu, à moitié caché sous le manteau de la vaste cheminée; il se retourna, poussa un cri et tendit les bras. La jeune fille s'y jeta sans rien dire. Aymery de Roberval recula de quelques pas, et sans souci des femmes qui suivaient la demoiselle de Flandre, sans s'inquiéter des gentilshommes qui l'avaient accompagnée et qui s'avançaient pour saluer leur seigneur, il referma la porte sur le père et sur la fille, et s'asseyant sur un banc de pierre dans le renfoncement d'une muraille, il cacha sa tête entre ses mains.

Deux heures s'étaient écoulées; le comte ni sa fille n'avaient bougé ni appelé, lorsqu'un messager du roi Philippe le Bel apparut à la porte de la salle; il apportait à Guy de Dampierre, comte de Flandre, et à la damoiselle de Flandre sa fille, ainsi qu'à messire Guy et à messire Jean, fils dudit comte, l'ordre de comparaître en la présence du seigneur roi et de madame Jeanne, la reine, pour échanger les dernières conventions, ordres et arrangements avant le départ du comte pour la Flandre. Philippine releva la tête; elle n'avait pas bougé à l'entrée des gentilshommes chargés du message; elle était assise à terre sur un coussin, appuyée contre les genoux de son père.

« Sitôt! » dit-elle.

Puis se reprenant :

« Mon frère ne m'avait promis qu'un baiser et une bénédiction. »

Le comte marmottait entre ses dents des paroles amères; l'enfant lui mit la main sur la bouche.



Son père lui tendit les bras.

« Ce que nous sacrifions, faisons-le sans murmure, dit-elle, et parce que Dieu le veut ! »

Elle avait épuisé ses larmes et ses plaintes au pied du crucifix et son courage était prêt à tout affronter. Son père avait savouré les rigueurs de la captivité auxquelles il abandonnait la jeune fille joyeuse, aimée, gâtée, accoutumée à la libre vie de la campagne, aux somptueuses habitudes de la cour de Flandre ; il avait conservé avec lui ses fils. Philippine restait seule, loin de tous les siens, Dieu seul savait pour combien de temps ; le comte se baissa et baisa l'enfant sur le front entre les deux yeux, comme il avait habitude de le faire.

« Que la sainte Mère de Dieu te porte en sa main, ma fille, et que ton saint patron épargne les épines à tes pieds ! » dit-il en se levant.

Philippine s'était levée aussi, s'enveloppant dans sa mante ; elle avait passé son bras sous le bras de son père.

« Il m'apprendra plutôt à les fouler sans crainte, dit-elle à demi-voix, puisqu'il était un des apôtres de Notre-Seigneur ! »

Tous deux s'étaient mis en marche ; comme ils traversaient le petit groupe des Flamands venus avec la jeune fille, la dame Van der Buerse et la nourrice Trüdchen tendirent à la fois les mains vers la damoiselle de Flandre :

« Vous ne sauriez ainsi paraître devant notre dame la reine en vos habits de voyage, » dirent-elles.

Mais Philippine secoua la tête, elle avait laissé tomber sur ses épaules les longues boucles de ses cheveux naguère retenues sous son voile, elle les avait lissées de ses mains délicates.

« Messire le roi m'a appelée pour délivrer mon père, dit-elle, je suis venue sans retardement ; pourquoi perdrais-je encore temps à revêtir des ajustements? »

Le comte de Flandre et sa fille entrèrent en la présence de Philippe le Bel et de Jeanne de Navarre ainsi revêtus, l'un des habits de sa captivité, l'autre d'une longue jupe de drap gris, froissée par le voyage ; les nœuds écarlates qui l'ornaient naguère étaient en partie tombés pendant la course.

« Si j'avais des habits de deuil, je les aurais apportés aujourd'hui, » pensait tout bas la jeune fille en s'appuyant sur le bras du père auquel elle allait bientôt dire adieu.

Philippe le Bel et sa cour étaient somptueusement parés; le roi conservait encore cette remarquable régularité de traits, cette élégance fière dans la taille et dans la tournure qui lui avaient valu son nom; mais son âme avide et dure reflétait sur son visage une expression de sécheresse et de hauteur inquiète. Jeanne de Navarre était à côté de lui, belle aussi et magnifiquement vêtue. En levant les yeux sur elle, après s'être inclinée pour baiser le bas de sa robe, Philippine remarqua sur la main qui s'était étendue pour la relever, une bague qu'elle avait cent fois vue briller au doigt de son père.

« Déjà nos dépouilles! » pensa-t-elle, et son front devint si sombre, son regard si fier et si obstiné, que la reine conçut dès l'abord pour sa jeune prisonnière une aversion qui ne devait jamais se démentir.

« Tu plieras encore à ma volonté! » se dit-elle, en regardant l'enfant debout auprès de son père. Guy de Dampierre s'était courbé pendant sa captivité; ses regards pénétrants et rusés se portaient sans cesse du roi à ses conseillers, comme s'il voulait sonder leurs pensées et démêler la sincérité de leurs intentions. Il avait oublié sa fille, le prix de sa liberté, les charges qui allaient peser sur lui et sur le comté de Flandre; il allait rentrer dans ses États, indépendant et maître désormais de négocier, de combattre et d'opprimer à son gré. La lutte n'était pas achevée entre lui et le roi de France. Ce que Philippe le Bel lui avait fait souffrir, il le lui revaudrait. En se retournant cependant, comme il prenait congé du roi, ses yeux tombèrent sur sa fille, toujours immobile à ses côtés; une épée lui traversa l'âme : il était libre, mais son enfant, sa fille chérie, la dernière de tous, restait en otage aux mains cruelles de Philippe! Que valait la liberté à ce prix?

Guy de Dampierre était parti, laissant sa fille évanouie dans les bras de sa nourrice. Jusqu'au dernier moment, en préparant le départ du comte, en le chargeant de ses messages pour ses sœurs, Philippine avait su garder tout son courage.

« S'il plaît à Dieu et à Mgr saint Philippe, se disait-elle, je ne pleurerai point tant qu'il sera céans. »

Elle avait tenu parole ; ses derniers regards, ses derniers baisers avaient été calmes et fermes ; son père était sorti, elle avait fait quelques pas vers la fenêtre étroite pour le voir encore une fois monter à cheval. Comme il se mettait en selle, sentant pour la première fois depuis six mois l'air de la liberté caresser son visage, le comte leva les yeux vers la tour où il avait tant souffert ; il aperçut le doux visage de sa fille collé contre les barreaux ; derrière elle se tenait sa



La nourrice cherchait à la rappeler à la vie.

nourrice ; tous les Flamands étaient à cheval comme leur comte, à côté de lui chevauchaient ses deux fils. Tous firent un signe d'adieu à la jeune fille dont la captivité les rendait libres ; ils la virent brusquement s'affaisser et disparaître.

« Elle n'a pu supporter ceci, » pensa le comte ; et il partit l'amertume et la colère dans le cœur, pendant que la nourrice, agenouillée auprès du corps de son enfant, cherchait à la rappeler à la vie.

« Plus heureuse serait en paradis avec sa sainte dame de mère ! » se disait-elle.

Philippine de Flandre devait revoir son père plus tôt qu'elle

n'avait cru ; l'alliance jurée entre le roi et le comte n'avait pas duré ; les ruses de Philippe le Bel avaient servi l'avidité de son vassal ; celui-ci avait pressuré ses sujets pour percevoir un impôt dont la moitié devait être remise au roi ; les sujets en avaient appelé au seigneur suzerain et le comte Guy avait été mandé à Paris en la cour du roi. Il était parti violemment courroucé.

« Si me ferai-je rendre ma fille, ma Philippine, » avait-il dit.

Mais le comte était revenu en Flandre, égoïstement satisfait d'avoir échappé à une captivité nouvelle sans avoir pu rentrer dans les bonnes grâces du roi, sans avoir délivré Philippine. L'enfant de seize ans, courageuse et gaie, qu'il avait laissée derrière lui dans la tour du Louvre, avait tristement grandi comme une fleur qui s'élance vers le jour et qui s'étiole en cherchant vainement le soleil ; elle était pâle et sérieuse, elle avait connu les amertumes de la prison, les longs ennuis de la dépendance. La reine Jeanne prenait plaisir à humilier sa prisonnière ; lorsque la damoiselle de Flandre paraissait à la cour, elle y était mal traitée et négligée ; si quelque dame ou chevalier s'approchait d'elle, les réprimandes de la reine les rappelaient à la froideur ; plusieurs fois, Aymery de Roberval avait risqué sa faveur auprès de Philippe le Bel en témoignant sa compassion pour la captive. Elle lui avait dû certains adoucissements à ses ennuis ; les laines dont elle se servait pour broder et les pinceaux dont elle essayait de colorier un missel lui avaient été envoyés par la dame de Roberval.

« Les journées sont lourdes dans cette tour, » avait dit le jeune écuyer à sa mère.

Cependant Philippine restait ferme, par une force qui n'était pas la sienne ; elle le sentait bien. Le courage de l'enfant avait plus d'une fois faibli, mais Dieu lui avait envoyé ses secours. Un moine était entré dans la tour, elle l'avait aperçu dans la chapelle de la reine et avait demandé son nom : c'était un frère de l'ordre de Cîteaux, détaché en mission auprès de Philippe le Bel. L'ordre avait grand intérêt à la paix entre la Flandre et le roi, car les Flamands avaient

accoutumé de lui acheter la laine de ses moutons. Philippine avait été frappée de la sérénité forte qui brillait dans les yeux du P. Raymond ; elle avait voulu le voir, et Jeanne de Navarre ne lui avait pas disputé cette faveur. Dure et envieuse, elle n'était pas soupçonneuse comme le roi son mari, elle ne s'était pas inquiétée des confessions de la jeune fille. Philippine avait pu verser ses chagrins dans le sein du moine, elle en avait reçu des consolations divines. Peu à peu, la paix de Dieu avait pris possession de cette âme si jeune encore et qui cependant perdait déjà les espérances de la terre. Lorsqu'il était arrivé à Paris, lorsqu'il avait revu sa fille, le comte Guy s'attendait à des torrents de larmes, à des prières, à des supplications. Sa fille avait écouté sans pâlir les explications qu'il lui donnait de ses démêlés avec le roi, de l'impossibilité d'admettre ses prétentions, et par conséquent d'obtenir sa délivrance....

Il était troublé et confus en parlant; Philippine leva les yeux, elle regarda autour d'elle comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

« Ci, dit-elle, en se penchant vers l'oreille de son père, je vois en tout ceci, messire, que point n'aurez d'autre secours qu'au roi anglais et vous lui devriez donner pour son fils ma sœur Isabelle, puisque son fiancé est mort.... »

Le comte recula sa lourde chaise pour mieux regarder le visage de sa fille.

« Le prince Édouard se tient toujours pour ton fiancé, s'écria-t-il, et me l'a fait encore savoir récemment le roi son père. »

Philippine sourit tristement.

« Donc, qu'il me délivre de céans, dit-elle, s'il se peut, sans la mort de trop de chrétiens ; mais point n'en sera ainsi et Dieu m'a fait voir qu'Isabelle lui sera sans doute fiancée à son tour. Jamais ne sortirai de ce lieu. »

Le comte embrassait sa fille, jurant par tous les saints du paradis qu'il la délivrerait.

A peine était-il rentré en Flandre, qu'il conclut un traité avec le roi d'Angleterre et qu'il promit sa fille Isabelle au prince Édouard.

Philippe le Bel avait ordonné la saisie du comté de Flandre; des hérauts d'armes étaient venus à Gramont où se trouvaient alors les alliés ; le comte était à Winendale et les messagers du roi s'y rendirent.

« Ils l'y trouvèrent, dit le chroniqueur, et ses enfants et tout plein d'autres hauts hommes. Ainsi que le comte Guy issit de sa chapelle où avait ouï messe, les sergents le saluèrent et firent lire leur pouvoir devant lui, et mirent tantôt main au comte et lui commandèrent qu'il livrât son corps en prison dans quinze jours en Châtelet à Paris, pour répondre de ses méfaits. Quand sire Robert, le fils du comte et son frère virent qu'ils avaient mis la main au comte, si dirent qu'autre gage ne laisseraient que le poing et qu'ils leur apprendraient à mettre la main à si haut homme qu'au comte de Flandre. Mais quand le comte vit ce, si dit à ses enfants : « Beaux seigneurs, que demandez-vous à ces « pauvres varlets qui servent leur seigneur fidèlement en « faisant son commandement? Il n'appartient pas que vous « preniez la vengeance sur eux, mais quand vous viendrez « aux champs et que vous verrez ceux qui cette chose conseil- « lèrent au roi, si vous vengerez sur eux. »

On en venait en effet aux champs et la guerre était déclarée. Mais déjà l'habile politique de Philippe le Bel avait dissous les liens de la grande alliance formée contre lui ; les princes allemands s'étaient soulevés contre l'empereur Adolphe au moment où il se préparait à marcher contre la France ; les barons anglais, mécontents des exactions d'Édouard Ier, qui avait fait saisir arbitrairement toutes les laines du royaume pour les envoyer en Flandre, refusaient de le suivre outre-mer.

« Si ne vous y devons point servir, disaient-ils, car jamais nos ancêtres n'y ont servi les vôtres. »

La puissante volonté du roi d'Angleterre avait rencontré devant elle la volonté de son peuple dirigé par ses chefs naturels ; le secours promis aux Flamands tardait à venir.

Cependant les Français étaient déjà entrés en Flandre sous les ordres de Robert d'Artois. Robert de Béthune marcha contre lui avec tous les seigneurs flamands ; mais l'or du



Le comte dit à ses enfants....

roi Philippe avait secrètement corrompu bien des âmes. Au jour de la bataille de Bulscam, plus d'un chevalier passa avec sa bannière et ses hommes d'armes du côté des Français; la déroute fut complète, et le roi Édouard Ier, qui venait enfin de débarquer en Flandre, se réfugia dans Gand avec le comte Guy; il était trop petitement accompagné pour s'attaquer à l'armée française.

Philippe le Bel n'avait d'ailleurs point envie de guerroyer contre lui, il faisait sous main offrir des conditions aux Anglais; le pape Boniface VIII qui n'était pas encore brouillé avec le roi de France, secondait ses efforts. Lorsque Édouard repartit pour l'Angleterre, après que les archers gallois eurent cherché à mettre le feu à la ville de Gand pour s'enrichir dans le pillage, une longue trêve était secrètement conclue entre les deux monarques et le mariage du prince Édouard avec Isabelle de France était projeté.

La colère du comte Guy éclata; il avait longtemps refusé de croire à l'abandon des Anglais.

« Si ne se pourrait faire, disait-il, son pays a besoin du mien, comme ai besoin de lui. »

Mais déjà Philippe le Bel ne donnait plus à Guy de Dampierre le titre de comte de Flandre, et les représentations que Guillaume de Namur alla porter au roi d'Angleterre restèrent inutiles. Robert de Béthune était à Rome, insistant auprès du pape pour le décider à interdire les nouvelles fiançailles du prince Édouard au nom des droits de sa sœur Philippine. Le jeune comte passait sous silence les liens qui avaient un instant uni le prince à sa sœur Isabelle.

« Saint Père, disait Robert, votre fils très-dévoué le comte de Flandre s'afflige et il aura de plus en plus sujet de s'affliger de ce que l'union de sa fille avec le fils du roi d'Angleterre, qui était garantie par des serments solennels, ne s'accomplit point. Car c'est une grande chose que d'avoir pour gendre le fils du roi d'Angleterre et de pouvoir espérer que, lorsque sa fille serait reine, des liens étroits de parenté et d'amitié l'attacheraient à un monarque puissant. C'était aussi une grande chose pour ses sujets que d'être assurés de la paix et de la concorde entre la terre d'Angleterre et

celle de Flandre, car ces terres sont voisines et elles sont accoutumées à avoir fréquemment des rapports commerciaux. »

Tous les arguments de Robert de Béthune échouèrent devant la résolution du pape.

« Plus m'importe la paix entre les deux royaumes de France et d'Angleterre que le commerce de la Flandre ou le mariage de sa damoiselle, » dit durement Boniface VIII; il avait été choisi pour arbitre par les deux rois et déclara hautement qu'en vertu de son autorité apostolique il cassait et annulait complétement les conventions arrêtées autrefois entre le roi Édouard et le comte de Flandre. Le jeune prince d'Angleterre fut solennellement fiancé à la belle Isabelle, pour le malheur de sa vie et la honte éternelle de la princesse que ses peuples devaient appeler *la Louve de France.*

La nouvelle en fut bientôt apportée à Philippine par sa fidèle nourrice; le bruit courait parmi les serviteurs qu'un grand mariage se préparait pour Isabelle de France; elle n'était point aimée parmi les dames et seigneurs de la cour; elle l'était moins encore parmi les pauvres gens, car elle était dure et hautaine.

« Ne nous fera point deuil que la mer soit entre elle et nous, disaient les femmes qui avaient accoutumé de la servir, si dit-on que le roi anglais ne lui laissera pour l'ajuster que des dames de son pays. »

La nourrice avait formellement refusé de croire aux récits qui lui étaient faits.

« Le roi anglais a juré à Monseigneur que son fils prendrait à femme la damoiselle de Flandre et nulle autre, disait-elle. — Notre saint-père le pape a dit que peu importait ! » ricanaient les Français.

La vieille Flamande rentra toute courroucée auprès de la captive.

« Vecy ce qu'on dit dans les cours et cuisines, dit-elle, que le prince anglais va épouser Mme Isabelle, de par l'ordre du pape qui point ne fait façon de rompre les serments. »

Philippine leva les mains au ciel par un geste de soumission; elle avait depuis longtemps fait son sacrifice.

« Le grand Dieu du ciel ne rompt point ses serments, murmura-t-elle, et bien m'a promis son paradis. »

Mais l'esprit droit et ferme de la jeune fille s'était aiguisé dans sa longue solitude; elle avait réfléchi aux petites conséquences des grands mouvements des rois et des princes; elle comprit que les portes de la prison ne s'ouvriraient pas pour elle.

« Tout l'espoir de mon père était au roi Édouard, se disait-elle; le comté de Flandre est trop petit pour se combattre à tant de puissants princes. »

Si Philippine avait pu conserver encore quelque doute, elle aurait perdu tout espoir devant les froides railleries et les amers mépris dont l'abreuvait la reine Jeanne. Chacun des atours de la princesse Isabelle lui était montré et les joyaux qu'envoyait le prince Édouard. La captive se taisait; elle avait rêvé naguère de porter un jour toutes les pierreries de la couronne d'Angleterre; mais, dans ses longues peines, elle avait appris à faire peu de cas de cet éclat périssable.

« Ma couronne à moi se prépare aussi et ne tardera point, » pensait-elle.

D'autres le pensaient comme elle. Chaque jour, en l'habillant, sa nourrice s'attristait en sentant les bras plus minces, la taille plus fluette, les épaules plus maigres sous les vêtements de soie ou de velours; les riches étoffes de Flandre n'avaient pas cessé d'arriver jusqu'à la tour du Louvre, et si la jalousie de la reine eût parfois voulu détourner les envois, l'adresse et l'entêtement des marchands flamands chargés des expéditions parvenaient habituellement à déjouer ses tentatives. La damoiselle de Flandre n'était plus qu'un fantôme; mais lorsqu'elle était appelée à paraître dans quelque cérémonie de cour, nulle n'était plus magnifiquement parée qu'elle.

« Quand elle sera dans son cercueil, si vous donnerai ses beaux ajustements, » disait Jeanne de Navarre à ses dames.

Celles-ci suivaient avidement des yeux les pas languissants, l'amaigrissement rapide, la pâleur croissante de la jeune captive.

Aymery de Roberval disait tristement à sa mère : « Jamais la damoiselle de Flandre ne reverra son pays. »

La bonne dame ne reprochait pas à son fils l'intérêt qu'il portait à la mourante.

« Ci ne sait-il pas lui-même ce qu'il a dans le cœur, se disait-elle, et mieux vaut pour un chevalier mettre ses pensées trop haut que trop bas. »

C'était bien haut, toujours plus haut que s'envolaient les pensées et le cœur de Philippine ; elle avait naguère affronté la captivité par amour filial ; elle avait, par tendresse pour son père et pour son pays, fait le sacrifice de ses espérances personnelles en souhaitant de voir son fiancé uni à sa sœur Isabelle ; elle avait successivement vu s'évanouir tous ses rêves de bonheur ou de dévouement, elle semblait oubliée de tous les siens ; son âme s'était tournée tout entière vers les biens éternels, elle demandait à Dieu la délivrance. Ce que sa nourrice remarquait avec douleur, ce qu'attendaient les avides héritières de ses parures, Philippine le savait mieux qu'elle.

« Le jour approche, pensait-elle ; Dieu va bientôt m'ouvrir les portes de la prison et celles de son paradis. »

Le jour était venu en effet, sans secousse, sans agonie ; dans une suite d'évanouissements chaque fois plus longs et plus obstinés, la vie de la jeune fille s'écoulait goutte à goutte, et sa volonté avait devancé sa vie.

« Seigneur, prenez-moi ! » murmurait-elle.

Dieu l'avait entendue ; au matin du 8 mai 1300, l'âme délivrée de Philippine de Flandre s'élança vers le royaume céleste. Elle avait langui cinq ans dans sa captivité.

Au moment où l'enfant sacrifiée par les hommes, consolée et rachetée par le tout-puissant Sauveur, atteignait enfin le terme de sa douloureuse carrière, Charles de Valois, frère du roi Philippe, entré en Flandre à la tête d'une armée, recevait des bourgeois de Gand les clefs de leur ville. En vain le pape, déjà brouillé avec le roi de France, avait-il protesté contre l'envahissement de la Flandre, en réclamant le droit souverain du saint-siége ; en vain, pendant la célébration du jubilé qui attirait à Rome la foule des fidèles, avait-il

fait marcher devant lui un héraut qui parcourait les rues portant deux épées :

« O Pierre, voilà votre successeur, criait-il à haute voix; ô Christ, voilà votre vicaire ! »

Les princes alliés n'avaient point fait acte de soumission; la Flandre s'empressait au-devant des Français.

Les bourgeois étaient tous corrompus par les dons ou les promesses du roi de France, qui n'eût jamais osé envahir leurs frontières s'ils avaient été fidèles à leur comte. Le courage de Guy de Dampierre avait enfin cédé, il avait remis son pouvoir à Robert de Béthune, et se rendit comme un suppliant auprès de Charles de Valois, le conjurant de lui accorder la paix. Les cheveux blancs du vieillard, ses longues infortunes, peut-être le souvenir de la jeune fille qu'il avait parfois aperçue, au Louvre, triste et grave à la suite de la reine Jeanne, touchèrent le cœur du prince : il engagea le comte de Flandre à se rendre auprès du roi.

« Je m'emploierai de tout mon pouvoir auprès de Mgr mon frère pour obtenir qu'il vous rende votre terre, promit Charles de Valois, et je vous engage ma foi que vous serez libre de quitter la France. »

Le comte Guy savait ce que valaient les serments des princes; il en avait beaucoup prêté et beaucoup violé, mais il était sans ressource; pour la dernière fois, il se mit en route pour la France, grandement accompagné de nobles et de bourgeois. Robert de Béthune et Guillaume de Flandre partaient avec leur père.

« Si laissé-je encore en Flandre assez de fils pour y soutenir mon nom, » disait fièrement le vieillard en faisant ses adieux à Guy, à Jean et à Henri qui demeuraient en leur terre. Si ses sujets le craignaient et le trahissaient, si ses alliés lui étaient infidèles, le vieux comte conservait cette joie de voir tous ses descendants loyalement serrés autour de lui.

« Les enfants sont la couronne des pères, » murmurait-il quelquefois en les contemplant; mais sa pensée se reportait douloureusement vers la tour du Louvre; celle de tous qui lui était la plus chère, celle qui lui avait témoigné le

dévouement le plus complet, se mourait lentement loin de lui ; c'était l'espoir secret de son âme, en affrontant les humiliations et les dangers de son voyage à Paris, qu'une dernière entrevue avec sa Philippine lui serait accordée.

« Si elle pouvait au moins expirer dans mes bras ! » pensait-il.

Nul n'avait prévenu le vieillard du malheur qui l'attendait ; il soupirait encore après le doux regard de sa fille lorsqu'il entra dans Paris avec sa suite ; il avançait lentement dans les rues étroites, quand une femme vêtue de deuil s'ouvrit un passage à travers la foule ; elle s'avança jusqu'à l'étrier du comte.

« Monseigneur ! » dit-elle.

Sa voix fit tressaillir Guy de Dampierre, plongé dans ses tristes souvenirs et dans des prévisions plus tristes encore ; l'accent du pays de Namur avait frappé ses oreilles : c'était là qu'il avait été chercher sa seconde femme, Isabelle de Luxembourg, mieux aimée que Mathilde de Béthune qui l'avait devancée.

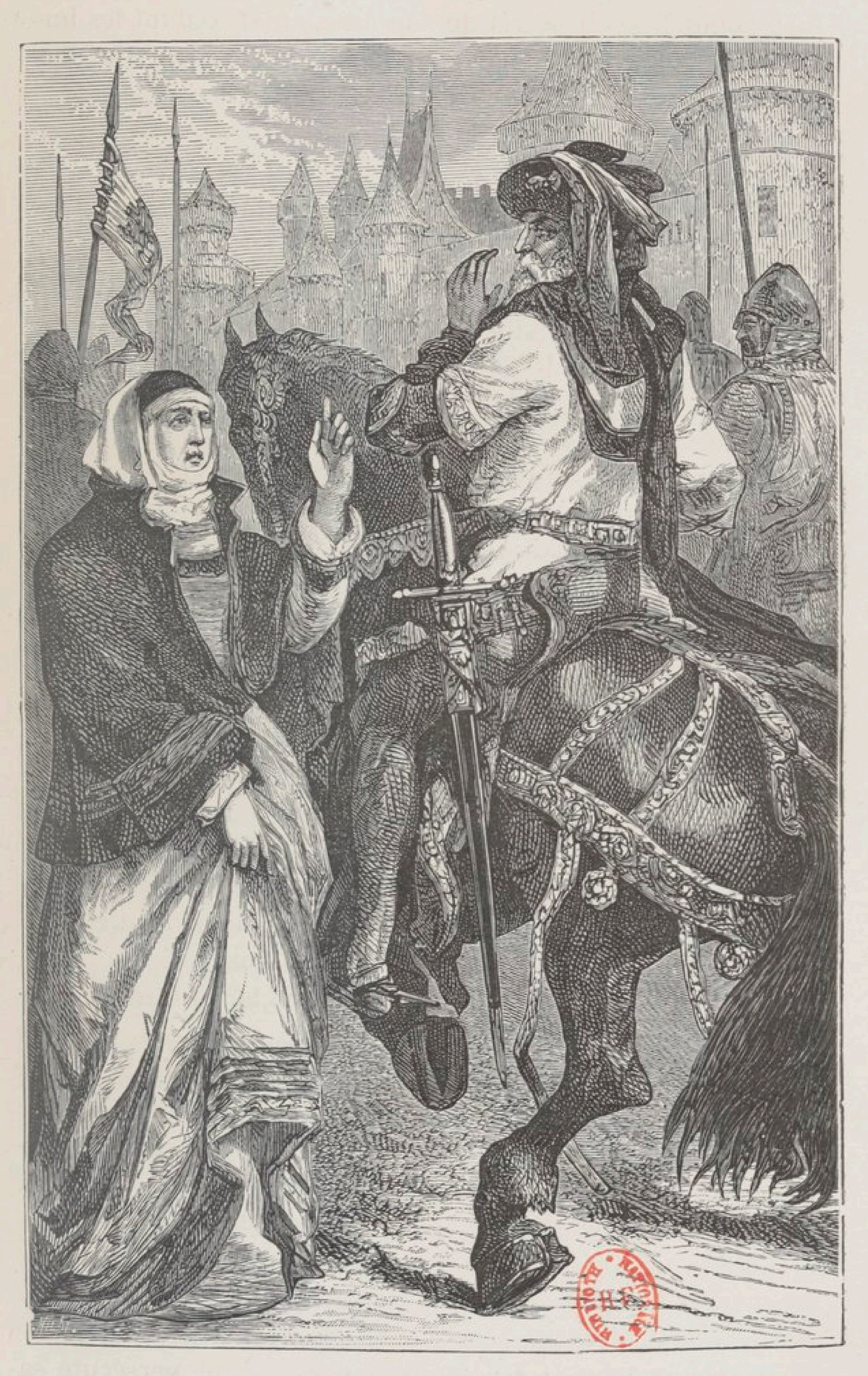
« Trüdchen ! » s'écria-t-il, en reconnaissant la nourrice, et aussitôt :

« Comment va ma fille ? La damoiselle de Flandre attend-elle son vieux père ? »

La nourrice voulut parler, mais l'émotion lui coupait la voix ; d'un geste elle désigna ses vêtements de deuil, puis montrant le ciel et faisant sur elle-même un violent effort :

« Elle vous attend, reprit-elle enfin, là-haut ! »

Le comte avait compris ; il poussa son cheval sans dire un seul mot ; la tête courbée sur sa poitrine, il passa lentement sous les fenêtres du Louvre. La reine Jeanne était là, parée et triomphante. Déjà elle avait mis la main sur les joyaux, sur les ajustements et jusque sur le livre d'Heures de la damoiselle de Flandre. Trüdchen avait voulu résister, elle avait été honteusement chassée, et c'était en errant dans les rues qu'elle avait aperçu le cortége du comte Guy. Robert de Béthune avait reconnu la reine ; le salut que son père avait oublié, dans sa douleur et son abattement, la fierté du jeune Flamand le refusait à la princesse qui avait persécuté sa



« Monseigneur ! » dit-elle.

sœur et qui haïssait son pays; seul Guillaume de Flandre inclina la tête devant Jeanne de Navarre : il avait épousé Berthe de Nesle, sujette du roi de France.

Le cortége avait franchi les grandes portes. Au sommet de l'escalier se trouvait le roi : Charles de Valois venait d'arriver comme les Flamands. Le vieux comte descendit de cheval, chancelant de fatigue, accablé sous le coup qu'il venait de recevoir.

« Je me mets en la merci de monseigneur, » dit-il à voix basse; ses fils répétèrent les mêmes paroles.

Le prince voulut recommander ses protégés, le roi l'interrompit :

« Ci, dit-il, n'aurai point de merci; les promesses que mon frère vous a faites étaient sans droit, je ne veux point avoir de paix avec vous. »

Et il ordonna que le comte et tous ses chevaliers fussent retenus captifs. Sans plus de délai, Charles de Valois, irrité et offensé, remonta à cheval et se retira en Italie auprès du pape Boniface VIII.

Comme le vieux comte sortait de la présence du roi, entouré de ses Flamands sombres et indignés, avant de prendre le chemin du château de Compiègne, où il devait être enfermé dans une tour « moult grosse et forte comme chacun le pouvait voir », il se pencha vers son fils aîné, Robert de Béthune, dont il allait être séparé.

« Ceci m'arrive pour mes péchés et pour avoir livré ma fille aux mains de ce traître roi, dit-il à voix basse, et sur vous ai attiré ce malheur. »

Puis, comme un écuyer du roi ouvrait la porte devant lui :

« Ci menez-moi d'abord en la tour du Louvre, que je voie le lieu où ma fille est morte ! » demanda-t-il.

L'écuyer hésitait, il obéit cependant. Un désordre honteux régnait dans la prison de la damoiselle de Flandre, les traces d'une lugubre cérémonie, et en même temps du pillage de la garde-robe et des coffres; nulle main pieuse n'avait passé par là. Le comte marcha tout droit vers le lit dont les courtines pendaient dérangées; il s'agenouilla silencieusement, posant sa tête blanche sur l'oreiller qui avait soutenu le front

de sa fille mourante, puis, se relevant, il fit le signe de la croix.

« Le Seigneur Dieu m'a mis dans le cœur que je mourrai céans, » murmura-t-il, et il se laissa emmener à Compiègne.

La Flandre était tombée aux mains du roi de France; il avait voulu visiter ses nouveaux domaines, et y était venu en grande pompe avec la reine Jeanne de Navarre, irritée et envieuse des riches atours des bourgeoises flamandes.

« Ci me croyais seule reine de France, s'écria-t-elle en entrant à Bruges, et en vois-je céans plus de six cents. »

Jacques de Châtillon avait été chargé par Philippe le Bel de gouverner en son nom la Flandre, mais déjà l'oppression dont il usait avait soulevé les bourgeois. A Bruges une insurrection, durement réprimée, avait chassé de la ville les plus hardis parmi les habitants; ils parcouraient le pays, appelant les Flamands à la vengeance; les fils et les parents de Guy de Dampierre sortaient de leurs retraites; les chevaliers flamands, quelques seigneurs zélandais et allemands, indignés des perfidies et des cruautés du roi Philippe, s'étaient joints aux milices bourgeoises dont les forces augmentaient chaque jour. Le 11 juillet 1302, l'armée française, sous les ordres de Robert d'Artois, parut en face des retranchements des Flamands en avant de Courtray, des chariots chargés de cordes suivaient les troupes.

« Ceci ai-je résolu, disait le comte, de les faire pendre tous et ne faire merci à aucun, fût-ce à une truie de Flandre. »

« Depuis que les Français étaient entrés en notre pays, dit le frère mineur de Gand, ils cherchaient à semer la terreur par leur cruauté, car ils exterminaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre, n'épargnant ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. On en vit même pénétrer dans les églises pour décapiter les images des saints, comme s'ils eussent été vivants. Ce qui, loin d'effrayer les Flamands, ne servit qu'à exciter de plus en plus leur fureur. »

Les bourgeois de Flandre avaient revêtu leurs cottes d'armes, ils étaient rangés par corporation autour de leurs doyens. Au milieu des bannis de Bruges, tous les regards cherchaient Pierre Deconing, le véritable chef du soulève-

ment patriotique, petit, borgne, et de mince apparence, mais sage, éloquent et de grand conseil pour le jeune comte de Juliers et pour Guy de Namur. Auprès de lui se tenaient les milices du Franc, une lourde massue à la main, garnie d'une hache mince à trois tranchants, arme redoutable dans leurs mains robustes; parmi les bourgeois courait le mot d'ordre, le cri de ralliement pour toute l'armée :

« Nos boucliers et nos amis pour la Flandre au lion ! »

Guillaume de Juliers est sorti de sa tente; il tient dans ses mains l'épée de son grand-père que le comte de Flandre avait naguère laissée chez le sire de Moerscke. Il l'a reprise au dépositaire; le jeune prévôt de Maestricht ne pense plus qu'à la guerre.

« Les combats seront désormais mon école; voici mon bâton pastoral, a-t-il dit, et le roi regrettera bientôt sa perfidie envers ses prisonniers. »

Les nouvelles qui viennent de France sont amères, les Flamands sont épars dans les châteaux et forteresses; pour plusieurs la captivité est rude; à ceux qui sont enfermés dans le château de Nonnette en Auvergne, le châtelain Guillaume de Rosières répète souvent :

« Je voudrais que mon roi m'ordonnât de vous trancher la tête, je le ferais moi-même volontiers. »

Guy de Namur a rejoint Guillaume de Juliers, il passe et repasse devant le front des troupes; chaque chef exhorte ses soldats; le fils du comte de Flandre s'arrête en face des principales bannières.

« Frères bien-aimés et amis, s'écrie-t-il, voici enfin le jour où vous devez vous souvenir de vos femmes et de vos enfants que menace une destruction éternelle, si votre courage inébranlable ne les protége point. Placez votre confiance en Celui qui connaît la justice de toutes les causes, défendez vos droits et votre pays. N'oubliez pas la mort perfide que la reine de France a fait subir à ma sœur et à ces nobles filles de Flandre qui furent misérablement étranglées, enfermées dans un sac et jetées dans la Seine. N'oubliez point les malheurs de mon père et de mes frères qui expient dans les fers, avec un grand nombre de chevaliers et de bour-

geois, leur généreuse tentative pour vous rendre la paix. Illustres Flamands, louez le Dieu juste et puissant; la victoire n'appartient ni à la puissance du nombre, ni à la force de l'homme, mais à ceux auxquels Dieu l'accorde! »

Les chevaliers et les bourgeois ont répondu par leurs acclamations; ils savent que la damoiselle de Flandre est morte en prison au Louvre, ils ont appris le décès de quelques-unes des illustres dames qui étaient allées rejoindre leurs maris en captivité, ils ne s'inquiètent pas de savoir si elles ont véritablement subi le supplice ou si elles ont été rappelées à lui par le Dieu de miséricorde. Les paroles de Guy de Namur ont retenti dans toutes les âmes; les prêtres s'avancent et font à haute voix la prière; les soldats mettent un genou en terre et répètent un acte de contrition; le prêtre élève le saint sacrement, et chacun se baissant ramasse un peu de terre qu'il porte à ses lèvres; le sol de la patrie est consacré pour les Flamands.

« Flandre au lion! » crie Guillaume de Renesse, et tous les bourgeois se relèvent, ils attendent l'assaut de l'ennemi.

Les chevaliers français ont reconnu les batailles de Flandre; ils sont étonnés de voir les milices serrées, la massue au poing, immobiles et impassibles.

« Remettons le combat à demain, dit Godefroy de Brabant: point ne sont accoutumés les bourgeois à jeûner, ils manquent de vivres et ne sauraient tarder à se disperser. »

Mais Robert d'Artois est pressé de marcher en avant, comme naguère son père à la bataille de la Mansourah. Les présages fâcheux se sont accumulés depuis le matin sur son chemin: quand il a voulu communier, le prêtre n'a pas retrouvé l'hostie dans le saint ciboire; au moment où il s'armait, la louve familière qui dormait à ses pieds lui a sauté à la gorge; trois fois son coursier de bataille s'est cabré sous sa main, se refusant à le porter. Il s'écrie cependant :

« Nous sommes supérieurs en nombre, nous sommes à cheval, ils sont à pied; nous avons de bonnes armes, ils n'en ont point, et nous resterions immobiles à l'aspect de nos ennemis glacés de terreur! »

Déjà les archers italiens font pleuvoir sur les Flamands une grêle de flèches; les chevaliers français murmurent.

« Sire, ces vilains feront tant qu'ils auront tout l'honneur de la journée et, s'ils terminaient seuls la guerre, que resterait-il donc à faire à la noblesse?

— Eh bien, qu'on attaque! » dit le prince.

Et comme le connétable Raoul de Nesle protestait :

« De par le diable! s'écria Robert d'Artois, ce sont là conseils de Lombards, et vous, connétable, vous avez encore de la peau du loup.

— Messire, répondit Raoul de Nesle, comme naguère le comte de Salisbury, Guillaume Longue-Épée, l'avait dit en Égypte à Robert d'Artois, si vous allez là où j'irai, vous irez bien avant. »

Le signal est donné, le connétable a fait franchir à son beau cheval le ruisseau de Groeninghe, il s'est élancé au milieu des Flamands, la bataille est chaude autour de lui, et tous les chevaliers français ont suivi son exemple. La garnison de Courtray est sortie au secours des Français; les Flamands s'ébranlent; deux fois, Guillaume de Juliers a été renversé, sa bannière a disparu à diverses reprises, mais toujours le porte-étendard, Jean de Gand, s'est relevé. Guy de Flandre a poussé un cri, il a tendu les bras vers l'abbaye de Groeninghe, au moment où les flots des chevaliers français le repoussent vers ses murailles.

« Sainte reine du ciel, s'écrie-t-il, secours-moi en ce péril! »

Les Flamands ont cessé de fuir; le connétable est tombé; Jacques de Châtillon est mort comme lui, le chancelier de Philippe le Bel, Pierre Flotte, qu'il avait naguère envoyé à Boniface VIII et que le pape avait excommunié en l'appelant Bélial, est tombé à genoux au milieu de la mêlée, il demande grâce; pour la première fois de sa vie il assiste à un combat, c'est aussi la dernière : l'épée d'un chevalier flamand descend sur sa tête; la cause du pape est la cause de Dieu.

Il était neuf heures du matin, le combat durait depuis une heure seulement; déjà la victoire semblait échapper aux

Français; le comte d'Artois appelle autour de lui ses chevaliers.

« Que ceux qui sont fidèles me suivent! » s'écrie-t-il, et cherchant au bord du ruisseau un autre gué que le chemin du connétable, il pousse sur la rive son cheval fatigué. Le brave coursier l'a porté d'un seul bond jusqu'à la bannière de Flandre ; le prince se penche sur sa selle et saisit de son gantelet de fer l'emblème détesté ; il l'arrache à moitié de la hampe; mais un moine est là, revêtu de sa robe de bure; sa taille gigantesque l'élève au-dessus des chevaliers : c'est un ancien vassal du sire de Renesse; il a quitté l'abbaye de Torloest pour répondre à l'appel de son seigneur; d'un coup de sa massue il a renversé à terre le comte d'Artois.

« Je me rends! je me rends! » crie le prince.

Mais les bourgeois flamands répondent dans leur langue:

« Nous ne te comprenons pas. »

En vain, Guy de Namur s'ouvre un passage dans la foule des combattants pour aller au secours du comte; il était déjà mort sous les coups des bourgeois.

La défaite était complète et éclatante; le roi de France n'y pouvait croire, et sa chevalerie moins encore que lui. Guillaume de Juliers et Guy de Namur, las de frapper et de combattre, dormaient encore sur le champ de bataille, épuisés par la fatigue, et déjà les tristes nouvelles étaient en route pour la France, déjà s'élevait le cri des veuves et des orphelins. Bientôt Philippe le Bel fut contraint de lever une nouvelle armée. Le vieux comte de Flandre s'était redressé sous les insultes et les reproches du roi et de la cour; le froid du cachot où Robert de Béthune avait été jeté ne pouvait éteindre en son cœur une joie triomphante.

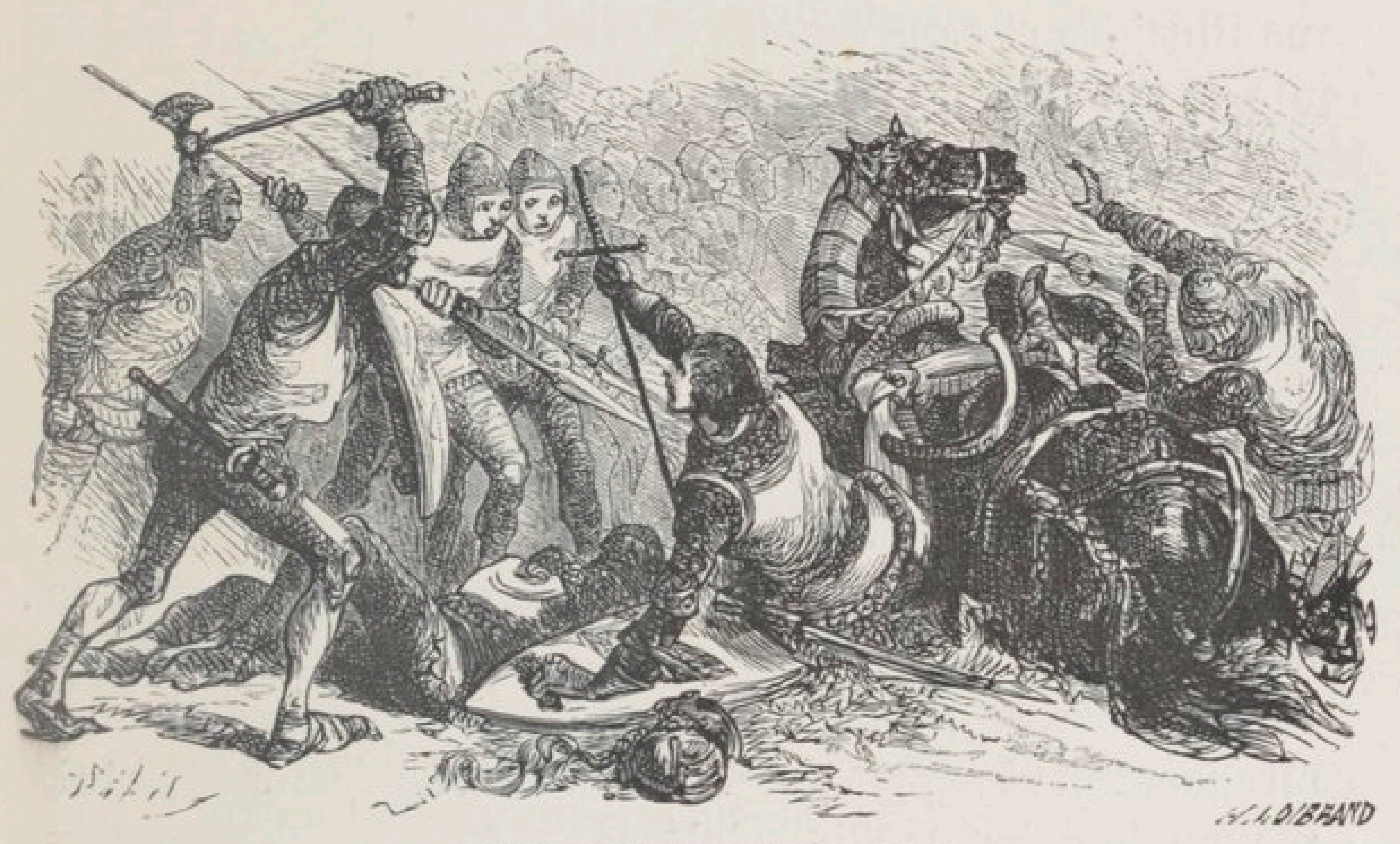
« Ci les Flamands se sont montrés ce qu'ils sont, lorsqu'ils ne sont point entraînés par les mauvais conseils, ou vendus par des traîtres! » répétait le jeune homme, et ses compatriotes, partout épars et prisonniers en France, le redisaient comme lui. Philippe le Bel était entré en Flandre, mais il négociait au lieu de combattre. Ses prétentions étaient hautaines, il exigeait sa reconnaissance comme seigneur de toute la Flandre et le droit de punir l'insurrection de Bruges.

« Quoi! disait Baudouin de Paperode, on nous laisserait la vie, mais ce serait après avoir pillé nos biens et soumis nos membres à toutes les tortures!

— Sire châtelain, répondit Jean de Châlons, le négociateur français, pourquoi parlez-vous ainsi? Il faut choisir, car le roi est résolu à perdre sa couronne plutôt que de ne se point venger. »

Jean de Renesse, appuyé sur l'autel, avait jusqu'alors gardé le silence.

« Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, que l'on réponde au



« Je me rends! » crie le prince.

roi que nous sommes venus ici pour le combattre et non pour lui livrer nos concitoyens. »

Ce fut sans combattre que Philippe le Bel sortit de Flandre; le soulèvement patriotique y gagnait chaque jour du terrain. Le gouvernement avait été régulièrement confié par les Flamands à Guillaume de Namur; c'était au nom de la liberté de leur père et de l'indépendance de leur pays que les fils de Guy de Dampierre continuaient la guerre; les escarmouches continuaient, parfois des combats plus sérieux, obstinés toujours et souvent glorieux pour les bourgeois flamands.

Philippe le Bel envoya chercher dans sa prison le vieux comte.

« Allez-vous-en dans votre terre et vers vos gens, dit-il, car ils sont enragés, et tâchez de conclure entre eux et nous bonne et solide paix, puisque délivrés sommes du seigneur pape qui mettait le feu en toutes les parties de notre royaume. »

Boniface VIII venait en effet de mourir dans Anagni, traqué, vaincu, mais indomptable dans sa défaite. Son successeur, Benoît XI, ne devait pas occuper longtemps le rang suprême. Guy de Dampierre, affaibli par sa longue captivité, sans illusions et sans espoir, chevauchait lentement sur la route de Flandre. Il avait tristement dit adieu à ses fils, restés en France comme otages.

« La paix ne se fera pas et ne se doit pas faire; je reverrai notre terre et reviendrai céans pour y mourir.... C'est ce que je dois à Dieu et à ma fille très-chérie. »

Comme grâce particulière, le comte avait obtenu de séjourner désormais dans la chambre où Philippine avait rendu le dernier soupir.

Guy de Dampierre ne s'était pas trompé. Accueilli avec un tendre empressement par ses peuples qui avaient oublié sa tyrannie et se rappelaient uniquement ses longs malheurs courageusement supportés, il avait vu accourir auprès de lui, dans son domaine de Winendale, ses enfants et ses serviteurs de tout rang; à tous il avait répété le même conseil :

« Les propositions du roi Philippe ne sont pas acceptables; il les a lancées pour gagner temps et réunir ses armées; refusez hautement et laissez-moi retourner au Louvre en ma prison. »

Ses fils hésitaient, honteux de sacrifier le repos des derniers jours de leur père; ses filles pleuraient à ses côtés: à toutes les hésitations, à toutes les larmes il répondait :

« Je suis si vieux, que je suis prêt à mourir quand il plaira à Dieu. »

Il avait repris le chemin de la France, malgré la prolongation des trêves proposées par Philippe le Bel, lorsqu'un cri d'alarme s'éleva partout en Flandre :

« Le lion a assez longtemps dormi, il faut l'éveiller ! »

En effet, le roi Philippe avait déjà franchi les frontières avec une nombreuse armée, et la guerre s'engageait de nouveau, incertaine, mêlée de succès et de revers, glorieuse à tout prendre pour les Flamands, dont les milices à Mons-en-Puelle avaient de nouveau balancé l'ardeur guerrière des chevaliers français, mais ruineuse pour un pays voué au commerce, partout saccagé par l'armée ennemie, qui se ruait sur les riches étoffes, sur les beaux tapis de Bruges ou d'Ypres, sur les bières de Cambrai et les fromages de Béthune. Les travaux des ateliers comme ceux des champs étaient partout suspendus, les femmes gardaient les villes, et l'on traversait les campagnes sans y rencontrer un seul homme. Le vieux comte Guy venait d'expirer au Louvre, résolu jusqu'à la fin à ne point traiter, offrant sa captivité et ses souffrances comme une expiation pour ses péchés envers Dieu et pour sa dureté envers sa fille, qu'il avait laissée mourir loin de lui sans férir un coup pour la délivrer. Il avait depuis plusieurs heures perdu la parole, et ses serviteurs, témoins de son agonie, n'attendaient plus que le dernier soupir, lorsque le vieillard se redressa tout à coup sur son séant.

« Philippine ! » disait-il ; puis comme si son souvenir remontait plus haut et que les lueurs du revoir éternel lui apparussent plus clairement :

« Isabelle ! mon Isabelle ! » murmura-t-il, et il mourut, le nom de la mère et le nom de la fille sur les lèvres, leurs visages radieux devant les yeux.

Guy de Dampierre avait grandi dans l'adversité ; sous le poids des années et de la douleur, il s'était dépouillé de l'égoïsme dur qui avait causé les malheurs et les fautes de sa vie. Robert de Béthune s'était courbé sous le joug, et son âme s'était alanguie dans l'exil ; à peine le vieux comte avait-il rendu le dernier soupir, qu'on commençait à traiter ; la ville de Lille, qui se préparait à soutenir un siége, fut livrée comme garantie aux mains des Français ; la Flandre retrouva la paix et la liberté de son commerce, ses prisonniers recouvrèrent la liberté ; Robert de Béthune rentra

dans sa patrie avec le titre de comte de Flandre, les bourgeois se réjouissaient d'avoir obtenu la garantie de leurs franchises, et Philippe le Bel tournait déjà ses pensées vers les sombres entreprises qu'il méditait depuis longtemps; mais la paix restait précaire et les tristesses profondes. Le traité d'Arthies, proclamé sur le tombeau de Guy de Dampierre, dont les restes venaient d'être rapportés à l'abbaye de Flines, excitait parmi les Flamands de sourdes colères.

« Mieux valait mourir, répétait-on tout bas, que livrer nos villes en otage. »

D'autres peuples avaient pu se soumettre à payer des tributs, mais nul en Flandre ne voulait ainsi renoncer à sa liberté.

« Ci ont fait mourir loin de leur terre notre comte et la damoiselle de Flandre; le jour viendra où de tout ceci nous vengerons. »

L'enfant dormait paisiblement dans sa tombe étrangère, comme le vieillard dans l'abbaye qu'il avait naguère dotée; mais la patrie à laquelle tous les deux avaient sacrifié leur vie restait agitée et inquiète, sentant peser sur elle une main tyrannique. Seules les communes de Flandre relevaient la tête avec quelque orgueil ; elles avaient mesuré leurs forces avec les meilleurs chevaliers de France et point n'avaient faibli ni failli dans l'épreuve.

« Ci peuvent nos bras défendre nos femmes et nos enfants, » disaient-ils; tous les regards se tournaient vers Lille et Douaí.

« Point ne les laisserons aux mains du roi, » répétait-on dans les ateliers. Toute la Flandre menait deuil sur son vieux comte.

« Sa dernière devise a été de ne nous point fier aux ennemis, répétait-on, et il est mort en prison plutôt que de traiter la paix qu'a conclue son fils. »

Les peuples sont plus généreux et oublieux que fidèles; les Flamands avaient maintes fois servi contre Guy de Dampierre les perfides entreprises de Philippe le Bel; ils avaient perdu le souvenir de sa tyrannie et de ses oppressions; la

douce figure de la jeune fille morte en captivité planait à côté de l'image de son vieux père.

« Le comte et la damoiselle de Flandre sont nos martyrs, » disaient les bonnes femmes, et on allait en pèlerinage à l'abbaye de Flines prier sur le tombeau du comte Guy.

NOLITE CONFIDERE
PRINCIPIBUS

HENRI, DUC DE MONTMORENCY
(1632)

NOLITE CONFIDERE

PRINCIPIBUS

HENRI, DUC DE MONTMORENCY

(1632)

I

C'était au mois d'août 1632. La duchesse de Montmorency, Marie-Félicie des Ursins, était assise dans un grand fauteuil auprès de la fenêtre d'un vaste salon. Elle ne contemplait pas les beaux arbres de son grand jardin, verdoyant et frais, malgré la chaleur accablante et la poussière des rues de Paris; elle avait les yeux attachés sur la grande porte de la cour soigneusement fermée, sur la petite poterne qui s'ouvrait parfois pour laisser passer un domestique ou un messager. Personne, depuis le matin, n'était venu interrompre sa solitude et les douloureuses pensées qui oppressaient son âme.

« On nous abandonne déjà, se disait-elle. Ah! Henri, Henri! vous ai-je perdu en aimant votre grandeur mieux que mon repos? »

Au même moment, des coups retentissaient à la grande porte; la duchesse tressaillit; le concierge hésitait, inquiet et troublé. Marie des Ursins ouvrit la fenêtre.

« Voyez d'abord qui frappe, et puis ouvrez ! » dit-elle d'une voix ferme.

Le serviteur s'approcha sous la large fenêtre.

« Madame, ce sont les gens du roi, je les ai vus venir par le *judas*.

— Ouvrez donc à l'instant ! » et la duchesse s'assit résolûment dans son fauteuil, pendant que la lourde porte grinçait sur ses gonds ; elle attendait.

Elle attendit vainement : nul ne parut devant elle. Les pas des exempts retentissaient dans les galeries et les grandes salles ; elle les entendait passer de chambre en chambre, leurs voix ne s'élevaient pas au-dessus du murmure. Une seule altercation se fit entendre et la duchesse reconnut les accents désespérés de Pierre Varin, l'intendant du duc, fidèle serviteur plein de dévouement et de courage.

« Je ne saurais, disait-il ; Mme la duchesse est en sa chambre, laissez-moi lui parler ! »

Dans le silence qui régnait autour d'elle, la duchesse entendit distinctement armer des mousquets. La voix de l'intendant s'éteignit. Lorsque les exempts reparurent dans la cour, ils étaient pesamment chargés et pliaient sous le poids de gros sacs d'argent.

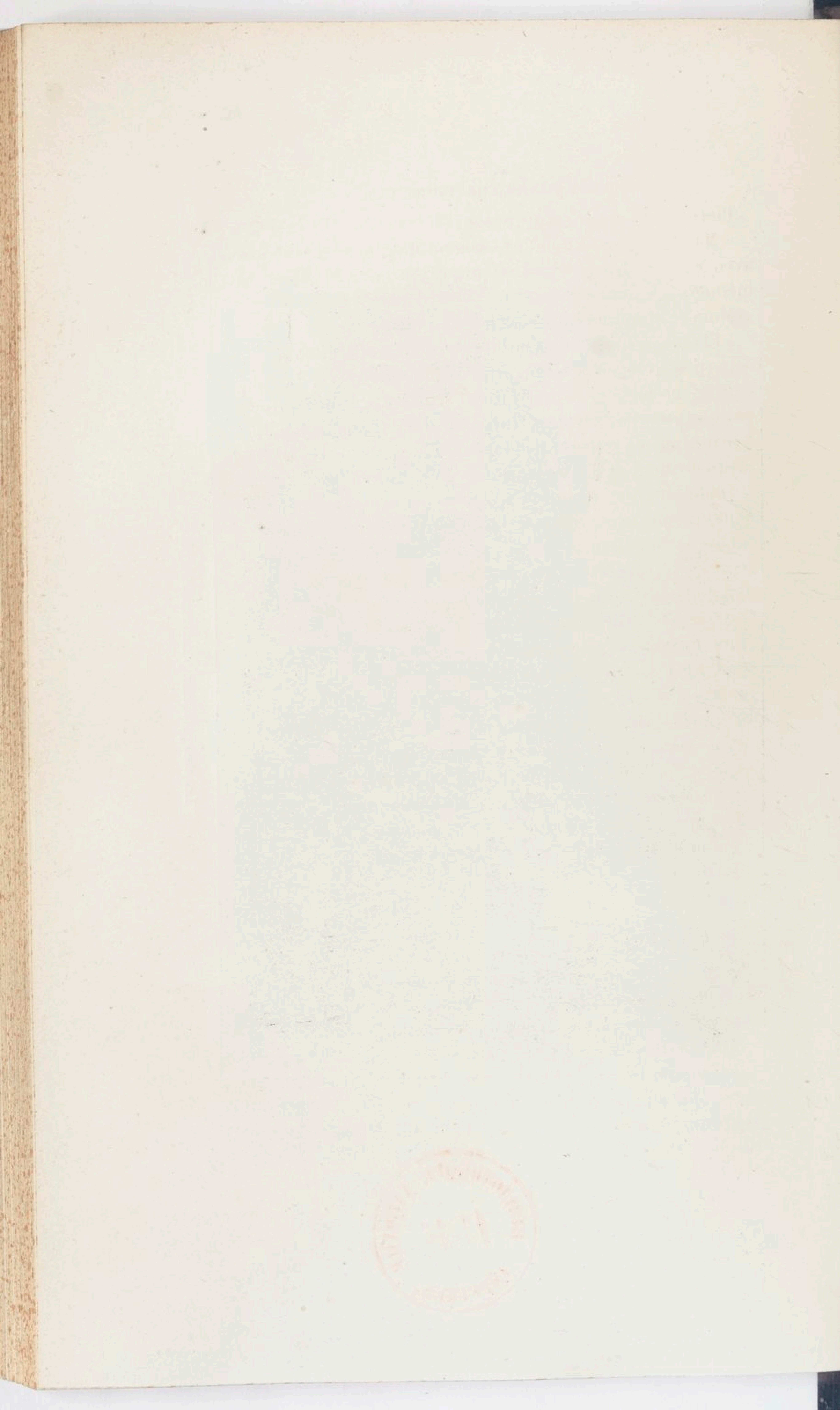
« On a pris en ce jour toutes les réserves de Monseigneur ! s'écriait douloureusement Pierre Varin qui s'était précipité aux pieds de Mme de Montmorency dès que les soldats l'avaient relâché. Il avait laissé en ma garde cinq cent cinquante mille livres, et les exempts les ont emportées ; ils ont mis en tous lieux les scellés, par ordre du roi. Ils disent (et le brave intendant baissait la voix) que cet hôtel appartient déjà à Sa Majesté, avec tout ce qui s'y trouve, car Monseigneur est assuré de n'y jamais rentrer. »

La duchesse avait écouté sans pâlir, avec un peu de curiosité, comme on écoute une histoire qui intéresse, mais qu'on sait d'avance.

« Il est donc temps pour moi de partir, et d'aller retrouver Monseigneur, dit-elle froidement. Pierre, faites préparer mes équipages et prévenez mes femmes. Je me mettrai en route dès demain matin. »



Les exempts étaient pesamment chargés.



Pierre avait reculé d'un pas.

« Madame ne sait donc pas que Sa Majesté va partir aussi avec M. le cardinal; le roi est en ce jour à Paris, c'est lui-même qui a donné l'ordre de venir céans. »

Mme de Montmorency sourit amèrement.

« Et moi, je vous donne l'ordre de tout préparer pour mon départ, dit-elle. Monseigneur m'avait laissée en ce lieu pour garder son logis et sa réputation; l'un est pris, et l'autre me semble attaquée. Je puis aller où mon cœur m'appelle, » murmurait-elle encore pendant que le vieux serviteur, ému jusqu'au fond de l'âme, se hâtait pour lui obéir.

Tandis qu'une agitation soigneusement contenue régnait dans les offices et dans la chambre des femmes de la duchesse, tandis que le grand carrosse de voyage sortait des remises et que les valets faisaient le poil des six chevaux flamands qui devaient l'entraîner sur les routes poudreuses, la duchesse avait elle-même fermé la cassette de ses pierreries et compté les rouleaux d'or qu'elle avait réservés depuis longtemps malgré les plaisanteries de son mari; elle était à genoux sur son prie-Dieu, la tête cachée dans ses mains, lorsqu'elle sentit derrière elle la présence d'une créature vivante. Aucun bruit ne s'était fait entendre, et cependant la princesse de Condé, sa belle-sœur, était debout à côté d'elle.

« Françoise! » s'écria Mme de Montmorency.

La princesse mit le doigt sur sa bouche.

« Le roi part, Marie! » dit-elle à demi-voix.

La duchesse s'était redressée.

« Je le sais.

— Et le cardinal aussi.

— Oui.

— M. de Soissons doit commander dans Paris en leur absence et.... » La princesse hésitait, « et les provinces du Centre sont confiées à monsieur mon mari.... »

Mme de Montmorency souriait sans répondre.

« Il ne me l'a pas dit lui-même, continua la princesse de Condé, mais j'en suis bien informée. »

Mme de Montmorency s'était relevée, elle s'était assise sur son prie-Dieu.

« Tant que Monsieur a été seul avec les mauvais régiments que lui a donnés don Gonzalve de Cordoue, Sa Majesté et M. le cardinal l'ont paisiblement laissé marcher en Bourgogne, dont nulle ville ne lui ouvrait les portes, dit-elle nfin ; maintenant tout est changé !

— Maintenant (et la princesse de Condé, profondément troublée, se tenait debout devant sa belle-sœur), maintenant l'homme que nous aimons le mieux au monde, vous et moi, s'est fié à celui qui abandonne toujours ses amis en péril; il a cru beau de ramener en France la mère et le frère du roi, il s'est cru appelé à remettre l'union dans la famille royale et la paix dans le royaume, et il y aventure tout ce qu'il possède, ses biens, son rang, sa vie peut-être....

— Françoise ! — et la duchesse était debout aussi, palpitante et les yeux hagards.

— Chalais et le maréchal de Marillac sont là pour vous répondre, continua la sœur de Montmorency, et ils n'avaient pas été si avant en la révolte qu'Henri !

— Ils avaient conspiré, dit fièrement la duchesse, Henri ne conspire pas ! » Elle rougissait cependant en parlant ainsi ; n'avait-elle pas vu un jour le plus affidé secrétaire de son mari partir pour Madrid sans qu'elle pût savoir quelle mission secrète lui était confiée auprès des ennemis du royaume?

La princesse de Condé se taisait, elle en avait dit assez pour effrayer sa belle-sœur, sans trahir les intérêts de son mari. Elle appuyait la main sur la tapisserie.

« Que cherchez-vous donc? lui demanda Mme de Montmorency.

— La porte secrète !

— Quelle porte?

— Vous ne la connaissez pas? » Sous es doigts de la princesse, un bouton venait de se pousser; une petite porte s'était ouverte derrière les lourdes tentures.

« C'était par ici que nous arrivions, Henri et moi, dans la chambre de madame ma mère, quand nous nous voulions sauver de nos gouverneurs et gouvernantes. Comment ne vous a-t-il jamais montré ce chemin? »



La princesse de Condé était à côté d'elle.

Elle s'enfonçait déjà dans les corridors, pressée de disparaître sans qu'on l'eût vue, et le cœur soulagé dans son amère inquiétude d'avoir averti sa belle-sœur de l'étendue du danger. Mme de Montmorency referma la petite porte.

« M. le prince est bien pressé de s'enrôler contre son beau-frère, murmurait-elle entre ses dents; la lutte est à mort entre le cardinal et lui, mais Henri n'est pas encore vaincu. »

D'autres comptaient moins sur le succès de la révolte du Languedoc et sur la levée de boucliers du duc d'Orléans. A la nuit tombante, comme le cardinal de Richelieu jouait avec ses chats, en dictant des lettres aux gouverneurs des places dans les provinces voisines du Languedoc, on annonça la princesse de Guéménée. Le cardinal s'avança courtoisement vers elle. La princesse était une vieille connaissance à lui, résolue, brusque et fidèle à ses amis. Elle fit un geste pour désigner les secrétaires. Richelieu les fit sortir.

« M. le cardinal, dit aussitôt la princesse, on raconte que vous partez pour le Midi avec Sa Majesté? »

Le cardinal ne répondit que par un signe de tête.

« Si vous rencontrez sur votre chemin M. le duc de Montmorency, et j'imagine que vous y allez avec cet espoir, que Votre Éminence n'oublie pas les obligations qu'elle a envers lui et les grandes marques d'attachement qu'il vous a données quand Votre Éminence n'était pas si assurée qu'aujourd'hui en sa grandeur, et que la reine mère avait un peu plus de pouvoir, à Lyon, il y a deux ans. C'était à M. de Montmorency que Sa Majesté avait confié votre protection, et il en avait accepté la charge.... »

Elle s'arrêta un instant, regardant attentivement l'impassible visage du cardinal qui avait repris ses jeux avec les deux chats tigrés couchés sur ses genoux.

« Ce sont choses que vous ne sauriez oublier sans grande ingratitude, » s'écria-t-elle enfin, poussée à bout par le silence de Richelieu.

Il sourit, et, relevant la tête, il attacha sur elle ses yeux pénétrants.

« Madame, dit-il sèchement, ce n'est pas moi qui ai rompu le premier. »

Il caressait doucement ses favoris. Toute courageuse qu'elle fût, la princesse n'osa pas insister davantage; elle rentra chez elle la mort dans l'âme.

Richelieu n'avait pas rompu le premier; il avait eu peine à croire à la coupable folie du duc de Montmorency, pour lequel il avait personnellement du goût. Louis XIII n'en avait pas; secrètement jaloux, sans le savoir, de la beauté, de l'entrain facile, de l'aimable et joyeuse humeur du duc, il n'avait d'ailleurs jamais oublié les paroles du roi son père au président Jeannin.

« Voyez-vous mon fils Montmorency, disait Henri IV qui aimait l'enfant, comme il est beau et bien fait; si jamais la maison de Bourbon venait à manquer, il n'y aurait pas de famille en France qui méritât si bien la couronne que la sienne, dont les grands hommes l'ont toujours soutenue et même augmentée au prix de leur sang. »

La maison de Bourbon était encore sans héritier; Anne d'Autriche n'avait point d'enfants, M. le duc d'Orléans niait effrontément l'union qu'il venait de conclure avec la princesse Marguerite de Lorraine. Sa première femme, Mlle de Montpensier, ne lui avait laissé qu'une fille. L'ambition du duc de Montmorency pouvait aller bien haut et bien loin. Le roi préparait son départ avec autant de zèle que son ministre.

La duchesse de Montmorency était partie, malade et triste; elle faisait de longues journées, profitant de l'été pour partir de grand matin et pour s'arrêter tard, indifférente à la chaleur, à la poussière, à l'entassement de ses femmes dans son carrosse. Celles-ci se lamentaient entre elles; parfois elles poussaient des cris de terreur et recommandaient leurs âmes à tous les saints du paradis. Les soldats épars dans la campagne menaçaient la sûreté des voyageurs, mais l'escorte de la duchesse était nombreuse, et son nom inquiétait les malfaiteurs, qui n'osaient pas s'attaquer à si puissante personne. Marie des Ursins touchait au terme de son voyage: elle venait d'entrer à Béziers. Le duc n'y était pas, il était parti pour Pézenas, où se tenait l'assemblée des États.

C'était à regret et sans ardeur que le duc Henri de Montmorency avait levé l'étendard de la révolte. Il avait été na-

guère séduit par un émissaire du duc d'Orléans, l'abbé d'Elbenne, fort avant dans les bonnes grâces du prince et frère de l'évêque d'Alby. Le soulèvement devait embrasser plusieurs provinces ; le duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, n'attendait qu'un signal.

« Dites à Monsieur que je suis son serviteur, avait-il fait dire au duc d'Orléans, mais qu'il se mette en état d'être servi. »

Les huguenots du Midi étaient ardents à la vengeance contre leur mortel ennemi le cardinal, vainqueur de la Rochelle, et qui avait fait démolir les remparts de Montauban.

Au fond de son cœur, Mme de Montmorency n'oubliait pas un seul instant le jour où son mari, indécis et perplexe, était entré dans sa chambre et s'était assis à ses pieds sur un tabouret. Le duc était séduisant et charmant; la duchesse lui portait la plus tendre affection.

« Ma mie, dit-il, Monsieur me propose une grande entreprise, qui me semble périlleuse, contre le cardinal et sa tyrannie auprès du roi ; si elle réussit cependant, je serai connétable.

— Comme l'ont déjà été quatre fois vos ancêtres ! » Et les yeux de la duchesse brillaient tandis qu'elle appuyait tendrement sa main sur l'épaule de son mari.

« Comme mes ancêtres, comme Anne de Montmorency ! » Le duc riait, mais il s'était levé et marchait à grands pas dans la chambre. « D'ailleurs on ne saurait plus, quand on est gentilhomme et qu'on porte une bonne épée, supporter la tyrannie du cardinal. Il aveugle les yeux du roi et fait haïr son autorité; il a entraîné Sa Majesté en péché mortel par sa conduite envers la reine sa mère. Le Languedoc obéira tout entier à ma voix....

— Allez donc, et que Dieu vous ait en sa sainte garde, » avait dit Marie des Ursins, le regard étincelant, les joues enflammées comme son mari lui-même.

Le duc était sorti résolu de cette chambre où il était entré encore indécis : il avait engagé sa foi au duc d'Orléans. La nuit et le jour, Mme de Montmorency entendait sa propre voix retentir à ses oreilles. Elle avait dit à son mari : « Allez donc ! » L'avait-elle envoyé à la mort ?

M. le duc d'Orléans était entré dans le Languedoc, plus tôt

qu'il n'avait été attendu, pressé par l'expédition du roi contre M. le duc de Lorraine qui lui avait donné asile et dont il avait secrètement épousé la sœur. Il avait amené avec lui dix huit cents hommes seulement, et les réserves qu'Henri de Montmorency levait à la hâte dans son gouvernement étaient sans expérience des armes; on n'avait pas le loisir de les former. Le duc avait fait parler aux principaux ministres huguenots de la province : on pouvait trouver parmi les sectaires de la religion des hommes robustes endurcis à la guerre. Les protestants s'étaient réunis en consistoire.

« Mes frères, avaient dit les pasteurs, M. le gouverneur nous encourage à la révolte et Mgr l'évêque de Nîmes nous a fait sous main promettre de grands avantages si nous consentons à engager nos troupeaux dans les armées de Monsieur, qu'en pensez-vous? »

Un murmure courait parmi les membres de la petite assemblée. Un vieillard aux cheveux blancs, grand commerçant, riche et charitable, se leva enfin et fit un pas.

« Nos frères ont souffert beaucoup en ce royaume, dit-il, jamais ils n'ont enduré plus de maux qu'en se mêlant aux querelles des grands et en fomentant des divisions intestines; m'est avis que mieux vaudrait nous tenir tranquilles en nos maisons, en priant Dieu de faire justice au droit.

— C'est également notre avis, monsieur Fontanès, » dirent les pasteurs.

Dans les troupeaux, quelques jeunes écervelés avaient déjà pris fait et cause pour la révolte : leurs parents les firent rentrer dans le devoir; les huguenots continuèrent d'aller à leurs affaires, à leur négoce ou à leurs champs, pas un seul ne rejoignit les régiments de Montmorency.

« Le Seigneur fera lui-même vengeance! » murmuraient les vieillards dont les fils avaient péri dans les troupes du duc de Rohan, ou qui avaient vu leurs demeures pillées par les soldats du roi.

« M. le gouverneur lui-même était à la tête de ceux qui brûlaient nos chaumières, » se disaient tout bas les paysans de la religion.

Les pasteurs de Nîmes avaient fait prévenir le maréchal de

la Force, déjà campé au Pont-Saint-Esprit, des menées qui se tramaient dans leur ville autour de l'évêque.

« Nous n'avons voulu y tremper en aucune sorte et avons requis MM. les consuls de s'engager ainsi que nous par un serment de fidélité au roi; mais ils n'y ont voulu entendre, » avaient fait dire les ministres au maréchal. Celui-ci fit aussitôt marcher des chevau-légers sur Nîmes; dans les rues le peuple criait : « Vive le roi ! » L'évêque avait appelé un de ses grands vicaires, le plus confident de ses prêtres.

« Il ne fait plus bon ici pour nous, avait-il dit, et croyons qu'il sera plus sûr d'aller rejoindre à Pézenas ceux de nos amis qui siégent aux États. »

Les deux ecclésiastiques étaient hardiment sortis dans les rues, monseigneur donnait sa bénédiction aux passants prosternés. A la porte de la ville, des chevaux rapides et sûrs les attendaient; l'évêque et son compagnon se mirent en selle, ils parurent le lendemain à Pézenas. Nîmes resta fidèle au roi, le maréchal de la Force en fit honneur aux ministres huguenots.

« Si vous aviez été en tous lieux d'aussi grande raison et fidélité, disait-il, nous n'aurions pas vu tant de sang versé. »

Le maréchal appartenait à une famille longtemps protestante avec éclat et dont bien des membres restaient fidèles à la foi réformée. Le vieux ministre auquel il parlait souriait tristement.

« Si vous et les vôtres étiez demeurés dans la religion, monseigneur, les choses eussent peut-être tourné autrement qu'elles ne firent. »

Le maréchal n'avait pas continué la conversation.

Le duc de Montmorency était seul dans sa chambre à Pézenas, il lisait et relisait une lettre de sa femme que venait de lui apporter un page. Marie des Ursins était restée malade à Béziers, sans pouvoir rejoindre le mari qu'elle adorait et dont elle aurait voulu partager tous les dangers.

« Tu dis, demanda-t-il en levant ses yeux sur le jeune page, cousin de la duchesse et passionnément attaché à la gloire de sa maison, tu dis que Sa Majesté a été elle-même au Parlement de Paris pour y faire enregistrer l'édit contre Monsieur et

contre ses serviteurs? Et sais-tu si ces longues robes ont été récalcitrantes aux volontés du roi, comme plus d'une fois il leur est advenu? »

Le jeune gentilhomme souriait dédaigneusement.

« Ils ont voté des deux mains, monseigneur, comme on dit ici qu'ils ont fait à Toulouse. »

Le duc rougit violemment. L'opposition des magistrats dans son propre gouvernement l'avait vivement irrité.

« Si nous réussissons, ils me le payeront cher! » s'écria-t-il. Puis se calmant avec la bonne humeur facile qui lui était ordinaire :

« Nos gens des États valent mieux, dit-il, sauf Mgr de Narbonne, qui nous a déclaré ne pouvoir présider un amas de rebelles ni même assister à leurs séances. Il est sorti en relevant les pans de sa robe, comme s'il avait peur d'être souillé à notre contact. Qui a voyagé avec vous en venant de Paris? Madame ma femme est-elle seule en ce triste Béziers où je ne saurais aller la retrouver aussi vite que je le voudrais? »

Le page baissa les yeux.

« Mlle de Chazelles est avec elle, ainsi que Mlle de Vignerol.

— Et vous êtes pressé de retrouver Béziers et les délices de cette cour des dames? » poursuivit malignement le duc.

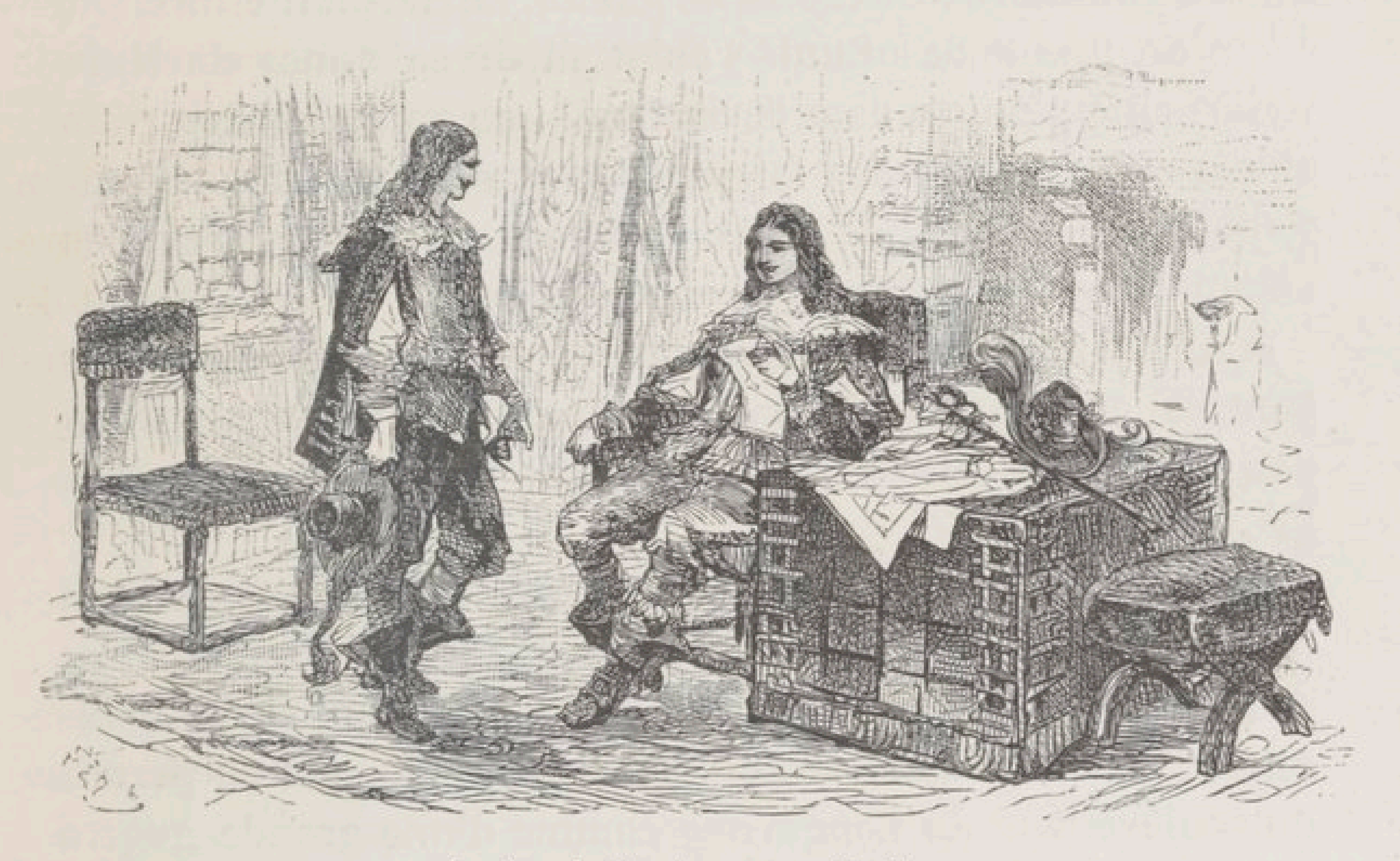
Il avait maintes fois remarqué l'affection que son jeune cousin portait à Mlle de Chazelles.

« Quand Monseigneur voudra.

— Demain nous marchons sur Beaucaire, dit Henri de Montmorency, le gouverneur en est à nous, et nous ouvrira ses portes. On m'a reproché d'avoir laissé partir les marchands de la foire sans saisir leurs marchandises et leur faire payer rançon. Il aurait été beau de voir le gouverneur du Languedoc faire le métier d'exacteur et troubler le commerce de ceux qu'il doit protéger de tout son pouvoir.... Pour vous, mon cousin, vous pouvez chevaucher vers Béziers! il n'y aura point de coups à donner à Beaucaire, et je n'aurais que faire de votre bras. Dites à ma-

dame ma femme que je la voudrais céans auprès de moi ou être moi auprès d'elle, et que j'ai bon espoir de notre entreprise, malgré les Parlements, et bien que le cardinal ait dérangé Sa Majesté, qui serait mieux à Saint-Germain par ce temps chaud qu'en chemin pour le Languedoc. Adieu, mon cousin, parlez de moi à Mlle de Chazelles : elle est vraiment charmante. »

Le jeune homme rougissant avait à peine fermé la porte, qu'Henri de Montmorency se levait de son siége, marchant de long en large dans la vaste chambre, assez mal meublée,



Le duc de Montmorency lisait.

que la maison de ville de Pézenas avait mise à la disposition de son illustre hôte.

« Bon espoir, marmottait-il entre ses dents, bon espoir, je ne l'ai jamais eu, pas même au jour où j'ai donné ma parole à cet enjôleur d'Elbenne ; moins que jamais depuis que j'ai vu les forces qu'amenait Monsieur et la hâte que j'étais obligé de faire en ce lieu. Tout quitter pour cela, tout risquer ! Personne ne bouge, personne ne se lève, nous n'avons pas reçu deux cents hommes en dehors du Languedoc. Marie insultée dans sa maison, mes biens saisis et mis sous scellés tandis qu'elle était là sous mon toit, et

Monsieur, Monsieur me reprochant de n'avoir pas dans mon gouvernement la puissance dont je m'étais vanté, Monsieur qui n'a pour soldats que des coupe-jarrets, pour argent que des promesses, et qui ne rêve qu'à la Lorraine où il a laissé la princesse ! Qu'est-ce qu'il risque... lui?... il ira la retrouver ; mais tous ces braves gens des États, tous les gentilshommes de ce comté...? Les évêques retomberont toujours sur leurs pieds, les gens du tiers ne perdront qu'un peu d'argent, mais mes pauvres amis.... et moi-même ! »

Il appuyait son front contre les petits carreaux de la fenêtre retenus dans leurs cadres de plomb. Le ciel était étincelant d'étoiles, une lune argentée baignait de sa douce clarté la vieille ville plongée dans le sommeil ; on entendait des rires et des cris joyeux dans le corps de garde où veillaient les soldats. Le duc se laissa un moment aller à des rêveries amères, puis se redressant brusquement :

« Allons ! s'écria-t-il tout haut, si nous battons les troupes du roi, nous aurons bientôt des villes assez ; si nous sommes vaincus, nous irons faire notre cour à Bruxelles ! »

Charles de Saint-Gaudens était rentré à Béziers, inquiet et troublé malgré les messages consolants du duc ; il avait causé avec quelques capitaines, il avait fait route avec quelques marchands revenant de Beaucaire. Personne ne parlait du soulèvement du Languedoc comme d'une grande guerre civile ; personne ne paraissait douter du triomphe du roi, ni de sa fidélité obstinée au cardinal.

« Ils sont plus mariés qu'à l'Église, » avait dit un marchand d'étoffes de Perse, venu de loin avec ses riches tapis qu'il avait mal vendus à la foire de Beaucaire, ce qui l'avait mis de mauvaise humeur.

« Notre gouverneur est un sot d'avoir risqué contre lui son grand nom, ses grands biens et peut-être sa tête pour l'amour de Monsieur ; il a toujours trahi tous ses amis et les a laissés souffrir en sa place. Il est frère du roi et bien tranquille sur sa peau. Toutes les robes rouges n'ont pas encore atteint si haut. »

Les soldats étaient prêts à se battre, par habitude et par

métier, ils n'avaient guère d'espoir de la victoire ou du pillage.

« Les maréchaux sont plus forts que nous, disaient-ils, et ne sont pas embarrassés de tant de recrues. »

Lorsque le jeune page se présenta devant la duchesse couchée dans son lit et fatiguée par la fièvre, elle attacha sur lui un regard pénétrant.

« Vous n'apportez pas céans de bonnes nouvelles, dit-elle.

— Monseigneur m'a chargé de vous assurer qu'il avait bon espoir, répondit le page, mais son accent démentait involontairement ses paroles.

— Il espérera jusqu'à son dernier jour, il espérerait au pied de l'échafaud de Chalais ! » murmura la malheureuse femme ; et sans faire d'autres questions, elle détourna la tête. Ce fut Mlle de Chazelles qui interrogea le messager.

II

Tandis que la duchesse de Montmorency était ainsi livrée aux plus douloureuses angoisses, M. le duc d'Orléans et Henri de Montmorency marchaient sur Beaucaire. Le gouverneur avait voulu leur ouvrir les portes, mais les bourgeois avaient dit : « Nenni ! » Ils avaient pris les armes, et lorsque la petite armée rebelle s'était présentée devant la place, elle avait été accueillie à coups de mousquet. Il n'entrait pas dans la vue du prince de faire le siége des villes, il était déjà mécontent et dégoûté de son entreprise ; la mobilité et la légèreté naturelles de son esprit lui avaient représenté la conquête du midi de la France comme facile et sûre ; avec l'aide du duc de Montmorency, il forcerait sans peine la main à son frère,

le délivrerait du cardinal et reviendrait trôner à Paris avec la reine sa mère. Le roi était maladif, sans enfants, et la couronne paraissait quelquefois bien proche. En réponse à tous ces beaux rêves, Louis XIII s'avançait contre son frère, accompagné par ce « tyran qui s'était emparé de son autorité par artifices et calomnies étranges ». Une nouvelle proclamation venait d'être publiée, récapitulant les crimes de Monsieur, pour la quatrième fois révolté contre le roi. Six semaines lui avaient été accordées pour rentrer dans le devoir, quinze jours seulement aux prélats et gentilshommes qui l'avaient soutenu dans sa coupable entreprise. Ordre était donné au Parlement de Toulouse de faire le procès au duc Henri de Montmorency, accusé de haute trahison.

« Si j'étais femme et duchesse, disait le roi, je me garderais de donner à mon fils le nom de Henri : ce souvenir de feu le roi mon père n'a pas été heureux au duc Henri de Rohan, il ne portera pas bonheur au duc Henri de Montmorency.

— Ce qui leur porte malheur, ce sont leurs rébellions, sire, disait gravement Richelieu; quant au duc de Rohan, il avait ceci pour excuse qu'il défendait sa religion, la croyant plus menacée qu'elle n'était; celui-ci ne défend rien... que Monsieur!

— Qui se défendra à son tour en l'abandonnant, » repartit le roi qui venait de signer l'ordre au Parlement.

Déjà le maréchal de la Force avait battu près de Privas M. de l'Estrange, l'un des gentilshommes les plus estimés du duc, l'avait fait prisonnier, et détruit à moitié sa petite armée. Le Vivarais était resté sourd aux appels de la révolte; le gouverneur de Montpellier avait refusé les offres du duc d'Orléans.

« Je serais ravi de devenir maréchal de France par la main du roi, avait-il dit; je reste, en attendant, ce que Sa Majesté m'a fait. »

Les rebelles avaient résolu d'attaquer les troupes royales avant l'arrivée du roi. Louis XIII était encore à Cosne-sur-Loire.

Un petit château fort dominait le bourg de Saint-Félix-de-Carmain; quatre frères, gentilshommes du Lauraguais,

s'en étaient emparés pour le duc d'Orléans : il leur avait donné à cet effet douze cents livres. Les habitants du bourg appelèrent à leur secours le maréchal de Schomberg. Celui-ci était en marche, il n'avait point de canons ni de matériel de siége; il s'arrêta cependant.

« Je ne saurais décourager les serviteurs du roi qui ont bonne volonté pour Sa Majesté, » dit-il, et il rangea ses troupes devant le château. Avant de donner l'assaut, il fit offrir dix mille livres aux défenseurs; le commerce était bon et l'affaire avantageuse : le château fut livré sans coup férir et le maréchal reprit le chemin de Castelnaudary.

« Par bonheur, M. le cardinal m'avait mieux pourvu d'argent que d'artillerie, marmottait le vieux soldat; si j'en avais assez, je pourrais peut-être acheter Monsieur... Quant à Montmorency — et il secouait la tête — celui-là n'est pas de ceux qui se vendent, mais il sera de ceux qui se battent, et nous verrons. »

Le jour était venu. Pendant que Schomberg était retenu devant Saint-Félix-de-Carmain, M. le duc d'Orléans et Montmorency avaient marché sur Castelnaudary : ils espéraient s'en emparer par un coup de main avant l'arrivée du maréchal; celui-ci leur coupa le passage, à une demi-lieue de la ville. Il avait passé le petit ruisseau du Fresquel pour couvrir la place. L'armée insurgée était en vue, deux cavaliers s'en détachèrent. Un petit cheval barbe, rapide et leste, portant fièrement un panache aux couleurs du duc d'Orléans, frappa les regards de Schomberg comme de ses officiers.

« Par Dieu, c'est Henri lui-même! » s'écria le maréchal, qui avait fait amitié avec le duc de Montmorency dès son enfance.

Les deux éclaireurs s'étaient repliés sur le gros de la cavalerie. Naguère Montmorency avait tenté quelques ouvertures auprès du cardinal, qui les avait repoussées. Sur le champ de bataille, en face des troupes royales, le duc n'avait point de propositions de paix à faire; ses soldats avaient déjà passé le Fresquel.

On commençait à prendre rang pour le combat. L'infanterie était encore sur l'autre bord du ruisseau lorsque le

comte de Moret, qui commandait l'aile gauche, fit commencer le feu. On s'était déjà disputé à qui aurait l'honneur d'attaquer. M. le duc d'Orléans et le duc de Montmorency avaient oublié leurs querelles. Monsieur était un peu en arrière; Montmorency s'élança aux premiers rangs, il était à la tête d'un escadron de cavalerie.

« Monsieur, dit en courant un vieux gentilhomme qui l'accompagnait, M. de Rieux, je vous promets de me faire tuer à vos pieds. »

On était déjà au milieu des ennemis, et M. de Rieux tombait mort. Montmorency avait lancé son bon cheval dans la mêlée : le petit barbe aspirait l'odeur du combat, il hennissait et se cabrait, portant son maître en avant, malgré les coups de feu et d'épée. Déjà le duc avait passé sur le ventre des mousquetaires, il était engagé parmi les chevau-légers du roi, appelant en vain à le suivre le régiment de Ventadour. Il était seul, emporté par cette impétuosité dont tous les hommes vaillants sont saisis en pareille rencontre, et plus indigné de se voir abandonné par ses amis qu'effrayé de son danger. Déjà il avait reçu plusieurs blessures, lorsque deux officiers des chevau-légers, le père et le fils, lui déchargèrent à la fois leurs pistolets dans la figure. Deux coups d'épée du duc les renversèrent à terre; mais au même moment le petit barbe s'abattait pour ne se plus relever; il était percé de coups comme son maître, qui, entraîné dans sa chute, étouffait sous le poids de son compagnon expirant.

Tout échauffé encore de l'ardeur du combat, Henri de Montmorency ne sentait pas la douleur de ses dix sept blessures, mais il sentait la vie qui lui échappait.

« Mieux vaut ceci ! » murmurait-il en s'accrochant encore à la crinière de son cheval. Un nuage passa devant ses yeux. « Meâ culpâ ! » disait le guerrier mourant.

Le comte de Moret avait déjà rendu le dernier soupir. Le duc d'Orléans avait vu de loin et jugé le désastre; il était naturellement brave, mais aussi indolent et indifférent qu'il était frivolement aventureux. Il se mit à siffler entre ses dents.



Le petit barbe s'abattait.

« Tout est perdu ! » dit-il.

La panique avait saisi ses troupes, nul régiment n'avait voulu marcher au combat. Les gentilshommes les plus illustres de la petite armée avaient seuls porté l'effort et payé les frais de la journée; le plus illustre de tous se retira sans coup férir.Le lendemain, il fit offrir la bataille au maréchal de Schomberg.

« Je connais trop mon devoir pour attaquer Monsieur, repartit le maréchal; s'il marche sur moi, je ferai de mon mieux pour me défendre. » Le duc d'Orléans ne lui donna pas cet embarras.

Quelques soldats des gardes royales avaient vu tomber le duc de Montmorency. Ils coururent à lui.

« Monseigneur vit encore, » disaient-ils entre eux; ils avaient oublié la révolte, ils ne savaient rien des coupables menées : ils se souvenaient seulement du chef intrépide qui les avait tant de fois commandés, du général compatissant et bon qui veillait au bien-être de ses soldats dans les longues journées de marche; ils avaient les larmes aux yeux lorsqu'ils le retirèrent expirant sous le cadavre de son bon cheval. Le duc souleva sa main défaillante pour caresser encore une fois la tête de son compagnon de combat.

« C'est fini, Flamingo, » murmura-t-il.

Il semblait mort, comme son cheval, lorsque les soldats l'emportèrent à Castelnaudary sur leurs mousquets croisés. Tous pleuraient en marchant à côté de lui. Sa mine était si fière qu'il semblait que les coups du malheur l'eussent en vain frappé.

La duchesse était toujours à Béziers, malade et faible. Elle avait deux fois envoyé Saint-Gaudens aux nouvelles; lorsqu'il revint enfin, il s'arrêta à la porte de sa chambre, sans oser entrer. Mlle de Chazelles l'avait aperçu; les yeux de la malade étaient fermés, elle se glissa vers le messager.

« Qu'avez-vous appris? dit-elle effrayée en remarquant les traits bouleversés du jeune homme.

— Nos gens ont combattu, murmura le page; tout est mort ou pris.

— Et monseigneur? »

Charles de Saint-Gaudens s'était couvert les yeux de ses mains, il étouffait ses sanglots. Une voix faible, mais ferme encore, répéta la question du fond de la chambre.

« Monseigneur? » disait la duchesse.

Le page fit un pas comme pour s'enfuir. Mlle de Chazelles toucha son bras.

« Madame attend! » dit-elle. Saint-Gaudens tomba à genoux.

« Monseigneur est mort, ou si blessé qu'il va mourir, s'écria-t-il. Il a chargé les ennemis presque seul avec de Rieux, son régiment même ne l'a pas accompagné; les gens du roi l'ont retiré du champ de bataille. Flamingo était mort avant lui! »

La duchesse n'avait rien entendu du récit du combat. Elle avait fermé les yeux aux premières paroles.

« Mort! » répétait-elle dans son cœur, accablée et comme étourdie par sa douleur. Elle restait immobile et si pâle, que Mlle de Vignerol appela précipitamment sa compagne.

« Hélas! s'écria-t-elle, madame est morte du même coup que monseigneur! »

La mort ne vient pas si vite et les cœurs ne se brisent pas si aisément que le croit la jeunesse. Marie des Ursins devait longtemps pleurer son mari dans la retraite où elle alla s'ensevelir. Henri retenait encore cette existence qu'il devait rendre à Dieu plus amèrement que sur le champ de bataille et dans l'enivrement du combat. La duchesse commençait à retrouver ses sens. Avec la vue de son malheur, lui revenait en même temps une ombre d'espérance.

« Partez sur l'heure pour Castelnaudary, dit-elle à Charles de Saint-Gaudens, en menant avec vous ce savant docteur qui est venu de Montpellier pour soigner ma pauvre santé. Puisqu'il n'a pu encore me mettre en état d'aller moi-même soigner monseigneur, qu'il y aille à ma place et ne le quitte plus. Pour vous, vous reviendrez céans me dire comment vous l'avez trouvé, à moins... (et ses yeux lançaient des éclairs de dédain), à moins que ses serviteurs n'aient été aussi infidèles que les amis pour lesquels il a aussi tout sacrifié... Si vous le trouvez seul, vous resterez, Charles, et

vous me le ferez savoir. Morte ou vive, je parviendrai jusques à ses côtés.

— Monseigneur n'est pas seul, s'écria Marguerite de Vignerol, petite méridionale ardente et démonstrative; je réponds de M. de Castellane et de Pierre de Brézé. »

La duchesse s'était laissée retomber sur ses oreillers.

« Deux, ma belle, vous répondez de deux, c'est beaucoup! murmurait la malade.

— L'un est mon cousin et l'autre mon fiancé, » ripostait Marguerite; mais elle répondait aux gestes indignés de sa compagne bien plutôt qu'à sa maîtresse. La duchesse ne l'entendait pas.

Le page n'avait pas trouvé le duc abandonné de ses amis et de ses serviteurs, il l'avait trouvé cloué sur son lit par la douleur et la fièvre de ses nombreuses blessures.

Le roi n'avait pas compté sur ces liens douloureux, il savait la sympathie que le prisonnier inspirait aux soldats et le dévouement passionné de ses domestiques; il avait envoyé ses gardes pour veiller autour de Montmorency et pour empêcher une évasion.

Charles de Saint-Gaudens pénétra cependant jusqu'à son maître. Il n'avait été chargé d'aucun message compromettant, mais seulement de savoir la vérité sur l'état du duc.

Celui-ci ne répondit aux questions du jeune homme qu'après avoir été rassuré sur la santé de sa femme.

« Dites à monsieur mon mari que j'aurai le temps de penser plus tard à moi, avait-elle dit, je suis en ce moment toute pour le servir. »

Montmorency hochait tristement la tête en écoutant ces paroles; il fit panser ses plaies devant le jeune homme.

« Tu raconteras à ma femme le nombre et l'étendue des blessures que tu as vues, lui dit-il, et tu l'assureras que celle que j'ai faite à son esprit m'est infiniment plus sensible que toutes les autres. »

Lorsque Marie des Ursins reçut ce message, elle se prit à pleurer sur l'amertume des chagrins passés plutôt que sur les terribles dangers du présent. Elle avait plusieurs fois

fait solliciter du maréchal de Schomberg l'autorisation de rejoindre son mari à Castelnaudary. Celui-ci l'avait refusée.

« Attachez-vous plutôt à Monsieur, avait-il dit, et prenez soin qu'il n'oublie ni n'abandonne votre mari quand il fera son accommodement. Sa Majesté est déjà à Lyon. »

Le roi avançait en effet, et les villes rebelles, effrayées et honteuses, rentraient l'une après l'autre dans le devoir. Alby avait déjà chassé son évêque, qui l'avait entraînée à sa perte, disaient les bourgeois. Le palais épiscopal était ouvert à tous venants, les pères jésuites et les capucins s'étaient partagé la bibliothèque. On vint prévenir la duchesse de Montmorency que Béziers même, la place forte de la révolte, dont les murs avaient été relevés par le duc d'Orléans, se préparait à se rendre. Marie des Ursins fit préparer sa litière.

« Je suivrai Monsieur en quelque lieu qu'il aille, » dit-elle, et elle traversa lentement la ville, les rideaux de cuir entr'ouverts, afin d'examiner le visage des passants. Tous paraissaient dominés par la terreur; on s'écartait pour laisser passer sa litière, mais sans marques de regret ou d'attachement pour le gouverneur qui avait compromis sa province dans sa rébellion.

La duchesse s'appuya lourdement sur ses oreillers.

« Ils ont oublié les plaintes qu'ils poussaient, il y a six mois, sur la perte de leurs priviléges, dit-elle à Mlle de Chazelles, assise à ses pieds et peu soucieuse des griefs du Languedoc; ils maudissaient assez haut M. le cardinal alors et ne parlaient que de sa tyrannie; en ce jour ils sont prêts à l'adorer comme un dieu. »

Le bruit courait en effet dans la foule qu'à la requête du cardinal le roi avait renoncé à faire régler les impôts par ses commissaires élus, et que la province recouvrait le droit de se taxer elle-même.

« Ceci est de la clémence de notre bon roi! » disait-on dans les rues.

Mme de Montmorency souriait douloureusement. « Jusqu'où ira la clémence? » murmurait-elle.

Les amis d'Henri de Montmorency se posaient partout la



Elle traversa lentement la ville

même question; le roi n'avait même pas répondu aux premières propositions d'accommodement que lui avait envoyées son frère. Outre la liberté de Montmorency, Gaston demandait la réintégration dans leurs charges et dignités de tous les serviteurs de sa mère et des siens, de même qu'une place de sûreté pour elle et pour lui. Un second émissaire avait été mis en prison. Le roi était à Pont-Saint-Esprit, non loin du prince rebelle; il lui fit à son tour adresser ses conditions.

« Dites à mon frère qu'il peut rentrer à Béziers, et que je traiterai avec lui en ce lieu témoin de son crime, mais que je n'y veux d'autres que lui, » avait dit Louis XIII.

Gaston d'Orléans avait livré quatre de ses serviteurs comme otages de sa sincérité; la duchesse de Montmorency n'avait pu entrer à Béziers, elle avait établi ses quartiers dans un petit bourg de la campagne. Elle envoyait message sur message au duc d'Orléans, mais ses serviteurs commençaient à être connus; plusieurs s'étaient vu refuser l'entrée de la ville. La garde était sévère, le temps pressait, le surintendant de Bullion et le marquis des Fossés étaient arrivés pour conclure l'accommodement des deux frères. Mlle de Chazelles vint trouver sa maîtresse.

« Si vous permettiez, madame, dit-elle, je me déguiserais comme une paysanne qui va au marché, et je saurais bien avec mon panier d'œufs entrer en cette ville et parler à Monsieur. Il ne saurait abandonner monseigneur qui a tout risqué pour lui, à moins qu'il n'ait dans son corps l'âme d'un laquais, au lieu de celle d'un fils de France, » ajouta-t-elle en baissant la voix.

Marie des Ursins connaissait le duc d'Orléans mieux que sa jeune suivante; elle était habituée aux lâchetés des cours, et avait vu leurs meilleurs amis s'éloigner des malheureux; elle comptait encore sur la grandeur de la situation de son mari et sur les nombreux attachements qu'il avait su inspirer. La fièvre la dévorait, elle ne retrouvait aucune force, épuisée qu'elle était par ses soucis et par les efforts qu'elle tentait de toutes parts.

Une tentative d'évasion était impossible : à peine le duc

pouvait-il se soutenir. Elle regarda Mlle de Chazelles debout devant elle.

« Marguerite de Vignerol conviendrait mieux que vous à cette aventure, murmura-t-elle. Toute jolie qu'elle est, son teint et ses yeux ressemblent davantage aux paysannes de ce lieu-ci que vos yeux bleus et votre peau blanche. Cependant.... (et comme elle voyait déjà les larmes rouler sur les joues de sa jeune suivante) elle ne l'a pas proposé, et vous l'avez fait. »

Un éclair d'honnête franchise passa dans l'âme de la jeune fille, toute possédée de l'ardeur de son entreprise.

« Elle l'aurait bien dit comme moi, madame, murmura-t-elle, et elle s'agenouillait auprès du lit, mais Pierre de Brézé ne serait pas content; c'est son frère le marquis qui est, dit-on, désigné pour conduire monseigneur à Toulouse. »

La duchesse ne put retenir un tressaillement.

« Partout les mêmes, disait-elle: Brézé à la tête des gardes qui entourent mon mari, et il a été élevé à côté de moi comme un frère, et Châteauneuf, qui a été nourri page dans la maison de monsieur mon beau-père, chargé de présider le parlement contre lui. Allez! dit-elle en se relevant à demi, habillez-vous comme vous voudrez, entrez dans Béziers comme vous pourrez, et dites à Monsieur, si vous pouvez parvenir jusqu'à lui, ce que Dieu vous inspirera. Je n'ai plus de raisons à faire valoir auprès de sa lâcheté. »

Elle avait repris ses prières, seule consolation qui pût un moment calmer sa douleur, lorsqu'une paysanne fraîche et jolie, coiffée d'un mouchoir aux vives couleurs, et soigneusement vêtue à la mode des filles aisées de la campagne, sortit sans bruit de la ferme où s'était installée la duchesse. Elle portait un panier d'œufs, petit et peu rempli; elle le trouvait lourd cependant, et ses bras délicats s'étaient fatigués l'un après l'autre, lorsqu'elle atteignit les portes de Béziers. Les gardes la laissèrent passer, avec quelques plaisanteries grossières sur sa bonne mine.

La jeune fille rougit si violemment qu'un soldat l'arrêta par sa robe.

« Tu n'es donc pas accoutumée à entendre dire que tu es jolie? » demanda-t-il en la regardant de près avec un air de méfiance.

Elle arracha sa jupe de ses mains par un si brusque mouvement que tous les œufs s'entre-choquèrent dans son panier, et elle prit sa course vers la maison du riche bourgeois qui avait l'honneur de loger Monsieur. Déjà la ville était pleine, le roi avait annoncé qu'il tiendrait lui-même les états à Béziers.

Deux heures plus tard, la même jeune fille, pâle et les



Elle portait un panier d'œufs.

yeux gonflés par les larmes, redescendait tristement le long des rues étroites de la ville. Son entreprise n'avait pas réussi; elle n'avait pas vu M. le duc d'Orléans, mais elle en avait assez appris pour n'avoir aucun désir de le voir, sinon pour lui manquer de respect et lui arracher les yeux. Puy-Laurens, le favori de Monsieur et le confident de ses pensées les plus secrètes, avait promptement reconnu Mlle de Chazelles; il lui avait souvent parlé à la cour; les paroles qu'il avait chuchotées ce jour-là à son oreille étaient d'une autre nature.

« Monsieur a dû songer à sa sûreté, avait-il dit bien bas,

et comme s'il avait lui-même honte de ce qu'il avait conseillé. M. de Bullion a été inflexible, il a obligé le prince à renoncer à toute intelligence avec l'Espagne et la Lorraine, bien plus, avec la reine sa mère, et il s'est engagé à ne prendre aucun intérêt en celui de ceux qui se sont liés avec lui en ces occasions pour faire leurs affaires, et à ne se plaindre pas quand Sa Majesté leur ferait subir ce qu'ils avaient mérité.... »

Puy-Laurens n'ajoutait pas qu'il avait eu soin de faire ajouter un article pour protéger les domestiques personnels de Gaston d'Orléans. La petite paysanne s'était redressée singulièrement sous ses modestes coiffes.

« Et cela est-il signé ? demanda-t-elle.

— Non-seulement signé, mais écrit de la dropre main de Monsieur, répondit Puy-Laurens, à chaque instant plus embarrassé de la mission qu'il avait acceptée.

— Et reste-t-il ici jusqu'à ce que la hache ait fait raison de ses amis? continua la jeune fille.

— Il part demain même pour Tours, où Sa Majesté lui a assigné sa résidence, à condition d'y vivre en bon sujet et bon frère. M. le cardinal y a veillé, nous allons être entourés de ses créatures et de ses espions. »

Mlle de Chazelles se retourna vers le favori, aussi lâche et perfide que son maître.

« Si je devais suivre un autre homme que monsieur mon père et celui que Dieu me donnera pour mari, dit-elle, j'aimerais cent fois mieux servir M. le cardinal, qui frappe ses ennemis en face, qu'un prince qui entraîne ses amis à leur perte pour les abandonner au bord de l'abîme. Adieu ! »

Elle n'avait pas tremblé et ses yeux étaient restés secs dans leur ardent dédain. Lorsqu'elle eut quitté Puy-Laurens, la petite paysanne, sous le fichu de laquelle battait le cœur d'une fille de noble race, s'assit au bord du chemin et pleura longtemps.

La duchesse ne lui fit pas de question lorsqu'elle la vit rentrer dans sa chambre, épuisée de fatigue et le visage altéré par les émotions qu'elle avait subies.

« C'est fini! dit la jeune suivante, qui avait repris ses vêtements accoutumés. L'accord est signé! et elle cachait sa tête dans les couvertures.

— Sans faire mention de monseigneur?

— En abandonnant les amis de Monsieur au bon plaisir de Sa Majesté.... »

Mme de Montmorency leva les yeux au ciel.

« Il ne me reste donc d'espoir qu'en vous, mon Dieu, » murmura-elle.

Mlle de Chazelles s'était relevée.

« Les gardes qui l'ont relevé sur le champ de bataille ont raconté qu'il leur avait dit : « Je me suis perdu pour des « lâches ! » marmottait entre ses dents la jeune fille; « il aurait pu dire pour un lâche. L'âme de M. le duc d'Orléans a passé chez tous ses serviteurs. »

III

Cependant Louis XIII avait quitté Béziers, il se rendait à Toulouse. Le prisonnier y avait été transféré, malade encore, mais le cœur ferme et sans trouble. Il n'avait pas douté un moment du sort qui l'attendait; seul avec ses serviteurs et ses gardes, il leur racontait ses aventures et parlait de ses dangers si hardiment qu'il semblait qu'il parlât des affaires d'un autre homme : il ne s'était attendri qu'en recevant les messages de la duchesse, et en apprenant que les capitouls de Toulouse avaient refusé de le garder dans la place plus longtemps qu'il n'était strictement nécessaire pour le procès.

« Quand Sa Majesté sera céans avec sa maison, avaient dit les magistrats, les officiers répondront du prisonnier; nous

ne le saurions faire avec huit cents soldats dans une ville où, jusqu'au dernier petit enfant, tout lui est dévoué. »

« Pauvre peuple ! » avait dit Montmorency, et ses serviteurs remarquèrent qu'il gardait longtemps le silence, comme s'il pensait aux maux qu'il avait voulu soulager et qu'il avait aggravés par sa rébellion.

« Votre château est-il assez fort pour me garder? » avait-il demandé en souriant au gouverneur de Lectoure lorsqu'il y avait été transporté dès que ses blessures avaient permis de lui faire quitter Castelnaudary

Le 27 octobre, il entrait à Toulouse entre deux haies de soldats. Le premier spectacle qui frappa ses regards en entrant dans la citadelle fut les cadavres de deux gentilshommes qui s'étaient battus en duel quelques jours auparavant et qui avaient payé de leur vie l'infraction aux édits. Le duc les reconnut pour les avoir rencontrés aux occasions de guerre; sa pensée se reporta vers le passé : son parent et son ami avaient naguère commis la même faute et subi le même châtiment.

« Hélas! pauvre Boutteville! » dit-il tout haut.

Ses serviteurs l'écoutaient avec étonnement; ce fut en plaignant d'autres malheurs que les siens qu'Henri de Montmorency entra dans le dernier lieu où il dût habiter sur la terre.

« Faites-moi venir un confesseur, » avait-il dit aussitôt.

Mme de Montmorency n'était plus seule dans sa douleur et ses efforts passionnés pour le salut de son mari : la princesse de Condé était arrivée, laissant son habile et prudent mari maître de surveiller à son aise les prisonniers qui lui avaient été confiés par le cardinal. Elle allait droit à Toulouse, pressée de se jeter aux pieds du roi, assurée, pensait-elle, d'obtenir au moins un sursis.

Le crime était patent, et la hauteur d'âme dont le prisonnier avait fait preuve depuis la bataille de Castelnaudary n'avait pas contribué à adoucir le ressentiment légitime du roi. Le cardinal avait, comme de coutume, posé devant Louis XIII les deux alternatives, le pardon ou la condamna-

tion. « Pour moi, avait-il dit, proposant un moyen terme, ce qu'il n'avait pas habitude de faire, il me semble qu'on pourrait faire condamner le duc, mais surseoir au châtiment, en se tenant tout prêts à l'exécution dès qu'on aurait à se plaindre de M. le duc d'Orléans, et cela sans autre forme que d'envoyer le grand prévôt faire sa charge dans le lieu où le prisonnier serait gardé.

— Vous voudriez faire du bourreau de Montmorency le gardien de l'honneur et de la fidélité de mon frère? dit lentement Louis XIII, après avoir écouté le cardinal; ce serait honteux pour lui et gênant pour moi; la tâche de garder tel prisonnier serait difficile et odieuse : laissons faire aussitôt le grand prévôt. »

La princesse de Condé reçut l'ordre de ne point entrer à Toulouse. Elle courut trouver sa belle-sœur, qui s'était rapprochée du lieu où était renfermé son mari.

« Je vous l'avais bien dit à Paris, il y a plus de deux mois, s'écria-t-elle en entrant. Il était trop tard, Françoise. »

La princesse recula avec effroi, tant la voix de sa belle-sœur était faible, ses joues creuses, ses yeux brillants de l'éclat d'une fièvre continue.

« Elle sera dans son tombeau avant que le parlement ait dressé l'échafaud d'Henri, » pensait-elle.

En s'éloignant des portes de Toulouse, en renonçant à l'espoir d'intercéder auprès du roi pour son malheureux frère, la princesse de Condé avait fait passer à celui-ci un mémoire qu'elle avait apporté, sorte de plaidoyer destiné à défendre sa vie. On l'apporta secrètement au prisonnier, écrit sur papier fin, et facile à cacher. Il le déploya ouvertement devant ses gardes et le lut d'un bout à l'autre sans que personne y fît objection. Il souriait parfois en remarquant l'habileté des procureurs. Lorsqu'il eut achevé, il déchira en mille morceaux le précieux document.

« Je ne m'en servirai point, dit-il ; ma sœur a bien pensé pour moi, mais j'ai depuis longtemps résolu de ne point chicaner ma vie. »

Il devait le lendemain comparaître devant la cour.

Un moment de faiblesse trahit son courage au début du

procès. Il était seul; aucun des amis qui se pressaient autour du roi, implorant sa grâce, n'avait été admis dans la cellule du prisonnier. Amené devant la cour, il rejeta toute sa faute sur les ordres de M. le duc d'Orléans, et nia les faits de rébellion dont il était accusé dans son gouvernement de Languedoc.

Ce ne fut qu'un instant de lâche et coupable abattement : le repentir et la résolution de bien mourir avaient pris possession de ce noble cœur égaré par les faux semblants et les chimériques espérances.

« Je reconnais ma faute, dit-il, dans laquelle je suis tombé plus par imprudence que par malice, et j'en ai maintes fois demandé pardon à Dieu et au roi, comme je le fais encore présentement. » Il était à genoux sur la sellette, calme et serein; ses gardes l'aidèrent à se relever, il marchait encore avec peine.

« Vous pouvez vous retirer, monsieur, » dit le garde des sceaux Châteauneuf, et les magistrats qui siégeaient autour de lui remarquèrent que sa voix tremblait. Elle se raffermit pour lire l'arrêt. Montmorency n'était plus là, en face de l'ami de son enfance, dans la douloureuse attitude d'un condamné devant son juge.

A peine la condamnation fut-elle connue dans la ville, que le vieux duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, et qui avait maintenu sa province dans le devoir, força toutes les consignes qui fermaient les approches du cabinet du roi; il entra chez Sa Majesté, accompagné par son second fils, le cardinal de la Valette, l'un des confidents serviteurs de Louis XIII et du cardinal de Richelieu.

« Je viens vous demander la grâce de mon cousin le duc de Montmorency, dit hardiment le vieux gouverneur, et s'il a failli grièvement en cette occasion, ce que je ne saurais nier, je supplie Votre Majesté de se souvenir de mes services à moi et aux miens. On dit que le roi votre père, dont Dieu veuille avoir l'âme, n'a point épargné le maréchal de Biron; mais il m'avait épargné, moi, qui lui avais été hostile au début de son règne, et Votre Majesté se doit rappeler que depuis l'entreprise de la reine sa mère à Blois, en 1619, je

l'ai fidèlement et constamment servie, non sans quelque avantage pour sa grandeur. »

Le cardinal de la Valette ajouta ses instances à celles de son père. Tous deux étaient profondément émus ; les yeux perçants du vieux militaire étaient voilés de larmes, le prélat avait plié le genou devant le roi.

Louis XIII les avait écoutés en silence, frappant sur sa table du bout des doigts. Pas un geste, pas un signe n'avaient trahi les mouvements de son âme. Il leva lentement les yeux vers le duc d'Épernon, comme un peu étonné de voir une larme couler sur sa barbe grise.

« Vous pouvez vous retirer, monsieur le duc ! » dit-il d'une voix froide et brève.

Le courage des deux solliciteurs était vaincu, ils saluèrent Sa Majesté et sortirent sans ajouter un mot de plus à leurs prières ; seulement, lorsque le père et le fils se retrouvèrent dans leur carrosse à la porte du palais :

« Morbleu ! dit le vieillard, naguère l'élégant mignon de cour d'Henri III, toujours mécontent et remuant même sous la main habile et forte d'Henri IV, qui aurait jamais dit que le sang du Béarnais se refroidirait ainsi dans les veines de son fils ! Montmorency vaut mieux que lui. »

Le cardinal avait mis le doigt sur la bouche de son père.

« Le nom de Sa Majesté est Louis le Juste ! » dit-il prudemment, et il ne fit pas attention au geste d'impatience du duc.

Montmorency n'avait rien espéré des requêtes de ses amis, il avait envoyé un messager chargé de ses adieux pour sa femme. Comme il était rentré dans sa cellule et qu'il s'entretenait avec son confesseur, Charles de Saint-Gaudens entra dans la petite chambre. Depuis longtemps, le jeune page n'avait pu pénétrer auprès de son maître ; il s'arrêta sur le seuil, confondu et troublé par l'habit de toile blanche que le duc avait revêtu, dès qu'il avait connu l'issue de son procès. Montmorency releva la tête et aperçut le jeune homme.

« Ceci est mon linceul, dit-il, je l'ai fait faire à Castelnaudary, dès que les médecins ont été assurés que je ne

mourrais pas de mes blessures. J'étais bien assuré dès lors que je ne mourrais pas dans mon lit. »

Saint-Gaudens avait perdu la parole; il contemplait en silence cette haute taille, ces traits charmants altérés par la souffrance, sans rien perdre de leur séduisante douceur.

« Madame la duchesse m'a chargé de dire à monseigneur que, si Dieu ne lui fait pas la grâce de mourir dans sa maladie, ce dont elle a plus d'une fois semblé si près que ses demoiselles ont épié son souffle sur ses lèvres, elle descendra vivante dans son tombeau, et n'en sortira que pour le rejoindre en paradis. »

Le duc regarda son confesseur; le prêtre n'avait point bougé et ne témoignait aucune émotion.

« Elle le fera comme elle le dit! » murmura l'époux, naguère frivole et léger, sans avoir jamais perdu son respect et son affection pour la noble compagne que Dieu lui avait donnée; puis, se levant avec difficulté et passant le bras autour du cou du jeune page :

« Dis-lui que j'accepte le rendez-vous, et que je l'attendrai! » murmura-t-il; puis se retournant vers le prêtre toujours immobile :

« Allons, dit-il, mon père, aidez-moi à tenir ma promesse, et me montrez le chemin du ciel le plus court et le plus certain que vous pourrez trouver; je n'ai plus rien à espérer, ni à souhaiter que Dieu. »

Saint-Gaudens attendait encore, ne sachant pas si quelque message n'allait pas lui être confié; mais le duc était à genoux devant le prêtre, qui murmurait à voix basse des paroles pieuses; le pénitent répondait parfois; souvent il se frappait la poitrine. Le jeune page se retira en silence, pénétré de douleur et de respect.

« Monseigneur est déjà plus d'à moitié dans le ciel! » dit-il à Mlle de Chazelles.

La duchesse, toujours malade, s'était assoupie dans son fauteuil, le crépuscule était venu; les deux jeunes gens causaient à demi-voix.

« Le passage qui lui reste à franchir avant d'y être tout à fait est dur et amer! »



Saint-Gaudens entra.

Mlle de Chazelles frissonnait en parlant. Une main se posa sur son épaule. Marie des Ursins avait ouvert les yeux.

« Il est court, ma fille ! » dit-elle, comme si son âme eût fait un effort suprême pour se mettre à l'unisson de celle de son mari. Elle retomba sur ses oreillers. Les deux enfants se regardaient, effrayés et touchés.

« Elle aussi est bientôt arrivée en paradis ! » disait la jeune suivante.

Elle ne savait pas quelle longue route sa maîtresse avait encore à parcourir avant d'atteindre le jour du repos.

Henri de Montmorency touchait au terme de la course. Il avait pris ses dernières dispositions, écrit à sa femme, à sa sœur, au cardinal de la Valette ; il recommandait à ce dernier d'intercéder auprès du roi et du cardinal en faveur de ses serviteurs.

« Je sais que tous mes biens sont forfaits à Sa Majesté, dit-il, et pour la première fois en ma vie, je suis heureux que ma femme ne m'ait point donné d'enfants qui puissent maudire ma mémoire. Elle aura soin de ceux des miens qui auraient besoin de quelques secours. »

Il cherchait dans sa mémoire ce qu'il avait pu oublier.

« Je ne songeais pas à mes tableaux, » dit-il tout à coup, et il légua l'une de ces précieuses toiles à sa sœur, la princesse de Condé ; la seconde à la maison professe des Jésuites : il avait été élevé dans son enfance par un religieux de cet ordre, et leur était toujours demeuré attaché. Un troisième tableau restait encore, le plus beau, un *Martyre de saint Sébastien*.

« Je le veux léguer, en signe de pardon, au plus implacable de mes ennemis, » dit le condamné à demi-voix, et il écrivit le nom du cardinal de Richelieu.

Le père Arnoux, son confesseur, était là ; il avait naguère été confesseur du roi, et la disgrâce du cardinal l'avait atteint ; il triomphait de ses ressentiments comme prêtre et comme chrétien, lorsqu'il appuya la main sur l'épaule de son pénitent :

« Votre plus implacable ennemi n'a point été M. le car-

dinal, mais bien vous-même, mon fils, » dit-il d'une voix grave.

Montmorency baissa la tête.

« Vous dites vrai, mon père. »

Il n'avait pas prononcé le nom de Gaston d'Orléans, depuis le moment où il l'avait accusé devant le parlement. Une seule fois, le confesseur avait fait allusion aux entraînements coupables et au lâche abandon qu'avaient subis les amis de Monsieur.

« Laissons cela, mon père, avait dit Montmorency ; je l'ai beaucoup aimé ; en ce jour je lui pardonne, et voudrais ne plus penser à lui. Parlez-moi de mon Seigneur Jésus-Christ et de lui seul. »

On s'entretenait pieusement dans la cellule du condamné ; la ville tout entière était en proie à l'agitation la plus vive ; le duc et la duchesse de Chevreuse, le duc de Saint-Simon, le favori du roi, et les enfants de son ami, le connétable de Luynes, avaient renouvelé la tentative du vieux duc d'Épernon ; on avait sollicité le cardinal, celui-ci renvoyait constamment les prières à Sa Majesté.

« Seul le roi a le droit de faire grâce ou justice, » disait-il.

Les bourgeois et le peuple de Toulouse étaient rassemblés sous les fenêtres de la maison qu'habitait Louis XIII, criant *Grâce* chaque fois que le monarque paraissait. Une jeune paysanne au costume coquet des femmes de Béziers passait souvent dans les groupes ; quelques courtisans avaient cru reconnaître le doux regard de Mlle de Chazelles : elle disparut et ne revint plus. Elle n'avait pas parlé à sa maîtresse de cette tentative désespérée ; Mme de Montmorency était enfermée dans son oratoire comme son mari dans sa cellule, gravissant lentement avec lui chaque pas du Calvaire, portant sa croix comme il portait la sienne, absorbée dans sa douleur et les consolations pieuses. Ses serviteurs s'arrêtaient sur le seuil.

« Je ne puis parler qu'à Dieu seul aujourd'hui, » dit-elle, lorsque sa belle-sœur, éclatant en sanglots, vint la trouver pour lui raconter l'échec d'une dernière espérance ; le maréchal de Châtillon avait montré au roi les yeux gonflés de



Le maréchal de Châtillon avait montré au roi les yeux gonflés de toutes les dames

toutes les dames, les tristes et sombres regards des courtisans les plus habituellement frivoles.

« Un mot de Votre Majesté nous rendrait à tous la joie, » avait-il dit.

Louis XIII s'était arrêté dans sa mélancolique promenade entre les deux rangées des seigneurs et des dames; il avait relevé la tête à la voix de son illustre serviteur.

« Monsieur le maréchal, dit-il, et tous les cœurs étaient suspendus à sa parole, je ne serais pas un roi si mes sentiments étaient semblables à ceux des autres hommes. »

Il reprit sa marche; les courtisans se regardaient en silence. Henri de Montmorency était perdu.

Louis XIII n'avait pas appris ce qu'Henri IV avait deviné dans la franche sympathie de son âme avec la nature humaine : c'est que la grandeur de ceux qui commandent aux hommes n'est pas de sentir autrement qu'eux, mais comme eux, pour eux, et mieux qu'eux.

Une seule faveur avait été accordée à Montmorency. Au lieu de subir son supplice sur la place publique, il avait été admis, comme naguère le maréchal de Biron, à souffrir dans la cour de l'hôtel de ville. Cet acte de clémence avait été suggéré par le cardinal.

« Vous aurez plus de cris et de larmes qu'il ne convient en une ville où le roi se trouve, » avait dit l'habile ministre.

L'échafaud avait été dressé dans la nuit du 29 au 30 octobre. Louis XIII avait envoyé demander au duc le bâton de maréchal et le collier de l'ordre. Henri de Montmorency retint un moment entre ses mains les insignes de sa grandeur.

« Ai-je jamais fait cas de ces babioles? dit-il en se tournant vers son confesseur. Il me semble qu'il s'agit d'un autre, mon père, et que, pour moi, je suis déjà mort. »

Le condamné dormait paisiblement, il était grand jour ; un mouvement inaccoutumé régnait dans l'hôtel de ville. Le père Arnoux entra dans la cellule. Montmorency se réveilla aussitôt, comme un soldat accoutumé à la vigilance. Il se souleva sur son lit :

« *Surgite, eamus!* » dit-il en se redressant avec l'aide de

ses gardes. Il demanda des ciseaux pour couper lui-même sa moustache. Les soldats, la tête nue et sans armes, l'accompagnèrent jusqu'à la chapelle. Il était prosterné devant l'autel, insensible à ce qui se passait autour de lui; un léger mouvement se manifesta parmi les gardes. Le lieutenant avait été appelé auprès de Sa Majesté; il revenait, tous les regards se tournèrent vers lui; seuls le père Arnoux et le condamné n'avaient pas levé les yeux. Le lieutenant secoua tristement la tête.

« Le grand prévôt a l'ordre de faire son office, » murmura-t-il à l'oreille de celui qui se trouvait auprès de lui.

Nul n'avait besoin d'en demander davantage, la physionomie du nouvel arrivé avait suffi.

Le chirurgien du duc l'attendait à la porte de la chapelle. il voulait panser ses blessures, Montmorency sourit.

« Ceci est une peine inutile pour vous comme pour moi, dit-il; voici l'heure de guérir toutes mes plaies par une seule. »

Il marchait d'un pas ferme, sans hâte et sans lenteur, saluant dans la cour ceux des officiers qu'il connaissait, et simplement occupé des prières que répétait à côté de lui son confesseur. L'exécuteur s'approcha, le duc lui laissa couper ses cheveux et fendre le col de sa chemise.

« Prends soin que ma tête ne vienne pas à rouler au pied de l'échafaud, dit-il en se plaçant avec peine sur le billot. Je ne saurais me tenir droit à cause de mes blessures, mais tu les auras bientôt guéries d'un coup de ta hache. »

Il se tourna encore une fois vers son confesseur :

« Je tiens cet arrêt de la justice du roi pour un arrêt de la miséricorde de Dieu, dit-il, et levant les yeux au ciel : *Domine Jesu, accipe spiritum.* »

La tête tomba; les gardes n'essayèrent pas d'empêcher les assistants de tremper des linges dans le sang qui coulait goutte à goutte. L'un des soldats se baissa et toucha du bout de sa pique le corps palpitant.

« J'en serai invincible à l'ennemi, dit-il à son voisin, comme il l'était de son vivant.

— Sauf à Castelnaudary, répondit le camarade.

— A Castelnaudary il se battait contre le roi, et c'est ce que je ne ferai jamais, » dit le soldat.

Tous rentrèrent dans leurs quartiers; la sévère justice de Louis XIII et la prévoyante politique de Richelieu avaient assuré par ce grand exemple quelques années de repos au tout-puissant ministre.

Gaston d'Orléans avait déjà manqué aux conditions de son accommodement.

Le pardon du duc de Montmorency en était la condition



La religieuse faisait une profonde révérence.

tacite, avait-il dit, et sa vie n'était pas en sûreté; il quitta Tours et se retira en Flandre.

Mme de Montmorency avait dit adieu à la terre, le jour où elle avait perdu l'espoir de sauver son mari. Condamnée pour de longues années à une santé chancelante, elle se fit porter dans un couvent de Moulins. L'abbesse l'attendait sur le seuil.

« Recevez-moi, ma mère, pour vivre avec vous et pour mourir chez vous, » dit-elle en entrant.

Le tombeau d'Henri de Montmorency s'élevait lentement dans la chapelle, digne de son nom et de l'inconsolable douleur de sa veuve. Lorsqu'il fut enfin terminé, elle comptait

mourir; Dieu lui réservait encore de longues années de larmes.

Louis XIII et le cardinal de Richelieu étaient morts; Anne d'Autriche et Mazarin gouvernaient la France. En traversant le Bourbonnais, au sein des troubles de la Fronde, ils s'arrêtèrent un jour à Moulins; la reine alla voir la religieuse cachée sous ses voiles noirs, toujours abîmée dans sa douleur.

« Depuis quand Votre Majesté a-t-elle pris la peine d'entrer dans les tombeaux? » demanda Marie des Ursins, en levant sur la reine des yeux à peine ternis par les pleurs, charmants encore, comme au jour où elle avait dit adieu à son mari partant pour le Languedoc, plein d'illusions et d'espérances.

« Depuis que j'essaye tous les jours le mien en souvenir du roi Charles Ier, » dit lentement Anne d'Autriche, et elle regardait autour d'elle, écoutant le chant des oiseaux dans le jardin du couvent et la voix des religieuses qui s'élevait au chœur. « Quand je serai trop lasse, et que mon fils sera majeur, je vous rejoindrai en ce lieu.

— Ce lui serait trop d'honneur, madame, et la duchesse cachée sous l'habit de la religieuse faisait une profonde révérence; tout ce que je demande à Dieu, c'est de n'y point attendre Votre Majesté! »

UNE PORTE FERMÉE

PORT-ROYAL DES CHAMPS

(1609)

UNE PORTE FERMÉE

PORT-ROYAL DES CHAMPS

(1609)

Il était tard, la nuit était tombée, M. Arnauld était rentré dans son cabinet :

« J'ai encore quelques papiers à lire avant de venir en notre chambre, avait il dit, et sa femme, Mme Arnauld, était restée dans la grande salle basse où elle se tenait d'ordinaire après le souper Ses filles, Mme Lemaître et Mlle Anne Arnauld cousaient auprès d'elle. On travaillait en silence, les enfants de Mme Lemaître étaient couchés. Fille aînée de M. Arnauld, et mariée de bonne heure, elle souffrait déjà de la part de son mari les mauvais traitements qui devaient bientôt pousser son père à demander pour elle la séparation ; mais elle souffrait courageusement et sans se plaindre, toujours douce et un peu triste comme une femme dont la vie a été manquée. Elle semblait réfléchir profondément ; tout à coup relevant la tête :

« Ma mère, dit-elle, j'ai reçu en ce jour une lettre de Mme l'abbesse.

— Laquelle? demanda Mme Arnauld, souriant du titre cérémonieux qu'employait Mme Lemaître.

— Oh ! Mme Angélique de Port-Royal ; Mme Agnès de Saint-Cyr n'est point si abbesse que son aînée, bien qu'elle fasse grand état de sa crosse et de sa croix ; elle finira par demeurer à Port-Royal, pour ne se point séparer de sa sœur. »

Mme Arnauld souriait toujours.

« Cela est bon pour Angélique, elle a besoin de quelqu'un tout près d'elle à aimer, et votre père, en cette considération de leur bonheur, pourra bien laisser aller Saint-Cyr. Quelle peine mon pauvre père avait cependant prise pour en venir là, et pour pourvoir ses deux petites filles! Je m'en souviens comme si c'était hier, quand il est entré céans, et qu'il m'a dit : « Pour lors, ma fille, en voici trois d'établies; « Catherine sera bientôt mariée (et tout en parlant elle posait « la main sur les genoux de sa fille), Jacqueline et Jeanne se- « ront abbesses chacune en une bonne abbaye, j'en ai promesse « de Sa Majesté ! » Elles n'avaient pour lors que huit ans et six ans.... »

Ses filles écoutaient, toutes deux un peu troublées, quelque familier que leur fût le récit.

« Mais, ma mère, dit enfin Anne, n'y eut-il point quelque mal à engager sitôt mes sœurs dans ce saint état sans qu'elles fussent en âge de discernement, et n'est-ce pas faire tort à l'Église de lui donner des abbesses encore enfants et hors d'état de gouverner leurs monastères? »

Mme Arnauld se retourna vers sa fille avec un étonnement mêlé d'un peu de colère; elle était vive, elle s'était mariée à douze ans et avait eu vingt enfants; elle avait accoutumé de gouverner sans conteste et sans entendre discuter ses ordres ou ses opinions.

« Ah! voilà les folles pensées d'Angélique qui ont agi sur vous, dit-elle, je ne vous la laisserai point voir si vous vous laissez ainsi entraîner à sa suite. Vous allez me dire, ou du moins penser aussi, qu'elle a raison de vouloir entrer dans la nouveauté et bouleverser dans son couvent l'ordre ancien qui y règne. Elle a déjà été malade de souci et de tristesse, et elle a failli en faire mourir son père de chagrin, quand il l'a vue en ces idées qui ne vont qu'à mettre partout le trouble et la confusion. Elle est toujours la même, depuis qu'elle était toute petite, quand elle s'appelait encore Jacqueline.... Je n'ai jamais pu m'accoutumer à ce qu'elle changeât le nom qu'elle avait reçu au baptême; il valait bien celui de Mme de Maubuisson... Quand elle jouait avec sa sœur Jeanne en la maison de mon père, et qu'elle s'en vint tout courant

en ma chambre où il arrivait. Il me l'a raconté cent fois. Elle avait entendu dire quelque chose par les servantes, qu'elle ne serait jamais mariée, mais entrerait en religion, et elle mit sa main sur le bras du fauteuil de son grand-père. « Mon grand-papa, dit-elle, puisque vous voulez que je sois « religieuse, je le veux bien, mais à condition que je sois « abbesse. »

« Et là-dessus Jeanne, qui avait suivi sa sœur, comme elle faisait toujours quand elle pouvait, s'avança d'un pas dans la chambre : « Pour moi, je veux bien être religieuse aussi, « mais non point abbesse, mon grand-papa, car j'ai ouï dire « que les abbesses doivent rendre compte à Dieu des âmes « des religieuses, et j'ai assez de la mienne. » Mais Jacqueline, toujours assise sur les genoux de mon père, qui l'aimait extraordinairement, se retourna vers sa sœur, comme déjà à la tête d'une communauté :

« Je le veux être, moi, et je leur ferai bien faire leur devoir. « C'est être bien sotte de ne pas vouloir être abbesse de « peur de répondre de ses religieuses ; je saurai bien leur faire « garder leur règle. » Mon père les renvoya se disputant encore; elles n'avaient pour lors que sept ans et cinq ans. »

La mère s'arrêta, repassant dans son esprit les souvenirs de l'enfance, lorsque sa nombreuse famille grandissait autour d'elle sans lui donner encore les soucis ou les chagrins des volontés fortes et passionnées de la jeunesse. Depuis quelques années, la jeune abbesse, qu'elle appelait encore en son cœur sa petite Jacqueline, lui avait donné bien des tristesses, d'abord par son aversion pour l'état qu'on lui avait fait embrasser dans son enfance, et, depuis plusieurs mois, par l'ardeur avec laquelle elle se portait au contraire à toutes les obligations de cet état.

« Elle a toujours été en toutes choses à l'extrême, soupirait secrètement Mme Arnauld; maintenant qu'elle est toute en Dieu et zélée pour le servir, elle ne connaîtra point de bornes à ses réformes, et se fera malade à force de jeûner. »

Mme Lemaître avait écouté en silence les tendres souve-

nirs de sa mère; elle se plaisait comme elle à repasser l'histoire d'enfance de sa sœur.

« Angélique n'a que dix-huit ans, pensait-elle, mais Dieu la veut tout entière, et il l'a appelée à de grandes choses. »

Elle laissa tomber les linges qu'elle cousait pour une pauvre femme de ses voisines.

« Ma mère, reprit-elle plus résolûment que la première fois, la lettre d'Angélique que j'ai reçue me parle d'un grand dessein, et me met en grand souci.

— Quoi donc? » Et Mme Arnauld, arrachée aux pensées du temps passé, s'assit plus droite sur sa chaise, avec ce regard vigilant et pénétrant dont sa fille aînée avait l'expérience et qui lui faisait encore un peu peur.

« Vous savez, reprit-elle, qu'Angélique a rétabli la communauté parmi ses filles?...

— Oui, oui; je ne sais si elle a eu grand' raison : les vieilles religieuses n'y étaient pas accoutumées, et sa mère prieure le lui disait bien, elle qui l'avait eue toute enfant à diriger; les sœurs prenaient soin de leurs effets et meubles parce qu'ils étaient à elles, et présentement elles laisseront tout aller à la dérive et négligeront l'ordre et la propreté....

— Mais, ma mère, dit Anne, qui ne travaillait plus, tant elle s'intéressait à la conversation, s'il est de leur devoir d'en prendre soin, ne le feront-elles pas? »

Mme Arnauld riait.

« Quelques-unes, des plus affectionnées à leur état et meilleures religieuses; mais plusieurs sont âgées, accoutumées à d'autres pratiques; il y en a d'imbéciles et d'ignorantes; ce qu'elles font à cette heure, c'est par tendresse pour cette enfant qu'elles ont vu grandir et qui se dévore de chagrin de ne pouvoir faire ce qu'elle doit.... Si toutes étaient comme elle!... Enfin, c'est leur règle..... on ne peut pas nier que la communauté soit dans leurs vœux.

— C'est ce que dit Angélique, ma mère, » et Mme Lemaître tirait de son sein la lettre de sa sœur. « Maintenant elle la voudrait appliquer tout entière et rétablir la clôture.

— La clôture! »

Mme Arnaud ne riait plus.

« La clôture ! et votre père ne pourrait pas entrer quand bon lui semblerait dans cette maison qu'il a rétablie, à moitié rebâtie et où il a lui-même placé ses filles ! Angélique est hors de sens !

— Mais si c'est sa règle, ma mère? » plaidait Anne. Timide à l'excès dans l'habitude de la vie, mais consciencieuse et sincère dans toute sa conduite, elle comprenait les angoisses de sa sœur, mise en une charge qu'elle voulait à tout prix remplir comme elle le devait.

« Mon père l'a voulu, disait Angélique quelquefois; il me vaudrait mieux pour mon salut et le repos de mon âme de laisser tout cela et de m'en aller être converse en quelque maison. »

Mme Arnauld réfléchissait; elle n'avait pas si longtemps gouverné sa famille sans apprendre à revenir sur ses premiers mouvements et à peser toutes les raisons dans son esprit.

« Je me suis mal à propos alarmée, dit-elle ; je connais bien le cœur d'Angélique : elle croit pouvoir tenir tête à son père, elle n'en fera rien, elle a pour lui trop de respect et de reconnaissance. Quel père a tant fait pour ses enfants que le vôtre, et que mon père avant lui ? »

Ses deux filles inclinaient la tête en signe d'assentiment. Mme Lemaître n'avait jamais eu la pensée d'en vouloir à ses parents de l'avoir mariée avant treize ans pour le malheur de sa vie : « chacun peut se tromper, » pensait-elle, avec cette équité bienveillante qui la distingua constamment. Anne n'était pas encore sortie du nid de la famille; elle se complaisait à se sentir dirigée et protégée. Mme Arnauld n'était pas si pressée de la donner en mariage qu'elle l'avait été pour sa fille aînée.

« Elle n'a encore que quatorze ans, disait-elle lorsqu'on lui parlait de quelque parti pour Mlle Arnauld.

— Vous vous êtes bien mariée à douze ans, disait son mari.

— Et j'en ai lourdement porté le fardeau. » La mère soupirait, elle avait envoyé déjà dix enfants dans le paradis.

M. Arnaud avait achevé de lire ses dossiers.

« Venez-vous-en, Catherine, appelait-il, car il avait conservé la coutume de donner à sa femme le nom dont il l'appelait dans sa jeunesse; venez-vous-en dans notre chambre, je suis las, et voudrais me coucher. »

Mme Arnaud pliait son ouvrage. Sa couture avait plus avancé que celle de ses filles; elle avait depuis longtemps pris l'habitude de travailler en causant ou en réfléchissant, et rien n'arrêtait le mouvement régulier de ses mains.

« Ne vous troublez pas de cette fantaisie d'Angélique. »

Mme Lemaître tenait toujours à la main la lettre de sa sœur, comme si elle eût désiré que sa mère la lût.

« Votre père m'attend, et je n'en saurais parler davantage; mais ne lui en dites mot, car je ne lui en parlerai pas: il serait fort irrité, sans que cela serve en aucune manière. Quand notre carrosse entrera dans la cour, les portes s'ouvriront d'elles-mêmes comme de coutume, et votre sœur ne saura résister au premier appel de la voix de M. Arnauld. Je la connais mieux que vous. Bonne nuit, mes filles. Catherine, faites attention à Antoine, il tousse; veillez, en vous couchant, à ce qu'il soit bien attaché en son lit; il jette en tous sens ses couvertures. »

Et elle sortit après avoir embrassé ses filles, plus préoccupée de la toux du petit Antoine que des grandes résolutions d'Angélique. Les deux sœurs se regardaient.

« Ma mère n'a pas lu la lettre, dit Mme Lemaître en soupirant; Angélique est plus résolue qu'elle ne croit, et toute sa pensée est de faire la volonté de Dieu.

— Si c'est la règle, elle y doit obéir. »

Mais, en parlant ainsi, Anne soupirait profondément; elle redoutait la lutte, et prévoyait des combats que l'expérience de sa mère la portait à mépriser. Dans sa chambre, M. Arnauld parlait des vacances du Parlement qui allaient commencer.

« J'en profiterai aussitôt pour aller à Port-Royal, disait-il. J'y ai plusieurs choses à faire dans la maison et dans les jardins, et j'ai d'ailleurs hâte de voir notre fille Angélique; elle m'a paru pâle et triste la dernière fois que je fus céans. Elle s'épuise d'austérités inutiles et ne sait se modérer en

rien. Sa sœur est plus raisonnable et saurait mieux peser les esprits. »

Mme Arnauld riait.

« Aussi Agnès n'admet-elle pas qu'on se puisse tromper ou manquer à ce qu'on doit, et lorsqu'elle est venue à Port-Royal et que sa sœur l'a menacée de la punir si elle arrivait trop tard au chœur ou à l'office, elle a répondu gravement : « C'est tout simple et uni, il ne faut pas arriver trop tard au « chœur ou à l'office. »

M. et Mme Arnauld parlèrent de leurs dix enfants engagés dans des situations diverses, des intentions de mariage de M. d'Andilly, des études de M. de Trie, des petites filles qui étaient à Port-Royal auprès de leurs sœurs pour être élevées. La mère n'ouvrit pas la bouche sur les projets de la jeune abbesse. « Il sera bien temps de fâcher son père contre elle, si elle s'en tient à ses emportements, » pensait Mme Arnauld. Elle soupirait encore après avoir fait ses oraisons. Sur le front de sa fille aînée, de sa Catherine, elle lisait silencieusement les chagrins que lui causait son mari, tout aussi silencieusement supportés. M. Lemaître était absent en ce moment pour ses affaires ou ses plaisirs, et sa femme était venue chez son père avec ses deux enfants.

« Ma pauvre Catherine, pensait la mère, on est plus paisible à Port-Royal, malgré les papillons noirs qui troublent l'esprit d'Angélique. »

Rien n'était moins calme à cette heure que l'âme de la jeune abbesse; elle avait fermement résolu d'obéir à ce qu'elle tenait pour son devoir. Ses parents l'avaient engagée dans les plus solennels liens envers Dieu et son Église, toute enfant encore et sans qu'elle comprît l'importance de sa vocation. A onze ans, on lui avait fait renouveler ses vœux, non sans quelque tromperie auprès de la cour de Rome, vu son âge; elle avait pris en son cœur le parti d'obéir en toutes choses à cette règle qu'elle avait acceptée sans en connaître la portée. Déjà, huit jours auparavant, lors d'une prise d'habit parmi ses religieuses, elle avait maintenu la clôture et fait servir des rafraîchissements aux parents de la nouvelle religieuse dans un parloir qu'elle avait

préparé à cet effet. Nul n'avait franchi la grille, naguère ouverte à tous venants, maintenant obstinément fermée. La clef était dans la poche de l'abbesse.

« J'en ferai autant pour monsieur mon père et madame ma mère, » avait-elle dit, en réponse aux murmures de quelques filles. Les anciennes souriaient sous cape ; comme Mme Arnauld, personne ne croyait à la résolution d'Angélique en face de la volonté et de la colère d'un père qu'elle aimait et vénérait de toute son âme.

L'abbesse ne quittait presque point la chapelle ; elle y était prosternée devant l'autel, jeûnant et refusant tous les appels des religieuses, qui craignaient de la voir tomber malade; elle était entrée dans de telles austérités de pénitence, que la mère Agnès, toujours plus douce et moins ardente, s'en effrayait parfois, disant qu'elle dépassait la règle. Elle soutenait cependant le courage de sa sœur par sa foi simple et grave.

« Si vous le devez, Dieu vous donnera la force de le faire, » disait-elle.

Angélique ne doutait pas de Dieu, elle doutait d'elle-même. Lorsque la nouvelle lui vint que son père et sa mère, avec son frère M. d'Andilly et ses sœurs, la devaient venir voir le vendredi 25 septembre 1609, nulle instance ne la put décider à prendre quelque repos.

« Je n'ai de forces qu'en priant Dieu, » répondait-elle.

Quelques religieuses seulement, et celles qui partageaient ses vues, étaient dans le secret de la résistance qu'elle préparait.

Le jour était venu, toutes les religieuses avaient dit leur office, elles étaient dispersées dans le monastère ou dans les jardins, accomplissant chacune une tâche. La jeune abbesse allait de l'une à l'autre, son noble et grave visage respirait un calme que démentaient les mouvements tumultueux de son cœur. Sans bruit, sans avertir personne, elle fermait successivement toutes les portes qui donnaient issue à l'extérieur, en mettant les clefs dans les grandes poches de sa robe de bure. Les vieilles religieuses souriaient en re-

marquant l'active surveillance que l'abbesse exerçait ce jour-là sur tous les travaux.

« Elle veut que tout soit en ordre et sans défaut pour les yeux de M. et Mme Arnauld, » disaient-elles.

Angélique s'arrêta plus d'une fois devant l'autel. La cloche du réfectoire la trouva encore à genoux.

Les sœurs étaient à table lorsqu'un roulement de carrosse se fit entendre au loin. Une sœur converse, pieuse et zélée, dévouée à tous les desseins de la mère Angélique, apparut à la porte de la salle. La mère se leva.

« Continuez votre repas, mes sœurs, dit-elle, et sa voix ne tremblait pas. Je vais moi-même à la porte recevoir mon père. »

Quelques religieuses s'étaient levées tout émues : elles savaient ce que signifiaient ces paroles si simples en apparence; un regard de leur abbesse les retint. Seule, elle marchait résolûment à la porte de clôture. M. Arnauld était déjà descendu de carrosse et frappait lui-même contre les lourds battants hermétiquement fermés. M. d'Andilly frappait comme son père. Mme Arnauld, Mme Lemaître et sa sœur attendaient dans le carrosse que les portes fussent ouvertes. Les laquais se tenaient aux portières.

M. Arnauld commençait à s'impatienter. « On dirait qu'elles dorment toutes en leurs cellules ou sont absorbées en leurs dévotions, » disait-il, et ses coups allaient redoubler, lorsqu'un guichet qu'il n'avait jamais remarqué s'ouvrit tout à coup dans le battant de la porte.

« Mon père, disait une voix, si vous vouliez, ainsi que ma mère, me faire la grâce d'entrer dans le petit parloir au bout du mur, je me donnerais l'honneur de vous expliquer pourquoi la porte reste fermée, même lorsque vous daignez y frapper. »

Le guichet s'était refermé, non si complétement ni si hermétiquement que la jeune abbesse ne pût entendre ni deviner ce qui se passait au dehors. M. Arnauld avait reculé d'un pas, confondu et muet d'étonnement plus encore que de colère.

Mme Arnauld, mieux préparée, mais violemment irritée

contre la folie et le manque de respect de sa fille, était promptement descendue du carrosse, allant tout droit à son mari, sur le bras duquel elle s'appuyait comme pour le consoler de l'insulte qu'il venait de recevoir.

« Angélique est une ingrate! s'écriait-elle. J'avais été prévenue de ses folles intentions, mais je n'avais voulu y croire, assurée que ses imaginations ne tiendraient pas contre son devoir envers vous et le bonheur de vous voir. »

Puis élevant la voix :

« Ouvrez, Angélique, ouvrez à votre père, je vous l'ordonne sur votre obéissance de fille. »

Mme Lemaître crut voir le volet du guichet, qui tremblait légèrement, comme poussé par une main agitée; il ne se rouvrit pas cependant et la porte restait close. On entendait à l'intérieur des voix confuses, peu nombreuses, mais violentes et irritées.

« C'est Mme Morel, dit Anne en se penchant vers sa sœur restée comme elle dans le carrosse; n'entendez-vous pas comme elle appelle les tourières pour faire ouvrir les portes? J'aurais été bien étonnée qu'Angélique l'eût gagnée à vouloir la clôture. Elle est trop ancienne, et elle aime tant mon père et ma mère! »

M. d'Andilly s'était rapproché du mur; sa colère ne connaissait point de bornes. Il n'était pas retenu comme M. Arnauld par la dignité de l'âge, par la tendresse du père; il éprouvait le ridicule de la situation : ce carrosse arrêté devant une porte fermée et un mur sans ouverture, ces laquais qui regardaient le visage de leurs maîtres et qui étaient témoins de l'insulte qui leur était faite.

« Ingrate! criait-il; nul monstre des temps passés n'a jamais comme vous fermé la porte à un père et à une mère qui vous ont comblé de leurs bienfaits; vous n'êtes qu'une parricide, qui voulez faire mourir de douleur ceux à qui vous devez tout. Otez les chevaux du carrosse, Jean, ordonna-t-il au cocher; nous attendrons ici, à pied, devant la porte, qu'il plaise à madame l'abbesse d'ouvrir à son père, qui l'a nourrie, entretenue, établie, et qui a relevé jusqu'aux murs qui l'abritent! Nous verrons bien si son respect pour une pré-

tendue règle l'emportera sur son respect pour les commandements de Dieu ! »

Troublés eux-mêmes et ne recevant pas d'ordres contraires, les laquais s'étaient mis en devoir de dételer. Anne était descendue du carrosse et s'approchait de son frère.

« Ce n'est pas une prétendue règle, Robert, dit-elle, je l'ai lue maintes fois, et sais bien que la clôture exacte y est exigée. Puisque Angélique l'a ainsi promis à Dieu, comment pourrait-elle n'y pas obéir ? »

M. d'Andilly se retourna avec colère; le doux visage de la



Il éprouvait le ridicule de la situation.

jeune fille était troublé, ses joues étaient inondées de larmes.

« Dieu avait dit : Honore ton père et ta mère, avant que M. de Cîteaux eût ordonné la clôture, » dit-il brusquement.

Anne recula, sans changer de pensée.

« Ce sont les volontés de mon père qui l'ont mise en ces engagements, » se disait-elle.

M. Arnauld avait recouvré la parole; il avait de nouveau frappé à la porte; le guichet s'était aussitôt rouvert.

« Je le veux, ma fille, dit-il d'une voix imposante; cette

porte ne doit être fermée ni pour votre mère ni pour moi. Ordonnez qu'on l'ouvre aussitôt! »

La voix d'Angélique sembla plus faible à l'oreille anxieuse de ses sœurs.

« Pour l'amour de la très-sainte Trinité, mon père, daignez seulement entrer dans le parloir, pour entendre ce que j'ai à vous dire. »

M. Arnauld répondait aux instances de sa fille par des ordres réitérés. Derrière la porte on distinguait les murmures des vieilles religieuses; la plupart des filles, pénétrées de l'esprit d'Angélique, s'étaient réfugiées dans l'église et priaient avec ferveur. Tout à coup M. Arnauld éleva de nouveau la voix.

« Qu'on me rende mes filles qui sont céans, ordonnait-il, je les veux emmener avec moi, et ne les saurais plus laisser ici pour y apprendre la rébellion! »

M. d'Andilly se mit à rire.

« Ce sont ici des inventions de ma mère, disait-il à Mme Lemaître, silencieuse auprès de lui; quand on ouvrira la porte pour laisser sortir Agnès et Marie-Claire, elle poussera en avant avec mon père, et nul n'osera refermer contre eux les battants. »

On n'attendit pas longtemps; la grande porte restait fermée, les verrous ne grinçaient pas dans leurs gâches, mais déjà les deux jeunes filles embrassaient leur mère. Toujours debout près de la porte, comme une sentinelle vigilante au lieu du mortel péril, Angélique avait tendu une clef à la plus fidèle de ses religieuses qui l'avait rejointe au guichet.

« Vite, par la petite porte de l'église, » avait-elle dit.

La religieuse n'en avait pas demandé davantage; elle avait entendu, comme Angélique elle-même, l'ordre de M. Arnauld. Sans rompre la clôture, sans manquer à cette règle dont le rétablissement lui coûtait si cher, la jeune abbesse avait obéi; les sœurs qu'elle chérissait, qui étaient toute sa consolation, lui étaient enlevées. Agnès était au milieu des siens, grave et son voile baissé; Marie-Claire dévorait sa mère de baisers. M. d'Andilly continuait de tempêter; il

s'était avancé vers Mme de Saint-Cyr, comme il s'amusait à appeler la petite abbesse.

« Il fait beau voir qu'on apprenne l'insolence et la désobéissance dans les maisons religieuses, disait-il; vous ne pouviez demeurer plus longtemps en ce lieu avec ma sœur et la vôtre, dont Dieu ait pitié ; vous y auriez appris trop de mauvais exemples. »

Agnès n'avait pas levé son voile, mais sa voix était nette et ferme.

« Angélique n'a point tort, dit-elle, et ne saurait manquer de respect à notre père en faisant ce à quoi elle est obligée par sa règle; le concile de Trente l'a ainsi commandé. »

M. d'Andilly tourna sur ses talons, riant, mais un peu décontenancé.

« Oh ! vraiment, dit-il en se tournant vers sa mère, nous en tenons : en voici aussi une qui se mêle de nous citer les canons et les conciles !

— *Ex ore infantium....* » murmurait Mme Lemaître; mais Mme Arnauld n'écoutait pas ses enfants; elle avait doucement repoussé Marie-Claire suspendue à son cou. Elle écoutait les ordres que donnait M. Arnauld.

« Qu'on mette les chevaux au carrosse, disait-il, je ne saurais demeurer ici plus longtemps. »

Derrière le guichet, une voix se faisait encore entendre :

« Je vous en conjure, mon père, entrez au parloir, vous y trouverez votre commodité en attendant de partir, et je pourrai enfin vous parler. »

Le père hésitait; Mme Arnaud avait posé sa main sur son épaule comme pour l'entraîner vers le carrosse que préparaient les laquais. Il regarda un moment dans les yeux de sa femme : la colère, le ressentiment et une ferme résolution s'y lisaient clairement. M. Arnauld sourit et secoua la tête.

« J'ai toujours été plus faible que vous, murmura-t-il, et j'ai un désir passionné de voir encore une fois dans le visage d'Angélique si sa santé n'a point souffert. »

En parlant ainsi, il se dirigeait à grands pas vers le par-

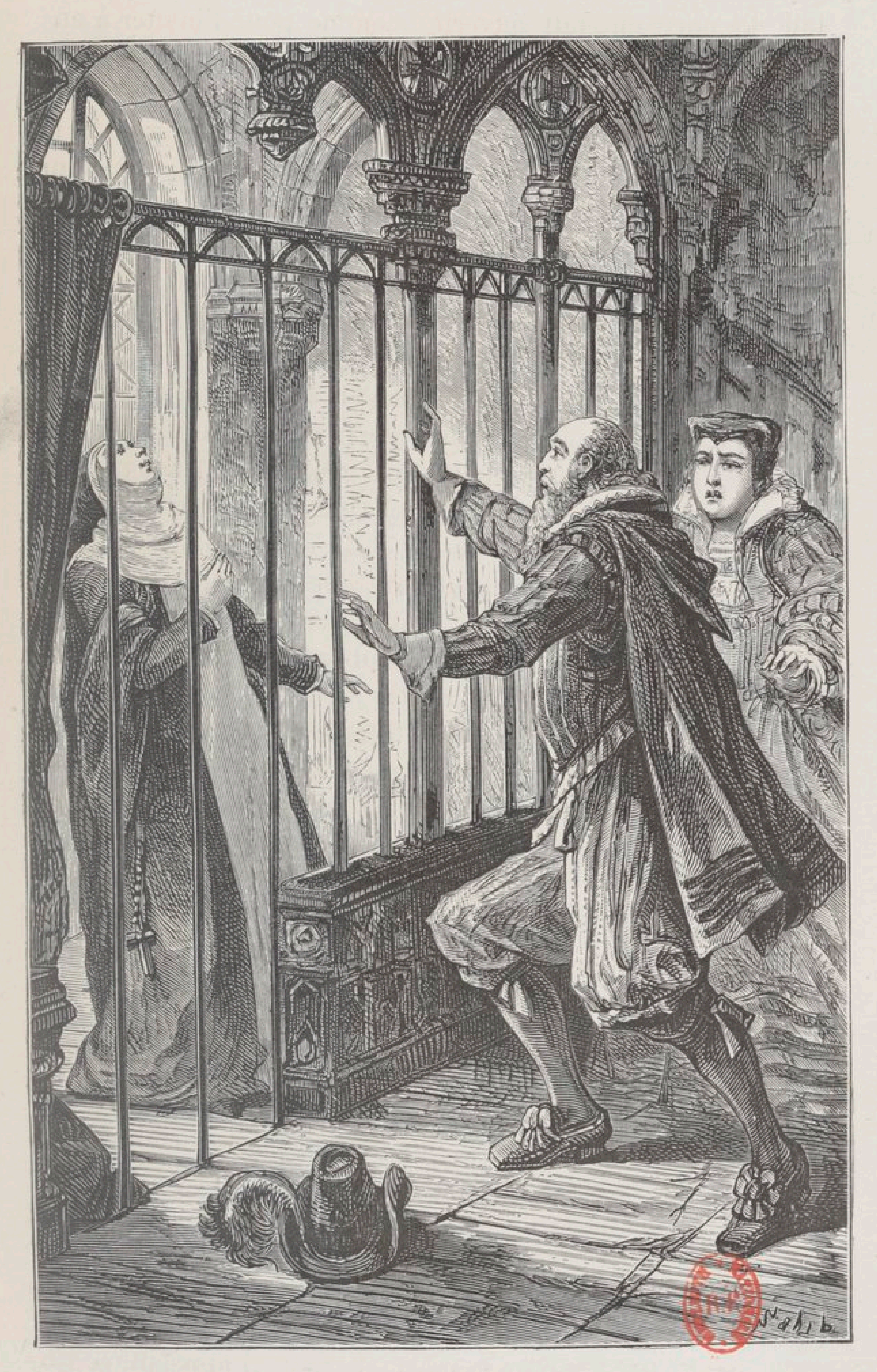
loir. La porte en était ouverte, comme pour l'inviter à entrer. Mme Arnauld se détourna avec dépit.

« Je ne puis souffrir ces lâchetés! » pensait-elle en son cœur ; mais elle était depuis trop longtemps soumise à la volonté de son mari et trop pénétrée de ses devoirs pour rien laisser percer de son mécontentement. M. d'Andilly s'était rapproché d'elle, irrité, étonné, touché cependant de la tendre bonté de son père. Les quatre sœurs étaient réunies; Mme Lemaître serrait entre les siennes la main d'Agnès ; toutes elles priaient Dieu dans leurs cœurs.

M. Arnauld avait pressé le pas; il avait hâte de voir sa fille et d'échapper au sentiment de la défaite qu'il éprouvait au fond de son cœur. Angélique avait couru au parloir, chancelante encore et s'appuyant contre les murailles dans sa cruelle émotion. Elle entra, et tirant le rideau qui cachait la grille, elle aperçut devant elle son père, dont le visage était bouleversé par l'irritation et la douleur. Il s'avança cependant comme pour l'embrasser. La grille était là, impitoyable; M. Arnauld s'arrêta.

« Vous avez eu jusqu'ici, ma fille, dit-il, un père qui vous a tendrement chérie, et qui n'a eu d'autre plaisir que de veiller à vos intérêts et d'y prendre plus de soin qu'aux siens propres. Dès ce jour, il n'en peut plus être ainsi, et je suis résolu à ne vous jamais revoir; cependant, comme je ne saurais laisser de vous aimer encore, je vous conjure de mettre quelque modération dans vos austérités, et je vous fais cette dernière prière que, pour l'amour de moi, vous vouliez bien vous garder de ruiner en vain votre santé et votre vie. »

Angélique était debout, une main appuyée contre les barreaux qui la séparaient de son père. Elle avait endurci son courage contre les reproches et les injures; elle ne put tenir aux paroles tendres et aux larmes qui tremblaient aux cils de M. Arnauld. Sans un cri, sans une plainte, sans appeler au secours, elle tomba lourdement derrière la grille, et son père, qui s'élança vainement pour la secourir, aperçut sur son visage la pâleur de la mort. Il criait, il appelait, conjurant les religieuses de ne point laisser sa fille mourir sans



Elle tomba lourdement derrière la grille.

ressources ; il secouait dans sa douleur et son effroi les barreaux qui déjouaient ses tendres efforts. Mme Arnauld était accourue, effrayée par les cris de son mari.

« Elle est là, dit M. Arnauld montrant le fond du parloir, morte ou mourante, je ne sais ; elle s'est fait une violence au-dessus de ses forces. »

Mme Arnauld avait à peine regardé sa fille ; elle courut de nouveau à la grande porte ; M. d'Andilly et les laquais y heurtaient déjà à faire croire qu'ils allaient la rompre. Les ouvriers du dehors étaient arrivés et frappaient sans comprendre. Les religieuses s'étaient enfuies : on était en ce jour-là à Port-Royal bien éloigné de courir au bruit ; quelques-unes s'étaient prosternées dans l'église ; d'autres étaient rentrées dans le réfectoire et se bouchaient les oreilles. Une religieuse enfin, au milieu du tumulte, reconnut la voix de M. d'Andilly qui s'élevait, claire et pénétrante :

« Allez-vous-en tantôt au parloir, secourir votre abbesse qui se meurt. »

Comme un essaim d'abeilles effrayées et confuses qui s'agitent autour d'une branche d'arbre et finissent par se réunir toutes en un même point, les religieuses coururent toutes ensemble au parloir ; on se poussait inutilement à la porte basse, la salle était petite, et la jeune abbesse, toujours étendue à terre dans ses longs vêtements noirs, semblait occuper tout l'espace.

M. Arnauld était collé contre la grille, dirigeant et pressant les mouvements des femmes.

« Doucement, disait-il, prenez garde à rompre ses membres roidis, agitez l'air autour d'elle et faites-lui respirer du vinaigre ; ne baissez pas ainsi sa tête, et maintenez-la bien couchée sur le plancher. Ah ! elle a remué, elle a retiré sa main ! Dieu soit loué ! elle n'est point trépassée ! »

M. Arnauld s'éloignait déjà, craignant dans sa tendresse paternelle que sa vue ne troublât de nouveau les sens à peine raffermis de l'abbesse ; mais Angélique l'avait entendu à travers la mortelle faiblesse qui l'avait saisie. Sa voix défaillante murmurait quelques paroles. M. Arnauld s'approcha de nouveau de la grille.

« Faites-moi seulement cette grâce, mon père, de vouloir bien ne pas vous en aller ce jour-d'huy. »

Tout désir de départ avait disparu de l'âme de M. Arnauld. Une seule pensée l'absorbait tout entier : il avait vu sa fille, son Angélique, celle qu'au fond de l'âme il plaçait au-dessus de tous ses autres enfants, mourante devant lui et presque à ses pieds, de douleur et de regret d'avoir été forcée de lui désobéir. Jamais à l'avenir il ne lui imposerait une telle souffrance. Mieux valait céder sur tous les points à sa conscience que de la faire mourir de chagrin. Mme Arnauld était restée à la porte du parloir, elle hésitait à entrer.

« J'ai juré de ne la jamais revoir ! murmurait-elle.

— Après ce jour, dit M. Arnauld, accoutumé aux rigides scrupules de sa femme.

— Après ce jour, » répéta celle-ci, et elle s'avanca vers la grille.

Deux religieuses étaient occupées de préparer un lit dans le fond du parloir.

M. d'Andilly et ses sœurs étaient entrés à leur tour; la petite salle était pleine, lorsque les rideaux, qu'on avait tirés derrière la grille, se rouvrirent. Angélique était étendue sur le petit lit, pâle encore et les traits altérés, mais le front rayonnant d'une paix triomphante. Elle avait pu se tromper et pousser à l'extrême une obéissance qui déchirait son cœur; mais elle avait agi par conscience et dans l'inébranlable résolution de faire la volonté de Dieu; la victoire lui était demeurée et la joie divine avait rempli son âme de ses plus secrètes douceurs. Elle souriait sans parler. Son père s'était approché de la grille; lui aussi il la contemplait en silence.

« Laissez les grilles fermées, si vous le croyez devoir, dit-il enfin, mais ne me percez plus ainsi l'âme. J'ai cru vous voir morte devant mes yeux.

— Mieux aurais-je aimé mourir mille fois que vous contrister ainsi, mon père, si je ne l'avais cru devoir à mon obéissance envers Dieu, » répondit la jeune abbesse, et elle tendait les mains vers ceux qu'elle sentait encore irrités.

Mme Arnauld et M. d'Andilly ne s'étaient pas approchés des barreaux, ils restaient assis sur leurs chaises.

Au même moment la porte s'ouvrit, et M. de Vauclair, comme on l'appelait, entra d'un pas compassé, tout fier de la victoire qu'il avait remportée par le ferme courage de sa pénitente. C'était lui, comme confesseur de l'abbesse et du couvent, qui avait conseillé à Angélique de rétablir la clôture et qui avait exigé d'elle une brusque rupture avec les usages anciens de la maison. Il venait se féliciter du succès de sa tentative.

M. d'Andilly ne lui laissa pas le temps de s'avancer bien avant dans la petite salle.

« Vous venez céans voir si l'abbesse est morte, monsieur, demanda-t-il ironiquement, ou si ses parents lui ont donné leur malédiction? Peu s'en est fallu qu'il en fût ainsi, et voici ma mère qui, après ce jour arraché à sa tendresse, a juré de ne jamais revoir sa fille. Quant à moi, si je l'avais pu, j'aurais fait sauter les grilles et les portes du couvent, plutôt que de voir mon père y frapper en vain. »

Le pauvre confesseur s'excusait, tout confus et cherchant à expliquer ses raisons pour la résolution qu'il avait inspirée à la mère Angélique. La jeune abbesse était à la fois plus ferme et plus soumise que son guide spirituel ; elle tâtonnait encore dans l'obscurité, attendant le moment où la puissante main de M. de Saint-Cyran viendrait la diriger dans la voie d'une sainte ambition et du renoncement absolu.

Elle se souleva à demi sur ses oreillers.

« Je suis bien assurée de vos intentions, mon père, dit-elle, et vous rends grâce de m'avoir éclairée sur mon devoir; monsieur mon père a bien voulu me pardonner de l'avoir accompli à tout prix. »

Elle tournait vers M. Arnauld des regards si tendres, que le bon père se cacha le visage de son mouchoir pour ne point laisser voir ses larmes.

M. de Vauclair était plus hardi dans la chaire ou au confessionnal que devant le ressentiment de Mme Arnauld et

le mépris de M. d'Andilly ; il s'était prudemment glissé hors du parloir.

Angélique restait seule avec ses parents, humblement et pieusement reconnaissante. Déjà Agnès et Marie-Claire étaient rentrées sans bruit dans le couvent.

« Je ne saurais quitter ma sœur, avait dit la jeune abbesse de Saint-Cyr lorsque sa mère lui avait proposé de l'emmener avec elle. Je suis résolue de vivre et mourir avec elle en ce lieu, comme sa religieuse et sa fille, et si la clôture est obligatoire pour elle, à plus forte raison l'est-elle pour moi. »

Mme Lemaître soupirait en remontant dans le carrosse. Quelle paix elle laissait derrière ces murailles qui abritaient ses sœurs ! que de douleurs elle allait retrouver dans le monde ! Son mari revenait bientôt de ses voyages, et ses jours de trêve étaient finis. Elle regardait le grave et doux visage de son père, les yeux pénétrants de sa mère qui s'attendrissaient toujours en considérant M. Arnauld.

« Dieu leur a fait une belle part en ce monde, se disait-elle, mais sa pensée se reportait toujours avec amour sur la calme fraîcheur de Port-Royal des Champs. Un saint attrait la poussait vers cette retraite qu'elle devait atteindre plus tard, battue par les flots de la vie.

Trois femmes étaient assises dans ce carrosse, deux mères et une jeune fille; trois femmes étaient déjà réunies dans le monastère. Un jour elles s'y devaient retrouver toutes six, servant Dieu ensemble dans cette paix un peu factice qui se trouve à l'abri du cloître, toujours animée et vivifiée autour d'Angélique Arnauld par sa foi puissante et communicative, par son inépuisable sympathie, et par cette ardeur de cœur qu'aucune épreuve n'affaiblit jamais. A dix-huit ans comme à soixante, à soixante ans comme à dix-huit, la mère Angélique ne devait connaître sur terre qu'une passion unique, l'obéissance à la volonté de Dieu : *Dominus in cœlo*, répétait-elle au sein des plus amères douleurs.

Dieu lui réservait une grande joie. Ses supérieurs avaient

autorisé la jeune abbesse à laisser pénétrer son père dans les jardins et les bâtiments extérieurs. M. Arnauld avait repris les soins qu'il donnait aux affaires de sa fille, et les ouvriers comme les jardiniers étaient souvent surpris de le voir en éveil de bon matin, plus attentif et plus vigilant sur leur compte qu'ils ne l'eussent parfois souhaité. Mme Arnauld n'avait pas remis les pieds à Port-Royal : elle se croyait tenue par son serment à ne jamais revoir sa fille. En vain M. Arnauld lui rapportait sans cesse des nouvelles d'Angélique; en vain Mme Lemaître allait-elle visiter sa sœur toutes les fois que son mari le lui permettait, emmenant avec elle Mlle Arnauld, qui ne se montrait en aucune façon pressée de se marier ; la mère résistait toujours, fortement enracinée dans ses scrupules et plus préoccupée de faire son devoir que de céder aux besoins de son cœur.

Un matin enfin, plus d'un an après la journée du guichet, elle sortit de bonne heure pour s'en aller aux Jacobins. Un prédicateur venu de loin y devait faire un sermon. Quelques-unes des servantes l'avaient déjà entendu, et le bruit de leur admiration était arrivé jusqu'à Mme Arnauld. Son mari ne quittait jamais l'église de sa paroisse; Mme Lemaître avait grand'peine à suivre les dévotions les plus ordinaires; Anne était souffrante : la mère seule alla à l'église.

En rentrant au logis, elle alla tout droit dans la chambre de sa fille. M. Arnauld était au palais.

« Vite, dit-elle, Anne, mettez vos livres de côté, et venez-vous-en promptement dîner ; j'ai commandé le carrosse et m'en vais sur l'heure à Port-Royal. »

Anne regardait sa mère avec étonnement.

« Oui, reprit celle-ci, je bénis Dieu de m'avoir envoyée ce jour aux Jacobins, car j'y ai entendu déclarer que les serments mal jurés dans une colère ou par emportement ne devaient pas être tenus, ni gardés. J'étais assurément fort en colère quand je jurai de ne jamais revoir votre sœur, et je me serais maintes fois dédite avec joie, si j'avais cru le pouvoir devant Dieu. Hâtez-vous, Anne, il y a un an que je vis les yeux d'Angélique. »

La jeune abbesse sortait de l'église. Elle avait accoutumé d'y porter constamment ses peines, les difficultés que rencontraient son gouvernement ou les combats d'une conscience scrupuleuse aux prises avec un caractère ardent et entier. Elle entendit le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait devant la porte. Cette fois, point d'obstacle; Mme Lemaître et Mlle Arnauld avaient été autorisées à entrer librement dans le monastère; leur mère, qui n'avait pas usé de ce privilége, le savait bien; elle sortit promptement de sa voiture et pressait le pas pour chercher sa fille. Angélique était debout devant elle, sans que ni l'une ni l'autre osassent croire à leur bonheur. Enfin un cri de joie, un seul, échappa aux lèvres de la fille. La jeune abbesse, si résolue dans ses exigences envers les autres comme envers elle-même, déjà renommée pour les saintes pratiques et les règles austères qu'elle avait établies dans son couvent, destinée à lutter victorieusement contre la volonté de Richelieu et celle de Louis XIV, entourait de ses bras le cou de sa mère, se pressant contre elle comme une enfant fatiguée, joyeuse de retrouver le nid et le refuge d'une tendresse sans égale. Les baisers et les larmes de Mme Arnauld pleuvaient sur le voile et les coiffes de sa fille.

«Je ne saurais jamais vouloir assez de bien à ce jacobin,» répétait-elle.

Agnès et Marie-Claire étaient là, accourues au bruit de l'arrivée de leur mère. Celle-ci les embrassa d'un air distrait. Elle revenait sans cesse à Angélique. Angélique n'entendait et ne voyait que sa mère. Lorsque la cloche du réfectoire se mit à sonner pour le souper, Mme Arnauld tressaillit.

« Je n'ai rien su du temps, s'écria-t-elle, et votre père m'attendra en vain pour le souper. »

Elle remonta promptement dans son carrosse; elle était déjà loin, qu'Angélique regardait encore la poussière soulevée par les roues.

« Je n'oublierai jamais la grâce que Dieu m'a faite en ce jour! » dit-elle aux religieuses dévouées qui l'entouraient auprès de la porte.

Les années s'écoulèrent : le fidèle cœur de la grande abbesse tint parole. Chaque année, à l'anniversaire du jour qui lui avait rendu sa mère, Angélique Arnauld remerciait solennellement le Dieu qu'elle avait servi depuis si longtemps et qui ne l'avait jamais abandonnée.

Dominus in cœlo!

DE CHARYBDE EN SCYLLA

LAW ET LA MER DU SUD

(1715-1720)

DE CHARYBDE EN SCYLLA

LAW ET LA MER DU SUD

(1715-1720)

« Non, ma mère, je ne crois pas mon honneur obligé à suivre Sa Majesté en Écosse ! disait sir Charles Percy à lady Mary, sa mère, qui levait sur lui des yeux suppliants et remplis de larmes. Sa Majesté ni ses ancêtres n'ont jamais rien fait pour moi ni pour les miens. Sa fidélité à leur cause a coûté à monsieur mon père, dont Dieu veuille avoir l'âme, tout ce que les hommes ont de plus cher. Si je suis exilé, sans patrie, sans terres, sans fortune, n'est-ce pas à cette fidélité que je le dois? Auriez-vous versé tant de larmes, ma mère, si vous étiez restée paisiblement abritée dans cette douce demeure que vous m'avez si souvent décrite et dont il me semble encore me souvenir comme d'un paradis? »

Lady Mary Percy se leva; son bonnet de veuve voilait à peine des cheveux blonds et abondants encore malgré les vingt-cinq ans de son fils; elle était grande et mince, ses traits étaient nobles et doux; elle appuya la main sur l'épaule de sir Charles.

« Plût à Dieu, dit-elle, que chacune de ces larmes dont vous parlez eût été du sang, si elles avaient pu ramener le roi en paix sur le trône de ses pères ; plût à Dieu que je dusse mener en pleurant jusqu'au dernier jour de ma vie, plutôt que de voir mon fils unique déshonoré devant mes yeux ! »

Le jeune homme fit un pas en arrière, il rougit violem-

ment. Il était né et il avait été élevé en France. Son père, sir Ralph Percy, avait accompagné dans l'exil le roi Jacques II, lorsque l'Angleterre, lasse d'une tyrannie inintelligente et dure, avait revendiqué ses droits religieux et politiques en appelant à son aide le prince d'Orange. Il était mort sans avoir revu l'Angleterre; ses biens avaient été confisqués. Son fils, témoin depuis son enfance des souffrances de ses parents, comme des mesquines intrigues de la petite cour de Saint-Germain, s'était peu à peu détaché de son parti. A vingt-cinq ans, Charles Percy, hardi et entreprenant en même temps qu'il était sensé et modeste, n'était plus jacobite, et son ardent désir tendait tout entier à retrouver la patrie perdue. Tous ses rêves allaient à l'Angleterre.

Lady Mary était restée fidèle à ses regrets pour son mari et pour les opinions politiques qu'il lui avait naguères inspirées. Elle était triste; elle pleurait parce que son fils refusait de s'engager dans l'expédition que le chevalier de Saint-Georges, le roi Jacques III, comme l'appelaient ses amis, allait tenter sur les côtes d'Angleterre.

« Non, ma mère, répétait le jeune homme vivement agité, mylord Bolingbroke n'a pas conseillé cette entreprise, il la croit prématurée et mal conçue....

— Que me parlez-vous d'un incrédule débauché comme lord Bolingbroke? s'écria lady Mary. Est-ce à de pareils hommes que le roi doit confier la conduite de ses affaires, et n'a-t-il pas assez d'honnêtes gentilshommes pour le servir ? »

Sir Charles hochait la tête.

« Nul n'a autant d'esprit et d'expérience politique que lui, » murmurait-t-il.

Mais il était las de la discussion. Il avait affirmé sa résolution, et ne voulait à aucun prix blesser sa mère, qu'il aimait tendrement. Il baisa la main de lady Mary et sortit pour chercher la société de quelques jeunes Anglais dont les sentiments se rapprochaient des siens. On l'appelait tout bas le Hanovrien et le Protestant, bien qu'il fût constamment resté fidèle à la religion de ses pères.

Les mois s'étaient écoulés. Le chevalier de Saint-Georges avait quitté l'Écosse, où son apparition tardive avait peu servi sa cause. Ses partisans avaient été battus et dispersés; la plupart étaient fugitifs, destinés à errer longtemps sans oser rentrer dans leur patrie, ballottés de conspiration en conspiration; quelques-uns étaient tombés entre les mains de leurs ennemis. Le petit corps des jacobites anglais avait vu périr sur l'échafaud ses plus nobles chefs. Les conseils de Bolingbroke n'étaient plus écoutés par le Prétendant, qui avait, lui aussi, perdu sa seconde patrie, cette France si longtemps son asile. Le Régent, habilement engagé par son ministre Dubois dans une utile alliance avec l'Angleterre et avec le roi Georges Ier, s'était lassé des embarras continuels que lui causaient les Stuarts. C'était vers la Lorraine que le chevalier de Saint-Georges dirigeait ses pas; le château de Saint-Germain était fermé. Lady Mary ne reprochait plus à son fils le refus qu'il avait naguère opposé à ses désirs; ses illusions étaient profondément atteintes. « Le Roi » n'avait fait preuve ni de courage pour défendre sa propre cause, ni de dévouement pour soutenir ses amis. Les jacobites étaient tristes et humiliés en France; en Angleterre, ils se cachaient pour verser leurs larmes les plus amères. Chaque jour quelque fugitif, dépourvu de toute ressource, venait grossir le nombre des exilés établis à Paris ou dans les environs.

Chaque jour aussi la table de lady Mary et de son fils devenait plus simple et plus pauvre. Sir Charles recevait encore d'Angleterre quelques faibles revenus. Des lambeaux de bien lui appartenaient encore dans ce comté de Norfolk qu'il se figurait si beau, si riche, couvert de moissons et de troupeaux. Le jeune homme remettait à sa mère tout ce qu'il recevait, réservant à peine de quoi suffire aux modestes besoins de sa toilette.

Dans l'exil et la gêne, lady Mary avait su enseigner à son fils une leçon trop souvent négligée. Sir Charles respectait sa mère autant qu'il l'aimait; il ne lui demandait jamais compte d'aucune dépense, mais il ne pouvait fermer les yeux à la pauvreté croissante de leur manière de vivre. Une petite servante française que lady Mary avait élevée, à laquelle elle

était attachée, avait disparu de la maison. Seul le vieux Thomas Snow, venu naguère d'Angleterre à la suite de sir Ralph, suffisait aux besoins du service ; il faisait la cuisine, il nettoyait la petite maison, abritée dans un pli des collines près de Saint-Germain. Charles croyait l'avoir même aperçu un jour les mains plongées dans un baquet, occupé à savonner le linge ; mais la porte s'était refermée brusquement. Les chemises et les jabots du jeune homme étaient toujours soigneusement repassés ; Thomas maniait-il le fer comme le balai ou l'écumoire ? Lady Mary n'en disait rien à son fils.

« Sans doute, ma mère soutient les malheureux qui ont tout perdu dans l'expédition du roi, pensait sir Charles ; elle a mille fois raison ; je mangerai mon pain sec sans me plaindre, si elle le trouve bon. »

Lady Mary était agitée, mais elle paraissait joyeuse. Sans le savoir, sans le vouloir, la diversité de leurs sentiments politiques l'avait peu à peu séparée de son fils qu'elle adorait, pour lequel elle eût volontiers tout sacrifié. Afin d'éviter les discussions domestiques, Charles et sa mère avaient pris l'habitude de ne jamais parler de ce qui les séparait ; ils en étaient venus à ne plus parler de ce qu'ils pensaient ou de ce qu'ils désiraient. Lady Mary avait caché à son fils les sacrifices qu'elle avait faits pour la cause du roi Jacques III ; elle ne lui avait pas dit que ses derniers bijoux, sauvés naguère par la fidélité de Thomas, conservés avec soin comme une suprême ressource pendant les longues années de l'exil, avaient été mis en gage afin de fournir une petite somme à la souscription des pauvres jacobites exilés pour leur souverain ; elle ne lui disait pas maintenant que tout l'effort de son économie tendait à les dégager des mains du prêteur pour les jeter dans d'autres mains plus avides et plus dangereuses encore.

Une fièvre inconnue venait de s'emparer de la cour et de la ville. L'Écossais John Law promettait aux particuliers comme à l'État des richesses inépuisables. Lady Mary l'avait rencontré chez l'une de ses amies ; elle l'avait entendu causer, exposant le grand projet de sa Compagnie du Mis-

sissipi et la théorie de sa banque; elle s'était laissé séduire par son éloquence entraînante et lucide.

« Je comprends très-bien, se disait-elle; quand j'aurai retrouvé mes pierreries, je les lui confierai, j'achèterai des actions du Mississipi, nous aurons là-bas des terres, des mines ; nous redeviendrons riches, et Charles sera heureux, il se mariera et il oubliera son désir de retourner en Angleterre. Comment pourrais-je jamais traverser de nouveau la mer? Quand mon cher sir Ralph fuyait pour sauver sa vie, il m'a semblé que mieux aurais-je aimé mourir que souffrir comme j'ai fait sur le navire. »

Pendant que lady Mary méditait ainsi, réduisant chaque jour la part de viande qu'elle accordait à chacun dans son étroit ménage et repassant elle-même les manchettes de son fils, le Régent de France, Philippe d'Orléans, était enfermé avec le duc de Noailles et le chancelier d'Aguesseau dans le petit cabinet peint et doré d'une jolie maison de campagne que le duc de Noailles possédait au faubourg Saint-Antoine, et qu'on appelait la Roquette.

Il s'agissait de savoir si la banque de Law deviendrait la banque de l'État, la *Banque royale*, comme on disait alors. Le Régent était passionnément entraîné par les talents de Law comme par le côté chimérique de son esprit.

« Seuls mon fils et le roi de Sicile ont compris le système de Law parmi tous les princes de l'Europe, » disait Madame, mère du Régent.

Le roi de Sicile avait compris la théorie, mais il s'était refusé à essayer la pratique.

« Je suis trop pauvre pour me ruiner, » disait-il.

Philippe d'Orléans, magnifiquement vêtu, au regard intelligent et clair, beau malgré son embonpoint précoce, allait et venait dans la chambre, parlant très-haut et cherchant à persuader ses conseillers. Le président du conseil des finances était aussi opposé que le chancelier aux aventureux projets de l'Écossais.

« Ce serait faire de l'État un commerçant, et mettre en grand péril la dignité royale, » disait M. d'Aguesseau, gravement assis dans son fauteuil, comme s'il siégeait à la cour.

— Et menacer de perte les deniers dont il ne saurait se passer, insista le duc de Noailles. Nous avions commencé à vivre comme le doivent les gens ruinés, avec une sévère économie. En vingt ans, nous aurions été libres, et voilà que cet Écossais vient tourner toutes les têtes, en promettant à tous la richesse. « En courant, l'argent double de valeur, dit-il ; en étant concentré dans les mêmes mains, il centuple.... » Comme il voudra, pourvu que les mains ne soient pas celles de Sa Majesté, ni l'argent celui de ses sujets.... »

La discussion s'échauffait, le Régent était secrètement engagé avec Law, ses conseillers l'ignoraient. Philippe d'Orléans s'était appuyé contre la cheminée, sa bonhomie et sa cordialité ordinaires avaient disparu ; il était blessé par l'entêtement de ses interlocuteurs, acculé par ses promesses.

« Et si je disais : Je veux! » s'écria-t-il enfin.

Le chancelier se leva, saluant profondément en pliant les genoux, à la manière des parlementaires.

« Votre Altesse en a le droit, dit-il, pourvu qu'elle fasse prononcer le roi en lit de justice. Je lui demanderai seulement cette faveur de me permettre de n'y point assister. J'irai à Fresnes.

— Vous y pouvez rester, monsieur, répondit sèchement le Régent.

— Et moi, monseigneur, dit le duc de Noailles, je demanderai à me retirer du conseil des finances. »

Le ton du grand seigneur était moins résolu que celui du magistrat. Le prince le comprit ; un regard d'intelligence fut échangé entre eux ; la puissance de cour était chère au duc de Noailles. Il quitta la présidence du conseil des finances, mais il continua de siéger dans le conseil de régence. Lorsque les trois visiteurs sortirent par la petite porte de la Roquette, Law avait vaincu ses adversaires ; les décrets érigeant sa banque en Banque royale furent dès le lendemain portés au Parlement. La résistance des magistrats fut inutile, le Régent leur força la main ; toute la France fut appelée à confier sa fortune à Law, sous la sanction des recommandations royales.



Philippe d'Orléans allait et venait dans la chambre.

Dans le modeste logis de sir Charles Percy, la discussion n'était pas aussi vive que dans la plupart des familles; en bien des maisons les pères et les mères, âgés et timides, résistaient à l'entraînement des enfants et refusaient d'acheter des actions du Mississipi. Sir Charles Percy, avec l'honnête horreur qu'il éprouvait pour toute dette, se sentait à l'abri de la séduction.

« Je n'ai rien à risquer, » pensait-il.

Lady Mary cependant, à force de peine et d'économie, avait retrouvé ses parures; elle n'avait pas hésité à se présenter chez Law lui-même. Elle avait eu quelque peine à être admise. Mme Law était dans le salon somptueux du plus magnifique hôtel, tenant cercle des plus grandes dames de la cour.

« Si mon fils a besoin d'une duchesse pour mener ma petite-fille à son mari à Gênes, qu'il envoie chez Mme Law : elles y sont toutes, » disait Madame.

Le grand financier lui-même avait cependant entendu prononcer le nom de lady Mary. Il avait souri : un souvenir de jeunesse traversait son esprit.

« Lady Mary Percy était naguère lady Mary Gordon, murmura-t-il, et son père le tout-puissant seigneur du lieu où mon père était un petit marchand, avant qu'il ouvrît boutique à Édimbourg. Qu'on fasse entrer lady Mary dans mon cabinet. »

Lady Mary était entrée, ravie d'un succès que lui eussent envié toutes les grandes dames occupées à flatter Mme Law. Elle avait simplement posé sur la table une petite boîte contenant ses pierreries. « Je n'ai que ceci, monsieur, avait-elle dit, mais je voudrais rétablir la fortune de mon fils ; pouvez-vous me donner des actions en échange de mes parures ? »

Le financier avait ouvert la boîte. Héréditairement connaisseur en pierres fines, élevé naguère dans la boutique de son père, il soulevait l'un après l'autre les bijoux dont les reflets chatoyaient sous sa main. Son front était devenu pensif : il songeait aux souffrances qu'avait dû endurer la femme assise à ses côtés, aux bouleversements qu'avait subis sa patrie ; il pensait aux fugitifs, à ceux qui souffraient en

tous lieux, et son âme, sincèrement compatissante malgré son ambition effrénée, souffrait pour tous les malheureux, qu'il chercha constamment à soulager. Il se leva, et prenant dans un tiroir une liasse des actions de la banque nouvelle :

« Tenez, madame, dit-il, en les tendant à lady Mary. Quand vous aurez vendu ceci, avec quelque bénéfice, j'ose le croire, vous pourrez venir chercher vos pierreries ; je les connais, elles ont été portées par bien des Gordon, elles vous attendront dans ce tiroir. »

Il refermait son secrétaire tout en parlant. Lady Mary le regardait avec un étonnement mêlé de reconnaissance et de déplaisir.

« J'ai souvent vu le marquis votre père venir dans la boutique du mien, dit le grand financier, non sans quelque émotion, et je n'ai jamais oublié le passé. »

Il avait agité sa sonnette ; les plus grands seigneurs l'attendaient. Lady Mary fit la révérence et se retira, humiliée au fond de l'âme, contente cependant et pressée d'essayer ses talents d'affaires.

« Je rencontrerai demain grande compagnie à la rue Quincampoix, » pensait-elle ; mais elle ne dit rien à son fils du succès de sa visite, ni de ses espérances.

C'était une cohue étrange qui se pressait dans la rue étroite et sombre où la nouvelle Compagnie avait établi ses bureaux ; toutes les affaires financières de l'État étaient désormais aux mains de Law. La Compagnie des Indes avait accaparé le monopole du commerce ; elle avait acheté les fermes générales ou la perception des impôts à l'intérieur ; toutes les richesses nationales lui étaient confiées, et la nation jetait à sa tête les richesses particulières entassées dans les familles, arrachées parfois aux besoins les plus pressants. Les carrosses se heurtaient à l'entrée de la rue, plusieurs accidents avaient eu lieu, le lieutenant de police avait fait placer des gardes. On n'arrivait plus en voiture ; les grandes dames coudoyaient les marchands, les abbés, les domestiques. Lady Mary était venue à pied ; elle n'avait ni carrosse, ni chaise, et les longues années de son séjour en France n'avaient pas complétement détruit les habitudes de sa jeu-



Tenez, madame, dit-il, en tendant les actions à lady Mary.

nesse; elle marchait volontiers, même dans les rues crottées et encombrées par la foule. A côté d'elle, à demi chancelante sur ses hauts talons, embarrassée par ses paniers et sa longue robe, la marquise de Verneuil cherchait en vain à se frayer un passage. Elle avait naguère rencontré lady Mary à Saint-Germain.

« Ah! madame, dit-elle, vous vous tirez plus aisément que moi de cette cohue; je me demande ce que j'y viens faire, n'ayant point d'actions à vendre ni à acheter. »

En parlant ainsi, elle serrait contre son corsage un petit portefeuille. Lady Mary l'aperçut. Elle était naturellement franche, un peu offensée d'ailleurs des airs indifférents de Mme de Verneuil.

« Vous mettez ici en grand danger les papiers que vous portez en ce portefeuille, dit-elle, et si vous n'y avez point d'affaires, vous feriez mieux de rentrer en votre hôtel; pour moi qui ai des actions à vendre, je suis obligée de me frayer ici un chemin. »

Elle avait à peine fait quelques pas, lorsqu'elle entendit des cris derrière elle. En se retournant, elle aperçut Mme de Verneuil pâmée, soutenue par un prêtre et par un homme du peuple.

« Mes papiers! » murmurait-elle défaillante et hors d'elle-même. Et comme on la pressait de questions : « On m'a volé mon portefeuille, toute ma fortune était là! »

L'abbé haussait les épaules.

« Où saisir le voleur dans cette multitude? disait-il. Aviez-vous des actions ou des papiers ayant valeur, madame?

— Des actions! »

Et la marquise cherchait à se relever, se dressant sur la pointe de ses pieds pour chercher dans la foule.

« Elles sont assurément vendues à l'heure qu'il est; peut-être en a-t-on fait marché sur le dos du petit bossu qui gagne dix louis par jour à servir de pupitre aux vendeurs et aux acheteurs ! »

Tout en consolant ainsi Mme de Verneuil, l'abbé s'était peu à peu éloigné d'elle, se glissant adroitement dans la foule. Le manant qui l'avait d'abord soutenue en avait fait

autant : chacun était pressé d'entrer dans le tourbillon, de vendre ou d'acheter. Les commis de la banque voyaient s'entasser devant eux les titres de terres, les papiers de famille, les contrats; on apportait tout, on vendait tout au plus offrant; une seule pensée possédait tous les esprits, la même espérance de fortune brillait à tous les yeux : il fallait à tout prix acheter et vendre, vendre et acheter les actions de la Compagnie des Indes. Des agents d'affaires installés à chaque étage des maisons excitaient l'ardeur insensée de la foule; on entendait célébrer la richesse des mines, la fertilité des terres d'Amérique, les facilités nouvelles du commerce avec les deux Indes. Tant d'éloquence n'était plus nécessaire : une folle passion entraînait cette foule, si diverse d'origine et de situation. La nuit était venue, des lumières apparaissaient à toutes les fenêtres; la moindre chambre était louée au poids de l'or, le moindre réduit était devenu un bureau où roulaient l'or et l'argent; on apportait par paquets les billets de banque fraîchement tirés; les ouvriers qui fabriquaient le papier ne pouvaient suffire à la tâche. Un cri s'éleva dans la foule :

« Il est neuf heures! On va fermer les grilles! »

Depuis six heures du matin, la même foule se pressait dans l'étroite rue. Lady Mary secouait ses robes froissées, elle cherchait à remettre en ordre ses rubans et ses coiffes.

« Que dirait Charles s'il me voyait ainsi? » pensait-elle.

Son fils l'avait en vain attendue pour souper. Sa mère n'était point rentrée, il était tard et elle avait été obligée d'accepter une place dans le carrosse d'une de ses amies, habitant comme elle auprès de Saint-Germain. Lorsqu'elle arriva enfin chez elle, ses poches étaient bourrées de billets de banque. Plus heureuse ou plus habile que Mme de Verneuil, elle n'avait pas été volée; elle étalait ses précieux papiers, les classant de ses mains délicates; elle voyait là le repos pour sa vieillesse, un établissement honorable pour son fils. Les actions que lui avait données Law s'étaient vendues cher.

« Demain, pensait-elle, j'irai chercher mes pierreries. »

Le lendemain, en effet, elle se présentait de nouveau chez

le contrôleur général. Law avait abjuré le protestantisme et ce titre éclatant avait été ajouté au suprême pouvoir. Law sourit avec un peu d'étonnement lorsque lady Mary tira de son sein une liasse de billets de banque.

« Vous êtes bien pressée, madame, dit-il; je reconnais le goût de conservation et d'hérédité de votre pays et du mien; ici on aurait cent fois vendu et acheté plutôt que de penser à recouvrer sitôt des bijoux de famille. »

Lady Mary s'était levée; le renom important de Law, l'éloquence aisée de ses paroles, et le service qu'il lui avait rendu, ne lui faisaient pas oublier la bassesse de son origine primitive; elle était un peu choquée du ton familier que le grand financier semblait se permettre envers elle. Sa révérence était profonde, mais froide et mesurée.

« Je vous remercie, monsieur, » dit-elle, en serrant dans sa main la précieuse boîte, et elle sortit sans entrer en explications sur les raisons de sa précipitation.

Law s'était laissé retomber sur son siége, inquiet au fond de l'âme du succès insensé de ses desseins.

« Si l'on bâtit une maison à dix étages sur des fondements qui ne sont pas destinés à en porter plus de quatre, la maison s'écroulera et tous les habitants seront écrasés, murmurait-il, en songeant aux maisons qui menaçaient les cieux de leurs douze étages dans cette rue de la Canongate à Édimbourg où il avait passé son enfance..... C'est ce que nous sommes en train de faire ici.... Allons!.... lady Mary a bien fait de venir chercher ses pierres. »

Lady Mary avait trop présumé de ses forces de résistance: à peine les joyaux de sa famille étaient-ils de nouveau entre ses mains, que l'idée d'un bénéfice nouveau se présenta à son esprit.

« J'ai à peine de quoi vivre, se disait-elle; pour marier Charles selon son rang, il me faut encore de l'argent, beaucoup d'argent: je vais de nouveau engager mes parures. Que de services ne m'ont-elles pas rendu déjà? Si la reine était encore dans le monde, je lui aurais fait ma révérence, tandis que j'ai mes bijoux entre les mains. »

Mais Marie de Modène était dans son couvent de Chaillot,

usant dans les larmes les beaux yeux qui avaient déjà tant pleuré quand Mme de Sévigné les avait loués naguère. Lady Mary reprit le chemin de la rue Quincampoix.

C'était encore le rendez-vous de toutes les classes de la société, plus inquiètes et plus empressées que jamais de réaliser des bénéfices et d'amasser de l'argent, car déjà des bruits fâcheux commençaient à circuler. On rappelait que les mines de la Louisiane avaient naguère englouti la fortune du financier Crozat sans fournir de minerai, que les constructions de la Nouvelle-Orléans absorbaient les revenus du commerce. On racontait dans la rue Quincampoix, à travers les rangs pressés de la foule, que bientôt les titres de la Compagnie des Indes comme les billets de banque perdraient une partie de leur valeur.

« Il y a en ce lieu-ci assez de papiers pour bâtir une église comme Notre-Dame, disait-on, et l'argent ne se voit plus nulle part. »

Les paiements en espèces au-dessus de dix louis venaient d'être interdits ; bientôt toute circulation des monnaies fut défendue.

« Quelle folie! disait, en déjeunant avec sa mère, sir Charles Percy, et quelle prétention insensée du contrôleur général ! vouloir empêcher les gens de garder chez eux leur or et leur argent! Ce que j'ai, je ne le porterai certes pas à la banque. Quel bonheur, ma mère, que vos ressources soient toutes en pierreries que nul ne saurait aliéner ! »

Lady Mary rougit. Les joyaux de famille étaient bien loin.

Les ordres arbitraires des gouvernants agissent souvent d'une manière funeste sur la vertu des gouvernés. Avec l'interdiction de conserver l'or et l'argent monnayé, commencèrent des délations odieuses, des trahisons domestiques sans nombre. Une récompense avait été promise aux délateurs. Le soir, à la nuit tombée, des hommes et des femmes se glissaient autour de la demeure du lieutenant de police ; on venait dénoncer son rival, son ennemi, souvent son maître ou sa maîtresse, dont les coffres contenaient encore de l'or. Un jour, M. le duc d'Orléans vit entrer chez lui, en plein jour, le président Lambert de Vernon, homme grave, estimé de tous.

« Monseigneur, dit le magistrat de prime abord, je viens vous dénoncer un homme qui conserve chez lui cinq cent mille livres en or. »

Le Régent bondit sur son fauteuil, il se leva dans son indignation.

« Ah ! monsieur le président, s'écria-t-il, vous faites là un vilain métier ! »

Les traits austères de M. de Vernon se déridèrent un moment ; il souriait, mais son sourire était amer et triste.

« Rassurez-vous, monseigneur, dit-il, j'obéis à la loi, mais c'est moi-même que je viens dénoncer. Les cinq cent mille livres sont à moi, sont chez moi ; je les préfère ainsi à tous les billets de banque de M. le contrôleur général, étant d'avis, ainsi que mon ami et compère M. le premier président de la Chambre des comptes, que si mon argent est au service du roi, il n'appartient cependant à personne. »

Le Régent se mit à rire et les cinq cent mille livres de M. de Vernon restèrent dans ses coffres. Un fils était venu dénoncer son père qui cachait de l'or. Le bruit public s'en répandit. Les spéculateurs étaient ardents contre ceux qui recélaient leur fortune, entravant ainsi leur commerce insensé. Un cri s'éleva cependant d'indignation et de colère ; au lieu de récompenser le misérable délateur, le Régent le fit arrêter.

Les objets de première nécessité se vendaient au triple de leur valeur. Lady Mary avait maintenu dans sa maison une stricte économie, le vieux Thomas se lamentait.

« Je ne saurais plus acheter de la viande, assurait-il ; ce qui coûtait, il y a un an, une demi-livre, en coûte deux aujourd'hui, et nos revenus n'ont point augmenté. »

En parlant ainsi, le vieux serviteur regardait sa maîtresse d'un œil perçant ; les allées et venues de lady Mary ne lui avaient point échappé. Sir Charles se mit à rire.

« Assurément, dit-il, les Hanovriens ne m'ont rien rendu des terres de mon père pour m'aider à vivre en cette occurrence ; mais ma mère est bonne ménagère et ne m'a jamais demandé plus que je ne pouvais donner. D'ailleurs (et le jeune homme regardait la table maigrement servie) nous

ne sommes pas adonnés au luxe et Notre-Seigneur nous a promis le pain quotidien. »

Thomas hochait la tête.

« Il nous a ordonné de le demander, disait-il, mais j'en ai vu plus d'un auquel il l'a fait attendre plus d'un jour. »

Lady Mary n'écoutait pas les hérésies du vieillard; elle était appuyée contre le manteau de la cheminée et paraissait réfléchir profondément. Son fils reprit :

« Le décret est affiché dans les rues que les billets sont réduits à la moitié de leur valeur ! »

Thomas était sorti de la chambre; la mère se leva, étendant les mains comme pour chercher un appui. Tremblante, elle fit deux pas vers son fils; puis, poussant un faible cri, elle s'affaissa sur elle-même avant que sir Charles eût le temps de la saisir dans ses bras.

Lady Mary avait toujours joui d'une bonne santé ; pour la première fois son fils la voyait souffrante, malade même. Il appela Thomas, et les deux hommes s'évertuèrent en vain à ramener la vie sur ces joues blêmes, la circulation du sang dans ces membres glacés. Le cœur de sir Charles battait violemment d'effroi et d'inquiétude.

« Qu'ai-je dit? se demandait-il à demi-voix; comment la nouvelle du décret a-t-elle pu agiter ainsi ma mère? Si elle avait pris part aux folies des derniers mois, je le comprendrais : bien des hommes et femmes sont à cette heure livrés à l'inquiétude et au désespoir; mais elle n'a rien à voir en ces secousses... Les révolutions ont fait du pire avec nous... mais elles ont achevé leur œuvre. »

Et il continuait à agiter l'éventail qu'il avait saisi sur la table, s'apercevant à peine qu'il parlait tout haut.

Thomas soutenait la tête de lady Mary, il releva vers son fils des yeux interrogateurs.

« Ne vous rassurez pas trop vite, sir Charles, » dit-il, et son ton était si significatif que le froid de la mort envahit le cœur du jeune homme; il serrait sa mère dans ses bras.

« Va, dit-il, cherche un médecin, amène-le à l'instant ; je ne saurais te croire, la vie de ma mère n'est pas en danger... »

Le vieux serviteur pâlit.

« Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire et lady Mary va sortir de son évanouissement; voyez, ses yeux commencent à s'entr'ouvrir, et ses mains se sont refermées. Ce que je crains, c'est qu'elle n'ait des raisons d'être frappée par la nouvelle que vous avez donnée et qui tourne déjà la tête à tout le quartier; Dieu sait si on doit se démener en insensés dans cette malheureuse rue là-bas. »

Lady Mary avait ouvert les yeux, mais elle semblait avoir oublié les causes de son indisposition. Son fils et Thomas la transportèrent dans sa chambre. Sir Charles répugnait à la quitter.



Elle s'affaissa sur elle-même.

« Pas une femme pour la soigner, murmurait-il.

— Je n'ai pas besoin de soins, dit-elle, je me saurai bien servir moi-même; » et comme son fils hésitait encore :

« Nous ne pourrions payer une servante, » dit-elle.

Sa voix était si faible, ses gestes si languissants, que l'éclair d'une grande crainte traversa l'âme de son fils. « Vous aurez une femme pour vous servir, quand il faudrait vendre toutes les pierreries de Comyn le Roux, et celles qui ont été rapportées des croisades ! » s'écria-t-il.

Lady Mary avait poussé un gémissement; son fils se tut, uniquement occupé de la soigner. La mère n'aspirait qu'à

se trouver enfin seule. Malade, se soutenant à peine, elle était pressée de courir à la rue Quincampoix, afin de réaliser au plus vite les actions qu'elle possédait, les billets de banque entassés dans son tiroir.

« La moitié ! la moitié ! » se répétait-elle.

On se tuait dans la rue Quincampoix, on s'étouffait aux abords de la rue de la Banque ; une terreur panique avait remplacé la confiance insensée des premiers temps. Le prince de Conti et quelques gros actionnaires avaient fait rembourser leur papier; trois tombereaux chargés d'or et d'argent étaient entrés dans la cour de l'hôtel de Conti.

Les serviteurs du prince avaient vainement cherché à en dissimuler le contenu, les tintements métalliques les avaient trahis.

On courait aux guichets, mais les petits billets étaient seuls payés en espèces; on criait, on blasphémait, on appelait à témoin Dieu et les hommes de l'iniquité qui présidait aux paiements; les commis pâles, mais impassibles derrière le grillage qui les protégeait, repoussaient doucement des liasses de billets de banque entassées devant eux.

« Plus tard, disaient-ils, plus tard. »

Un long cri s'échappa du sein de la foule ; dans l'encombrement de la salle et des alentours, un homme vieux et faible, un bossu de mince apparence était tombé sous les pieds de ses voisins; il avait entraîné dans sa chute deux hommes auxquels il se cramponnait, et tous les trois avaient été écrasés par la multitude effrayée avant qu'on eût pu les relever. Ils étaient morts ou mourants. La populace irritée s'était précipitée du côté de l'hôtel de Law. Le Régent fit arrêter le contrôleur général, afin d'éviter qu'il fût mis en pièces.

On avait fermé les grilles de la rue Quincampoix; lorsque les malheureux spéculateurs, exaltés par leurs inquiétudes, se ruèrent au matin vers leur terrain accoutumé, un piquet de soldats gardait les entrées.

« Au nom du Roi, on n'entre point ici! » disaient les sergents.

Le nom du Roi et la volonté du Régent n'étaient pas de

force à arrêter le torrent imprudemment soulevé. Law était encore en France, à Paris, il avait déposé son titre de contrôleur général, mais il restait directeur de la Banque royale; l'ordre et la clarté de ses comptes, les ressources ingénieuses qu'il suggérait encore pour sortir d'embarras avaient raffermi la confiance ébranlée du Régent ; il avait emmené Law dans sa loge à l'Opéra, mais un murmure sourd du public l'avait averti qu'il dépassait les bornes.

Le grand financier n'attendit pas la fin de la représentation ; il était parti pour Fresnes, afin d'y chercher le chancelier d'Aguesseau; c'était un hommage rendu à la confiance qu'inspirait la vertu du chancelier, mais ses qualités comme magistrat, l'austérité prudente de sa vie ne suffisaient pas à la tâche qu'on lui imposait. L'influence du chancelier n'empêcha pas le désordre et ne rendit pas la confiance au public effrayé et irrité.

La *foire aux actions* s'était transportée sur la place Vendôme ; on y avait élevé des échoppes, les gens d'affaires y tenaient commerce, les petits marchands y donnaient à manger et à boire, on criait, on jurait, et au milieu de ce déchaînement des passions publiques, on apercevait des femmes pâles et inquiètes, se glissant au travers de la foule, les mains pleines des actions qu'elles regardaient naguère comme une source inépuisable de fortune, et dont elles ne pouvaient parvenir à se débarrasser. Tout l'effort du public avait tendu quelques mois auparavant à échanger l'or, l'argent, les bijoux contre les actions de la Compagnie des Indes, aujourd'hui de même tout l'effort tendait à retrouver des espèces, quelques piles d'écus, quelques pièces d'or. Jusqu'à la campagne et sous les fenêtres de lady Mary Percy on chantait :

Lundi, j'achetai des actions,
Mardi, je gagnai des millions,
Mercredi, j'ornai mon ménage,
Jeudi, j'achetai un équipage,
Vendredi, je m'en fus au bal,
Et samedi à l'hôpital....

Sir Charles avait enfin ouvert les yeux sur les causes de

la maladie de sa mère, toujours retenue dans son lit, et soignée maintenant par une sœur de Saint-Vincent de Paul; elle avait succombé sous le poids des soucis et du silence.

« Voilà tout ce qui reste de l'héritage de la famille et des parures que votre père m'avait confiées, » avait-elle dit à son fils en pleurant lorsqu'elle lui avait remis la liasse des actions qu'elle cachait sous ses oreillers.

Deux larmes jaillirent des yeux du jeune homme.

« L'agrafe de Comyn le Roux en est-elle aussi? » demanda-t-il.

Sa mère inclina la tête pour toute réponse. Le respect de sir Charles était sincère; il serra les lèvres pour retenir une parole amère et il sortit pour mettre enfin les pieds dans cet enfer de la spéculation qu'il avait si soigneusement évité.

« Et dire que c'est ma mère qui m'envoie là! » pensait-il.

Lorsqu'il rentra, il était pâle et ses regards témoignaient une horreur profonde. Sa mère n'osait l'interroger.

« Vos papiers sont vendus, ma mère, vendus pour ce qu'on a trouvé, » et il jetait sur le lit un petit rouleau de louis. « C'est tout ce qui nous reste à vous et à moi; mais nous pouvons rendre grâces à Dieu, car nous avons au moins conservé l'honneur: c'est un bien qui est en train de se perdre vite.

« J'ai vu, et il passait douloureusement la main sur son front.... j'ai vu mon cousin le comte de Horn, arrêté dans un tripôt infâme, parce qu'il avait, à l'aide de ses complices, assassiné un misérable traitant pour le voler.... »

Percy s'était laissé tomber sur une chaise. Lady Mary s'était assise sur son séant, faible et malade, mais bouleversée par les nouvelles que lui apportait son fils.

« Horn, Horn, répétait-elle, le fils de ma pauvre Ellen. Oh! qu'elle a bien fait de mourir.... Ce n'est pas possible, Charles, c'est une méprise, il est victime de quelque erreur....

— Je l'ai vu, répétait son fils.... On disait dans la foule qu'il mourrait sur la roue.... et que si les gentilshommes devenaient des assassins, on ne leur ferait pas plus de grâce qu'au dernier manant. »

La colère vengeresse de la foule ne l'avait pas trompée,



Percy s'était laissé tomber sur une chaise.

les supplications de ses parents, l'éclat de son nom, sa jeunesse et son beau visage ne purent sauver le comte de Horn du châtiment dû à son crime. Charles Percy avait refusé de s'unir aux instances dont le Régent était assiégé en faveur du coupable.

« Ce serait mon frère, que je jugerais la chose juste, » répétait-il.

Lady Mary était plus pitoyable.

« Qu'on l'exile ! disait-elle, mais le voir mourir d'un supplice infâme !

— J'en partagerai avec vous la honte ! » avait dit Philippe d'Orléans à ceux qui lui rappelaient les alliances de la maison de Horn avec la sienne.

Law avait été enfin contraint de fuir la France ; il s'était réfugié à Venise, sans fortune, sans ressources, toujours indomptable dans sa conviction et son attachement à son système financier. Les victimes de l'égarement public disparaissaient les unes après les autres de la scène du monde, mourant de misère dans des galetas, mettant fin à leurs souffrances par le suicide ou tombant dans le crime pour échapper à la pauvreté. On vivait misérablement chez lady Mary Percy ; elle s'était à grand'peine relevée de son lit ; toute confiance avait disparu entre la mère et le fils : sir Charles était resté blessé par le mystère dont sa mère avait enveloppé ses imprudentes démarches. Il ne lui remettait plus les faibles secours qu'il recevait de temps à autre d'Angleterre ; il payait lui-même les acquisitions du vieux Thomas. Lady Mary prenait chaque jour entre ses mains la cassette qui avait naguère contenu les joyaux de famille, cette ressource qu'elle avait si longtemps conservée comme une dernière espérance....

« Rien, plus rien, se disait-elle, pas même l'amour de mon fils ! »

Dans cette maison, comme dans beaucoup d'autres, l'amertume était entrée sur les pas de la folle imprévoyance et ajoutait son insupportable poids aux souffrances de la pauvreté et de la gêne.

Sir Charles Percy errait tristement sous les arbres de la fo-

rêt de Saint-Germain ; sa tête était baissée, ses regards tristes : il pensait à l'Angleterre, à ce pays natal qui lui était si cher, à cette maison paternelle qu'il avait à peine entrevue dans sa petite enfance, mais dont il avait conservé un si tendre souvenir ; il pensait au gouvernement qui régissait sa patrie, hostile à ses traditions de famille et à sa religion.

« La nation y a cependant sa part, se disait-il ; si j'étais chez moi, en Norfolk, je pourrais peser quelque chose dans une élection, parmi les gentilshommes de mon comté et sur mes fermiers.... Rien, n'être rien, ne pouvoir rien.... et pourquoi, grand Dieu ? »

La fidélité aux Stuarts était devenue languissante dans l'âme de sir Charles. De loin il admirait de toutes ses forces la politique habile et prudente de sir Robert Walpole.

Le jeune homme marchait ainsi triste et pensif ; il était revenu, sans le savoir, jusqu'à la porte de sa modeste demeure, lorsque Thomas, debout sur le seuil, l'aperçut enfin.

« Il y a ici des lettres qui vous attendent, sir Charles, cria-t-il, des lettres d'Angleterre. Elles sont pesantes, » ajouta-t-il, en se rangeant pour laisser passer son maître. Lorsqu'il entra, quelques minutes plus tard, dans la chambre de sir Charles Percy, le jeune homme était à genoux, la tête cachée dans ses mains. Le vieux serviteur poussa un cri d'effroi. Charles se releva d'un seul bond.

« Rassure-toi, Thomas, dit-il, et ses joues étaient humides comme ses yeux. Je remerciais Dieu de ses bontés : mon oncle est mort et m'a laissé ses biens ; sir Robert Walpole consentira sans doute à me laisser rentrer dans mon pays, et je reprendrai ma place parmi les miens, en Angleterre, dans notre comté, entends-tu bien, mon vieil ami ? »

Thomas pleurait aussi.

« Milady votre mère ? » murmura-t-il avec peine.

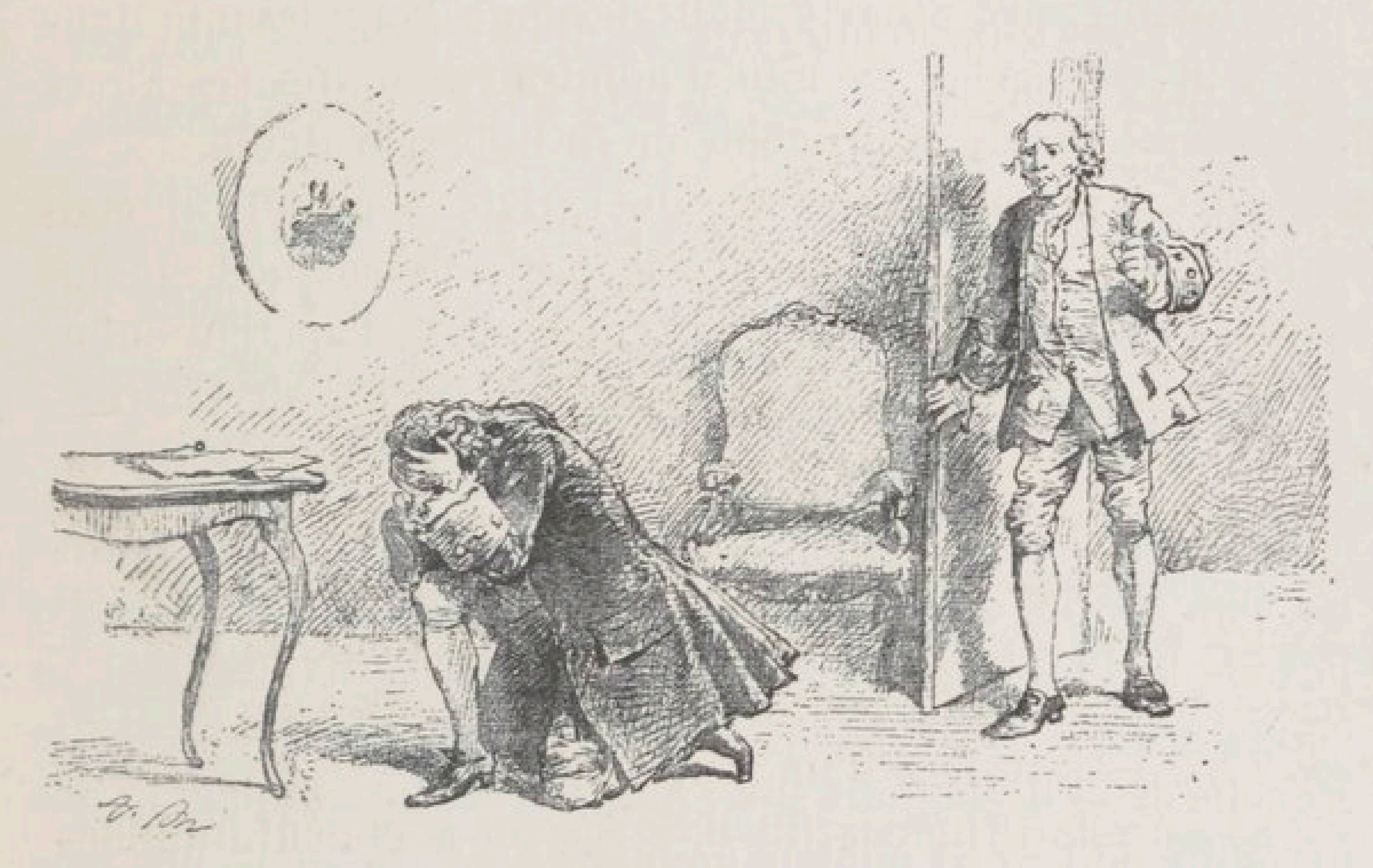
Sir Charles rougit violemment.

« Tu as raison, dit-il ; je m'arrête ici, et ma mère ne sait encore rien de cette joie. »

Signe amer de la séparation qui s'était accomplie entre la mère et le fils. Lady Mary n'avait pas été la première, la seule, dans la pensée spontanée de son fils, en apprenant le

bonheur inattendu qui venait transformer et ranimer leur misérable vie.

Les mois s'étaient écoulés. Le puissant ministre anglai ébranlé naguère dans son long pouvoir, et retiré dans soı château d'Houghton en Norfolk, avait usé de son influence en faveur de son jeune voisin, sir Charles Percy; des amis de son père avaient parlé de lui, il avait été autorisé à rentrer en Angleterre, à vivre dans ses terres, et bien que sa religion lui interdît de siéger dans le Parlement et de jouer un



Le vieux serviteur poussa un cri d'effroi.

rôle politique, le jeune homme se sentait trop heureux des devoirs et des droits qu'il avait retrouvés pour se plaindre de ceux qui lui étaient injustement refusés. D'ailleurs il était occupé d'importantes affaires; à peine lady Mary avait-elle vu son fils installé à Burton Abbey, qu'elle avait pensé à le marier.

« Il ne saurait vivre ici tout seul, disait-elle, et moi, dès que je le verrai heureux dans son ménage et dans sa maison, je retournerai en France, et je m'en irai aux dames de Chaillot pour y mourir comme ma reine; j'ai trop souffert ici pour reprendre goût à cette Angleterre protestante, gouver-

née, humiliée par l'Électeur de Hanovre et ses grosses favorites allemandes! »

Sir Charles n'avait pas attendu les désirs et les manœuvres de sa mère; il avait conservé la tradition d'une certaine liberté de relations entre les jeunes gens et les jeunes filles qui distinguait dès lors les habitudes anglaises de celles du continent; il avait remarqué dans une assemblée la fille de lord Effingham. Il lui avait été présenté, elle était charmante, jeune, gaie, elle était catholique comme lui, et d'une famille ancienne, appauvrie par de lourdes amendes et de fréquentes confiscations, sans avoir jamais pris part à la politique. Lord Effingham avait six filles : il donna sans hésiter l'aînée à Charles Percy, et lady Mary reprit le chemin de la France.

« Je ne vous reverrai plus, » dit-elle à son fils en l'embrassant. Elle se disait dans son cœur. « Il ne m'a jamais pardonné; c'était pour lui cependant que j'avais tout risqué et que j'ai tout perdu. »

Lady Mary priait et pleurait dans le couvent de Chaillot en compagnie des anglaises jacobites qui avaient suivi l'exemple de Marie de Modène. Le vent des rêves insensés ou coupables qui avait ravagé la France venait de traverser la Manche et se déchaînait sur l'Angleterre; la Compagnie des mers du Sud avait obtenu naguère du Parlement un privilége commercial, aussi impuissant dans ses effets que le monopole du commerce des Indes, et l'esprit public s'était enthousiasmé d'une combinaison qui ne devait aller à rien moins qu'à éteindre la dette publique. En vain les politiques prudents et les financiers habiles, sir Robert Walpole en tête, désapprouvèrent-ils le système et en redoutaient-ils les conséquences; l'engouement insensé qui avait possédé Paris avait saisi Londres; l'instinct de l'association, plus fort chez les Anglais que parmi nous, s'étendait avec une rapidité insensée : tout devenait matière à Compagnie, les épaves à recueillir sur les côtes d'Irlande, le dessalement de l'eau de mer, la fabrication de l'huile de tournesol, l'importation des ânes d'Espagne, l'engraissement des porcs....

Change Alley était encombré comme la rue Quincampoix par des spéculateurs effrénés dans leur passion et leur espérance.

Les amorces étaient plus variées qu'en France et s'adressaient aux classes les plus diverses. Lord Effingham avait constamment vécu sur ses terres ; il avait passé sa vie à s'occuper d'agriculture ; l'engraissement des porcs avait été depuis longtemps l'objet de ses études et de ses petites spéculations campagnardes. Lorsqu'il vit le public tourner enfin les yeux vers cette industrie qu'il regardait comme utile et qu'il avait connue comme très-avantageuse, son imagination s'enflamma : il crut voir des milliers de porcs couvrir les terres en friche, les glands partout utilisés, les aliments de rebut partout convertis en une chair nourrissante ; des rêves dorés et savoureux passèrent dans son esprit ; il demanda son cheval et courut à Burton Abbey. Sir Charles était dans les champs, examinant une nouvelle charrue avec la curiosité et la maladresse d'un homme peu accoutumé aux occupations et aux devoirs de la campagne ; son beau-père courut à lui.

« Mon cher Charles, s'écria-t-il, sans attendre que les laboureurs et le maître valet se fussent éloignés, venez avec moi, j'ai à vous montrer un journal, des lettres, il faut que nous allions à Londres, vous et moi. Notre fortune est faite et nous pourrons relever les murs du vieux château, tandis que vous achèterez les prés qui vous manquent, là au bout de Camp Hollow »

Sir Charles regardait son beau-père avec étonnement. Lord Effingham était habituellement grave et même un peu triste ; la vie en plein air et le calme des champs avaient conservé sa santé et sa vigueur, mais les épreuves de la pauvreté dans une situation naturellement élevée et la douleur de la perte d'un fils unique avaient laissé des traces d'accablement et d'épuisement dans son âme. Il paraissait transformé.

« Voilà enfin que les spéculateurs sortent des rêves pour entrer dans la pratique, criait le vieillard, frappant la terre de la bêche légère qu'il portait toujours au bout de sa canne ; on ne parle plus seulement de la mer du Sud et de ce com-

merce que personne ne peut vérifier, il est enfin question des ressources qui sont à notre portée, sous notre main ; une compagnie va se former pour engraisser les porcs à bon marché, pour les vendre en masse, pour en expédier partout en Europe. On me demande d'en être président.... Sans doute on sait que j'ai assez bien réussi dans cette voie. »

Et lord Effingham rougissait de plaisir et d'orgueil. Son gendre l'écoutait sans répondre, l'air grave et préoccupé.

« Et que vous demande-t-on outre votre nom, ce nom qui n'a jamais été compromis dans aucune spéculation, ni mêlé dans aucune affaire? demanda le jeune homme, sans paraître s'apercevoir de l'ardeur qui brillait dans les yeux du vieux seigneur.

— On ne me demande rien.... C'est là le beau, mon cher ami; d'ailleurs je n'aurais rien à donner, j'ai assez de peine à vivre : vous en savez quelque chose puisque vous n'avez pas reçu un sou avec ma Lammy. On me propose même des actions d'avance.... en attendant les profits....

— Alors on veut acheter votre nom? reprit sir Charles, toujours impassible.

— Mon nom n'est pas à vendre ! » Et lord Effingham se redressait fièrement; puis il reprit plus tranquillement : « Mais ne voyez-vous pas, Charles, que c'est un service immense à rendre à nos voisins, aux pauvres paysans qui ont tant de peine à nourrir et à élever un porc pour l'entretien de leur maison? Ils en élèveront deux, cinq, dix, et ils seront à l'aise, ils deviendront riches.... nous ne reverrons plus cette misère, qui est si désolante quand on ne peut pas la soulager.

— Et avec quoi achèteront-ils et nourriront-ils tout ce troupeau? » demanda le jeune homme.

Son beau-père s'irrita enfin.

« Avec ce qu'ils voudront ! Vous êtes insupportable, Charles, avec vos questions infinies. Venez-vous à Londres avec moi, oui ou non?

— Non, répondit Charles Percy, dont les yeux brillaient à leur tour. J'ai juré devant Dieu de ne jamais mettre le bout du doigt dans une spéculation quelconque,et je crois que dans sa colère Dieu a voulu envoyer en Angleterre le

même esprit d'étourdissement dont il avait châtié la France. Ma pauvre mère a perdu, dans les folies du Système, des trésors de famille qui avaient échappé aux confiscations, à la guerre, à l'exil. Lorsque j'ai tenu entre mes mains la cassette vide de nos joyaux héréditaires, seule ressource qui nous restât, je me suis promis de résister à toutes les tentations, à tous les entraînements de la soif de l'argent. Je ne croyais pas être si vite mis à l'épreuve, et quand j'ai fait ce serment, je n'avais rien à risquer. Je le tiendrai fidèlement aujourd'hui que Dieu m'a comblé de ses biens. Mais vous, mon père, vous qui avez, comme vous le dites, tant de peine à vivre, comment vous exposeriez-vous à laisser les débris de votre fortune dans des spéculations insensées, toujours près de devenir coupables? Ah! si vous aviez vu comme moi la rue Quincampoix, la place Vendôme, le visage désespéré de ceux qui avaient tout perdu, si vous aviez été témoin des crimes qui ont été engendrés par cette folie frénétique.... »

Sir Charles s'arrêta; il ne pouvait plus parler, le souvenir des amertumes passées lui revenait à l'esprit: il assistait encore au supplice du comte de Horn, quand son malheureux cousin l'avait fait supplier de ne pas l'abandonner sur la roue, et que le fier gentilhomme anglais avait assisté à la torture, incapable de fuir, incapable de nier la justice du supplice.

« Mon père, n'allez pas à Londres ! » répétait-il.

Lord Effingham n'écoutait, n'entendait rien; il s'était éloigné à grands pas, impatient de commander ses chevaux et de gagner la ville voisine pour y prendre le coche; ses filles restaient dans le vieux château, presque aussi excitées que leur père et comptant d'avance les plaisirs qu'elles pourraient désormais se permettre, l'une se promettant d'acheter des ajustements ou des livres nouveaux, l'autre de recouvrir les fauteuils délabrés du salon; la plus âgée, bonne et tendrement préoccupée des souffrances des pauvres, énumérait les noms des vieilles femmes qui recevraient des couvertures à Noël.

« Mais puisque mon père dit que tous les paysans auront

des cochons et les vendront tant qu'ils voudront, disait May, jeune et folâtre, ils pourront bien acheter eux-mêmes leurs couvertures. »

Cecily hochait la tête, elle ne pouvait consentir à voir le bien-être de ses vieilles protégées à la merci d'un commerce indépendant.

Sir Charles Percy était rentré chez lui, triste et abattu. Sa femme vint au-devant de lui. Elle avait entrevu son père comme il remontait en selle, mais lord Effingham était trop mécontent de son gendre pour contenir son humeur, et trop respectueux du devoir conjugal pour blâmer sir Charles devant sa femme. Il avait donc piqué des deux, se contentant de crier à sa fille : « Quand je reviendrai, je rapporterai une écuelle de vermeil pour le petit. »

Lady Percy était encore rougissante, lorsqu'elle aperçut son mari qui remontait l'avenue.

« Savez-vous pourquoi mon père ne s'est pas arrêté, Charles? demanda-t-elle. Qui le pressait si fort de retourner au château ? »

Quelques mots suffirent pour éclairer la jeune femme. Elle avait embrassé avec toute la tendresse et la soumission naturelles de son âme les idées et les résolutions de son mari ; elle avait admiré d'avance le parti pris de ne jamais chercher à augmenter sa fortune autrement que par le travail et l'économie, mais elle n'avait pas oublié les privations cachées de la maison paternelle ; elle avait naguère partagé les soucis de son père et elle ne comprenait que trop l'entraînement qui le portait à tenter un dernier effort pour secouer la lourde chaîne qui l'accablait depuis si longtemps.

« Si votre père avait vu ce que j'ai vu ! répétait sir Charles en réponse aux douces excuses que tentait sa femme.

— Nous vivons dans un autre pays, disait lady Percy ; nous avons un Parlement, des Lords et des Communes ; on ne laissera pas le mal aller aussi loin qu'on a fait en France, on arrêtera les emportements avant qu'ils arrivent au crime, et si mon père pouvait seulement y gagner quelque argent, ce serait une si grande bénédiction pour mes sœurs ! »

Sir Charles marchait de long en large dans le parloir

boisé de vieux chêne, soigneusement ciré et frotté; il s'arrêtait parfois écoutant les discours de sa femme avec une attention polie qu'il avait apprise en France et dont lady Percy sentait tout le charme. Parfois aussi il réprimait avec peine un mouvement d'impatience douloureuse.

« Votre père est de ceux qui sont faits pour devenir les victimes des fripons et des insensés, dit-il enfin; sa droiture, sa candeur, sa confiance ont résisté à la vie que mènent chez nous les catholiques; rien ne lui a appris à juger sévèrement des hommes, à se défier des espions ou des coquins. S'il ne revient pas d'ici à huit jours, le peu d'argenterie qui reste au château, les bœufs qui paissent dans les champs et les chevaux des écuries ne lui appartiendront plus. Non, pas même ces porcs qu'il engraisse avec tant de soin et qui font tout l'objet de ses espérances.... »

Huit jours s'étaient écoulés, quinze jours, un mois; lord Effingham n'était pas revenu. Il n'écrivait pas, l'inquiétude de ses filles devenait chaque jour plus vive; elles avaient été peu à peu gagnées par les sombres prévisions de leur beau-frère; personne ne parlait plus de parures nouvelles, de meubles frais ni même des couvertures des vieilles femmes. Sir Charles dit enfin à sa femme :

« Je vais partir pour Londres afin de savoir ce que devient votre père et de le tirer, s'il est possible, des mains des Philistins. Dieu veuille qu'il soit encore temps! Mais je compte auparavant pousser jusqu'à Houghton, afin de prendre à ce sujet l'avis de sir Robert. Il a conservé pour moi des bontés qui tiennent au souvenir qu'il avait de mon père. Peut-être pourra-t-il me donner quelque avis ou assistance qui seraient utiles à lord Effingham. »

Comme sir Charles, couvert de poussière et de boue, montait lentement la longue avenue du magnifique château que sir Robert Walpole avait orné de toutes les ressources que l'art pouvait ajouter à la nature, au milieu d'un parc ancien, planté des plus beaux arbres, il vit passer à côté de lui le carrosse de lady Walpole. Elle était seule avec sa fille, et comme sir Charles laissait tomber les rênes sur le cou de son cheval pour la saluer, elle fit signe à ses gens d'arrêter

« Vous vouliez voir sir Robert? » dit-elle avec une affabilité qu'elle ne témoignait pas à tous les visiteurs, car elle était jalouse de son mari, qui l'avait élevée à une situation pour laquelle elle n'était pas née. Il n'est pas ici; la session du Parlement approche, et dans le désastre de la Compagnie de la mer du Sud, on l'a conjuré d'arriver au plus vite. Il est bien temps d'appeler le médecin qu'on refuse d'écouter depuis six mois quand le malade est à l'agonie! »

Sir Charles s'était arrêté au milieu de l'avenue, frappé douloureusement par les paroles de lady Walpole.

« Le désastre de la Compagnie des mers du Sud! répétait-il; je ne croyais pas qu'on en fût déjà au désastre.

— Voilà plus d'un mois que la crise est imminente. Vous vivez dans vos champs, mon cher sir Charles, comme un sauvage ou un papiste.... » Et elle riait avec affectation. « Vous ne voyez personne et vous ne savez rien. Les petites compagnies ont été poursuivies par la grande, les porcs et l'huile de tournesol par la mer du Sud, et une fois que la confiance du public a été ébranlée, tout s'est ébranlé; tout va bientôt s'écrouler, chacun redemande son argent; on vend les actions à tout prix; les directeurs cherchent partout des espèces, on a fondu l'argenterie de vingt grandes maisons; d'ici à quinze jours, les promoteurs de l'entreprise seront obligés de fuir ou de subir un procès devant les Communes; la Banque a refusé l'arrangement qu'avait proposé sir Robert. »

Lady Walpole se taisait.

« Les Anglais ne savent parler que de la mer du Sud ou des galions d'Espagne, » disait un voyageur français qui venait de passer quelques semaines à Londres.

Sir Charles avait écouté en silence; il reprit en main ses rênes et, saluant profondément lady Walpole :

« Je vous supplie de m'excuser, dit-il, si je ne vous demande pas la permission de vous accompagner jusqu'à Houghton : j'étais venu ici pour entretenir sir Robert d'une affaire qui me paraît réclamer toute mon attention. »

Et il s'éloigna au grand galop de son cheval.

« A-t-il jeté dans le gouffre de la mer du Sud ce qu'il

avait pu sauver du Système de Law? » dit lady Walpole à sa fille, assise auprès d'elle.

Toutes deux riaient, tandis que le jeune homme, toujours courant, montait en hâte dans le coche qui s'ébranlait déjà à son arrivée. Il avait eu le projet de coucher à Houghton afin de causer à son aise avec sir Robert. Les nouvelles que lui avait données lady Walpole précipitaient ses mouvements.

« J'arriverai trop tard! » se disait-il.

Il était trop tard en effet pour sauver les restes de la fortune de lord Effingham; le président de la Société pour l'engraissement des porcs avait honnêtement cru à l'avenir de sa compagnie, aux services qu'elle pouvait rendre à l'humanité; il avait acheté des actions, plus d'actions qu'il ne pouvait payer, et il n'avait pas un moment conçu la pensée de les vendre. Les gens habiles avaient depuis longtemps réalisé leurs bénéfices. Sir Robert Walpole, tout opposé qu'il fût à la loi qui avait confié un privilége à la Compagnie des mers du Sud, avait acheté et vendu dans les meilleures conditions.

« Je suis satisfait, » avait-il dit modestement à ses amis.

Lady Walpole avait été jusqu'aux dernières limites de la prudence, et elle parlait du désastre comme une personne qui avait à peine échappé à ses effets. Lorsque sir Charles arriva devant la porte de l'auberge où descendait le coche, comptant y trouver son beau-père, il fut étonné d'apprendre que lord Effingham avait quitté la maison. Un garçon d'écurie le mena dans un cabaret de pauvre apparence; là, dans une chambre sombre et malpropre, son chapeau enfoncé sur ses yeux, la tête entre ses mains, et les coudes appuyés sur une table boiteuse, le vieillard contemplait d'un air accablé une liasse d'actions sans autre valeur que le papier sur lequel elles étaient imprimées. Il ne se leva pas à l'entrée de son gendre, mais, dirigeant vers lui un regard presque égaré, il dit avec l'accent d'une profonde amertume :

« Dieu et la sainte Vierge m'ont abandonné, Charles, parce que j'ai eu l'orgueil de me croire plus savant que mon fils. »

Le cœur du jeune homme avait un moment cessé de battre en apercevant son beau-père dans cette attitude d'accablement; il reprit courage à ces tristes paroles, la foi religieuse restait comme un fanal dans ce naufrage des espérances nouvelles comme des pauvres épaves du temps passé.

« Si Dieu le permet, mon père, répondit-il, nous serons bientôt tous ensemble à Burton Abbey, et de là au château; vous oublierez Londres et les jours amers que vous venez d'y passer. »

Le vieillard s'était levé, amaigri, courbé, et comme visiblement écrasé par ses malheurs.

« Vous ne comprenez donc pas? demanda-t-il sans regarder son gendre; je n'ai plus rien, rien... et je dois de l'argent...

— A qui....? »

Et sir Charles reprenait des forces à la pensée de secourir le père de celle qu'il aimait.

« Je ne sais pas, à bien des gens qui m'ont fait prendre des actions; il y en avait de tous les genres, et des choses si utiles, des idées si ingénieuses... ! »

La voix tombait. Percy étendit la main.

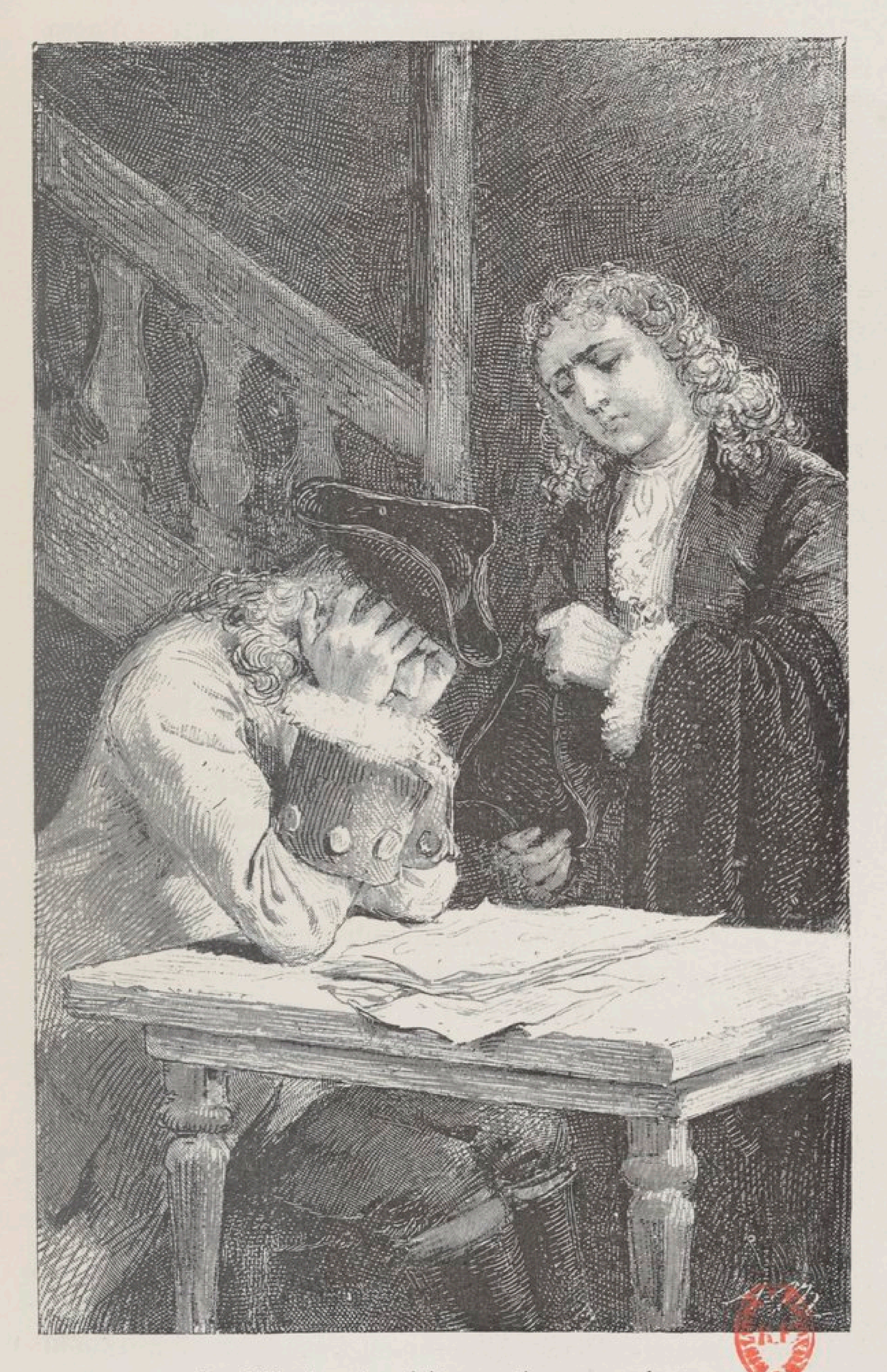
« Donnez-moi tout ceci, mon père, demanda-t-il, et permettez-moi de voir ce qu'il y a lieu de faire. »

La tête de lord Effingham était retombée sur sa poitrine. Sir Charles sortit. Il courut chez sir Robert Walpole.

La porte du grand politique était assiégée par une foule de membres du Parlement. Le roi Georges Ier était enfin arrivé du Hanovre; courrier sur courrier lui avaient été expédiés; chacun discutait, s'emportait, récriminait.

« Je vous dis que les Allemandes ont été grandement payées en cette affaire, et qu'il y a eu autant de crime que de folie, » criait lord Townshend, comme on ouvrait la porte devant sir Charles Percy.

Walpole fit un geste de la main pour imposer silence à son bouillant ami, puis, jetant un regard de bonté sur le jeune baronnet et remarquant son air triste, il l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre.



Le vieillard contemplait ses actions sans valeur.

« Qu'avez-vous sir Charles? demanda Walpole; je vous croyais paisiblement en Norfolk auprès de votre charmante femme, et je ne m'attendais pas à vous voir dans ce repaire de maniaques et de coquins.

— J'étais il y a quelques jours encore à Burton Abbey, sir Robert, mais mon beau-père, lord Effingham, est ici depuis un mois, et voilà ce qu'il a gagné... dans sa confiance et son honnête franchise... »

Walpole jetait un coup d'œil rapide sur les papiers, les feuilletant vivement :

« Le *commerce des cheveux*, le *mouvement perpétuel*, les *vaisseaux contre les pirates*, les *cochons*, les *cochons*, les *cochons*... rien n'y manque, toutes les rêveries du moment sont là ; il n'y a que la Compagnie pour faire des planches avec de la sciure de bois qui soit absente...! et votre beau-père est ruiné ?... »

Sir Charles inclina la tête.

« Pourquoi n'avez-vous pas envoyé son directeur avec lui? A quoi sert un directeur sinon à vous empêcher de faire des sottises? Un jésuite ne s'y serait pas trompé. »

Sir Charles ne put retenir un mouvement d'indignation. Walpole leva les yeux.

« Je vous demande pardon, dit-il, mais pourquoi êtes-vous venu me trouver? Était-ce pour me faire savoir que lord Effingham, avec ses soixante ans, était un vieil enfant, trop candide pour se conduire dans la vie?

— Je voulais, dit le jeune homme, irrité et blessé, je voulais savoir si mon beau-père pouvait devoir encore quelque chose et rester endetté ; il n'a pas complétement payé ces actions et... »

Walpole éclata de rire.

« Croyez-vous que quelqu'un ait complétement payé ses actions? demanda-t-il. Tout le monde a compté sur le profit, et comme le profit n'est pas venu, on a du vieux papier plus qu'on n'avait compté, voilà tout ! »

Et comme sir Charles insistait :

« Lord Effingham était, je crois, président... des cochons, oui, des cochons? Il n'y a pas là plus d'obligations que pour

les tournesols ou l'eau de mer... Quant aux gens de la mer du Sud, c'est autre chose... »

L'accent de sir Robert avait changé, la plaisanterie bienveillante avait fait place à une amertume sévère ; le politique avait fait un pas vers le groupe de ses amis. La session du Parlement allait s'ouvrir, chacun discutait la situation des ministres.

« Stanhope est perdu, » répétait-on.

Walpole souriait.

« On dit cependant qu'il n'a pas mis la main à la chose infâme et qu'il n'a acheté ni vendu une action...

— Il a fait voter le privilége; entre Sunderland et lui, ils en sont responsables, il faut qu'ils en portent la peine. Cowper avait eu raison de dire que c'était le cheval de Troie. »

Sir Robert écoutait en silence, sa voix n'accablait pas son rival ; il était trop habile et trop prudent pour ne pas sentir que la colère et l'effroi public suffisaient à la ruine de lord Stanhope. Il soulevait adroitement des questions financières laissant entrevoir les perspectives d'un remède possible aux maux qui accablaient l'État et les particuliers.

« Dans un incendie, disait-il, nous ne nous occupons pas d'abord de punir les incendiaires, notre premier soin est d'éteindre les flammes. La grande affaire aujourd'hui, c'est de sauver le crédit public. »

Tous les yeux étaient tournés vers Walpole, lorsque le Parlement s'ouvrit le 8 décembre 1721.

Lord Stanhope était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie au milieu d'une violente discussion à la chambre des Lords; l'un des secrétaires d'État, M. Craggs, avait succombé à la petite vérole; son père, directeur des postes, s'était empoisonné; les promoteurs de la Compagnie des mers du Sud étaient fugitifs ou en prison, dépouillés de leurs priviléges parlementaires, ruinés, déshonorés ; toute la prudente modération de Walpole n'avait pu écarter les insinuations et les attaques portées contre le prince de Galles, contre les favorites du roi, contre le roi lui-même.

« Les Romains n'avaient pas imaginé la possibilité du par-

ricide, s'était écrié lord Molesworth; lorsqu'un monstre de cette espèce parut, ils le firent coudre dans un sac et précipiter dans le Tibre. Je propose qu'on en fasse autant aux parricides de la patrie ! »

Lord Effingham était rentré dans son vieux château désormais dépouillé de tout ce qui le rendait habitable. Il avait courbé la tête devant les raisonnements de sir Charles, appuyé sur les assurances de Walpole.

« Je donnerai tout ce que j'ai, dit-il ; la terre est substituée à mon neveu Georges, mais les bagues des doigts de ma femme morte, les plats d'argent qu'elle m'avait apportés en dot, les chevaux que j'ai élevés, tout sera vendu : il ne sera pas dit que le dernier des Effinghams en ligne directe aura fait tort à qui que ce soit, tant qu'il lui restera un sou dans sa poche. »

Ses filles le regardaient avec une vénération mêlée d'un peu d'effroi. Vigoureux dans sa vieillesse lorsqu'il était parti pour Londres, lord Effingham était revenu cassé, amaigri, évidemment malade, et ne conservant d'autre énergie que celle d'une probité effrayée par le danger et d'un ardent besoin d'effacer tout souvenir du passé, même au prix des plus amers sacrifices. Le soir, après s'être lassé à marcher dans les prés privés des bestiaux qui les couvraient, après avoir passé de longues heures à contempler les écuries vides ou à écouter les coups de hache qui abattaient le reste des vieux arbres, le vieillard s'arrêtait devant ses filles réunies auprès du feu et de la lueur vacillante des chandelles ; il les contemplait en silence et de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues.

« Pauvres enfants ! » murmurait-il.

Sir Charles et lady Percy venaient souvent au château. Un jour, sir Charles arriva seul, fier, joyeux, mais encore tout ému. Pendant la nuit, Dieu lui avait donné un fils ; sa femme, dit-il, faisait demander la bénédiction de son père pour le nouveau-né. Lord Effingham se leva.

« Que Dieu bénisse mon petit-fils ! » dit-il d'une voix solennelle, plus forte qu'elle n'avait été depuis bien des jours, et qu'il le préserve des égarements de son grand-père ! »

Il chancelait en prononçant ces dernières paroles. Cecily le reçut dans ses bras, comme il s'affaissait sur lui-même. Sir Charles le porta sur son lit. Une amère angoisse était peinte sur les traits du vieillard; son gendre se pencha sur lui.

« Vos filles seront mes sœurs comme elles sont les sœurs de Lammy, dit-il à demi-voix; Burton Abbey est assez grand pour les abriter toutes jusqu'au jour où elles rendront d'autres maisons aussi heureuses que l'est la mienne ! »

Lord Effingham se souleva par un suprême effort.

« Quand elles se marieront, dit-il, faites promettre à leurs maris de ne jamais mettre la main dans une spéculation, et, s'il se peut, de ne jamais aller à Londres ! Ils m'ont perdu là-bas... »

Puis plus faiblement, et comme si sa voix s'éteignait :

« C'est ma faute... c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. »

Le prêtre entrait, le temps pressait; les derniers sacrements avaient ramené la paix dans l'âme et sur le front de lord Effingham, lorsqu'il expira victime de l'entraînement insensé qui avait conduit à leur ruine tant d'hommes honnêtes et souillé l'âme et la vie de tant d'hommes faibles et corrompus.

Burton Abbey avait reçu toutes les filles du vieillard, et chaque fois qu'un mendiant se présentait à la porte, invoquant pour excuse de sa détresse les malheurs causés par la Compagnie des mers du Sud, lady Percy sortait de son parloir, empressée à le soulager elle-même.

« Qui sait, pensait-elle, s'il n'a pas souffert des erreurs de mon pauvre père? »

LA FEMME FORTE

ADRIENNE DE NOAILLES, M[me] DE LA FAYETTE

LA FEMME FORTE

ADRIENNE DE NOAILLES, Mme DE LA FAYETTE

La duchesse d'Ayen était assise au milieu de ses cinq filles ; l'aînée avait douze ans, la plus petite en avait cinq à peine et se jouait sur le tapis pendant que ses sœurs écoutaient gravement une lecture de piété. La mère avait refermé le livre, les enfants parlaient sans contrainte de ce qu'on avait lu ; l'aînée, qu'on appelait par excellence Mlle de Noailles, demandait quelques explications et quelques avis. Mme d'Ayen expliquait et commentait avec une inépuisable patience et une éloquence grave, ferme et simple, qui rappelait, disait-on, celle de son grand-père, le chancelier d'Aguesseau. Aux questions sérieuses et sensées de Mlle de Noailles se mêlaient parfois les objections de sa sœur, plus jeune qu'elle d'un an, Mlle d'Ayen, vive, agitée, préoccupée de cent sujets divers et disposée à laisser son imagination s'égarer sans guide et sans frein. Après avoir longtemps répondu aux interrogations inquiètes de l'enfant, Mme d'Ayen posa le livre qu'elle tenait encore à la main, un mouvement d'impatience se peignit sur ses traits.

« Je ne sais, dit-elle, d'où cela vient, et si je suis avec vous trop faible et trop indulgente, mais vous êtes assurément moins dociles et d'un esprit moins soumis que les autres enfants de votre âge. »

Elle regardait autour d'elle tout en parlant ainsi. Mlle de Noailles avait baissé ses grands yeux noirs, interrogeant sa conscience comme elle avait déjà appris à le faire ; les plus

jeunes pleuraient, sentant le reproche sans oser se défendre. Mlle d'Ayen se leva brusquement, s'approcha] de sa mère, et lui baisant la main :

« Cela peut bien être, maman, dit-elle, parce que vous nous permettez les raisonnements et les objections, ce qui peut nous faire paraître moins soumises, surtout quand il s'agit d'une folle comme moi ; mais vous verrez aussi qu'à quinze ans nous serons plus dociles que les autres. »

La duchesse leva sur sa fille un regard de grave satisfaction ; l'enfant avait compris le but et l'esprit de l'éducation qu'elle recevait.

« J'espère de la bonté de Dieu, dit-elle, qu'à quinze ans vous serez entièrement soumise à sa volonté et prête à lui obéir en toutes choses. »

Mlle d'Ayen ne répondit pas ; déjà sa gouvernante avait rapporté que, dans les choses de la foi, la seconde fille de Mme d'Ayen n'était pas aussi docile et aussi humble que ses sœurs.

La vie s'écoulait doucement dans le vaste hôtel de la rue Saint-Honoré. Les jardins s'étendaient jusqu'aux Tuileries, et les enfants y jouaient souvent ; elles ne sortaient guère, sinon pour aller aux offices, que la duchesse fréquentait avec une inépuisable ferveur. Chaque matin, deux ou trois personnes de confiance entraient discrètement dans son cabinet, lui apportant des détails sur les pauvres qu'elles avaient visités et soulagés en son nom. Quand le cas était grave, Mme d'Ayen s'enveloppait dans ses coiffes, et sans demander ni laquais ni carrosse, elle sortait par les derrières de son hôtel, afin de n'être point vue, pour courir chez les malades qui avaient besoin d'elle. Parfois ses filles l'attendaient en vain pour l'heure de la lecture ; à elles seules et comme un pieux exemple, les gouvernantes révélaient la raison des absences de la duchesse.

« Mdame est au lit d'un mourant, disaient-elles ; Madame est à la prison pour voir un criminel qui l'a fait demander..... »

« Quand nous serons grandes, nous irons aussi chez les malades et dans les prisons, disait Mlle de Maintenon, qua-

trième fille de la maison, toute petite encore, mais déjà tendrement préoccupée de ceux qui souffraient; d'ailleurs, moi, je dois respect et révérence aux pauvres, ma bonne me l'a dit, puisque maman avait pris des mendiants de Saint-Roch pour mon parrain et ma marraine. »

Les deux sœurs aînées se taisaient; déjà et comme grande récompense, leur mère les avait quelquefois menées chez les pauvres.

C'était un jour de fête dans la maison, tous les enfants devaient accompagner la duchesse à Saint-Germain, pour souhaiter une bonne fête au vieux maréchal de Noailles, qui ne quittait guère cette résidence, plus saine et plus gaie, trouvait-il, que son hôtel de Paris. On voyait rarement le duc d'Ayen à l'hôtel de Noailles ; il était à l'armée ou vivait à Versailles auprès du roi ; la gravité et l'austérité de sa femme l'effrayaient un peu et, de leur côté, ses enfants étaient intimidés et silencieux lorsqu'il se trouvait avec eux. La vivacité de son esprit, ses moqueries et parfois ses brusqueries avec la duchesse d'Ayen, troublaient celles de ses filles qui pouvaient le comprendre; il aimait surtout à se faire apporter son petit garçon, le dernier venu de ses enfants ; l'aîné de tous était mort presque en naissant.

Lorsqu'il l'avait embrassé, il demandait ses chevaux, et, sans rien dire, ses filles se sentaient l'esprit et le cœur soulagés. Ce matin-là, c'était leur mère qu'elles attendaient, mais la duchesse ne rentrait pas.

Lorsqu'elle arriva enfin, revenant de l'église voisine, elle avait les yeux rouges et semblait avoir pleuré. Elle donna cependant ses ordres pour le départ; mais, prenant par le bras Mlle Aufoy, qui gouvernait sa maison et en qui elle avait une absolue confiance, elle l'entraîna un moment sur le perron du côté du jardin.

« Je viens de tuer mon fils, dit-elle avec une émotion qu'elle avait peine à contenir, et j'ai bien un peu de crainte pour mes filles ; si quelqu'un de mes enfants tombe malade, j'aurai bien peur; je les ai tous offerts à Dieu, afin qu'il me les rende pour l'éternité. J'espère cependant qu'il me

laissera mes filles, mais je crois qu'il a accepté mon fils, et que je ne le conserverai pas. »

Tout en parlant elle était rentrée dans la maison ; mais l'impression de son cœur avait été si forte qu'il lui semblait déjà perdre son fils, en sorte qu'elle donna l'ordre de le faire monter dans sa voiture avec la femme qui le portait, afin de le contempler le plus longtemps possible, pensait-elle.

Cet enfant qui lui était si précieux, devait en effet lui être bientôt enlevé ; mais la bonté de Dieu qui nous cache l'avenir, la gaieté des petites filles, la beauté de la campagne au mois de mai, ramenèrent le calme sur le front de la duchesse. Au fond de son âme, et lorsqu'elle reprenait possession d'elle-même, après un accès de vivacité ou d'abattement, elle se remettait, elle et tous ceux qu'elle aimait, entre les mains de Dieu, dans une confiance et une paix profondes. Ce fut le sourire sur les lèvres qu'elle descendit de carrosse à Saint-Germain ; le maréchal et la maréchale etaient sortis au-devant de leurs enfants, heureux de les voir, de les embrasser, et d'être un moment arrachés par eux à leur grave solitude. Le maréchal s'était retiré de la cour, où il avait longtemps vécu, à temps pour fermer les yeux de son père, mort en 1765 à quatre-vingt-huit ans. Les jeunes filles avaient à peine fini leur révérence que déjà le maréchal s'écriait :

« Allez vous débarbouiller dans vos chambres et manger un fruit, mesdemoiselles, après quoi nous ferons avancer les carosses et nous irons faire une promenade dans la forêt. »

Mlle de Noailles jeta à la dérobée un regard sur sa mère, qui lui paraissait fatiguée et souffrante. Celle-ci fit un signe comme pour recommander à l'enfant de ne pas s'inquiéter. Mais la maréchale avait saisi au passage le regard et le signe.

« Notre fille restera ici avec moi, vous pouvez emmener vos petites dans la forêt. »

Le maréchal hésitait ; les enfants tout le jour avec les gouvernantes, c'était beaucoup exiger de lui ; il allait proposer quelque autre arrangement, lorsque deux nouveaux carosses entrèrent dans la vaste cour.

« Mme de Saron, Mme de Pons, Mme de Montmirail et leurs filles, s'écria la maréchale qui avait regardé par la fenêtre; c'est un rendez-vous de jeunesse ! »

Elle regardait en riant Mlle d'Ayen qui avait rougi.

« Si vous leur avez dit que vous veniez aujourd'hui, il n'y a pas de mal, dit la grand'mère avec bonté; puis, comme l'enfant paraissait troublée :

« Il y aura cercle ici, mais nous allons faire chercher des ânes et vous irez faire une promenade dans la forêt, plus gaiement qu'en carrosse. »

Des ânes! tous les jeunes visages se déridèrent; seule Mlle Marin, la gouvernante de Mlle Noailles et de Mlle d'Ayen, paraissait mécontente ; la duchesse se retourna vers elle, comme le flot des nouveaux arrivants échangeaient avec le maréchal des vœux et des compliments.

« Je vous les confie, mademoiselle Marin, » dit-elle.

Après cette parole, l'excellente institutrice n'eût pas hésité à monter un cheval indompté au lieu des modestes montures qui se pressaient déjà dans la cour intérieure. Les braiements des ânes étaient si forts, qu'on les entendait dans le salon, et que le maréchal quitta un moment ses hôtes pour aller voir le départ de la joyeuse cavalcade. Mlle Marin était en tête, parée de ses plus beaux atours qu'elle avait mis en l'honneur du voyage à Saint-Germain, mais elle se cramponnait déjà au bât de son âne d'une façon qui fit dire au maréchal, comme il allait retrouver le cercle de dames :

« Je ne donne pas dix minutes à Mlle Marin pour être jetée dans la poussière. A l'heure qu'il est, la bourrique sait déjà qu'elle est la maîtresse. »

On cavalcadait gaiement sous les grands arbres; les jeunes filles s'étaient partagées en deux groupes : les aînées poussaient en avant, causant et riant; les petites, plus timides sur leurs montures, se tenaient un peu en arrière, parfois aux prises avec l'entêtement d'un âne qui refusait absolument d'avancer. Ce fut un cri de Mlle de Maintenon qui avertit l'avant-garde de la mésaventure arrivée à Mlle Marin. Elle était là, petite, maigre, sèche, mais cependant

ébranlée par sa chute, encore à terre, et cherchant en vain à mettre un peu d'ordre dans ses robes. Tous les ânes, excités par l'acte d'indépendance de leur compagnon, avaient pris le grand trot et entraînaient les petites écuyères. En vain Mlle de Maintenon avait voulu arrêter le sien; la bourrique secouait la tête, se moquant des faibles mains qui cherchaient à la retenir. Mlle Marin était seule au bord du chemin, essuyant ses jupes et regardant tour à tour l'âne, qui s'était mis à paître dans la clairière, et la cavalcade qui s'éloignait en riant. Elle était outrée contre sa monture, mécontente des jeunes filles.

« Voilà bien les enfants! » pensait-elle.

Elle essayait de se relever, sans chiffonner de nouveau ses garnitures, lorsque des pas rapides lui firent lever les yeux. Dans la grande allée, au trot, pressant son âne de la voix et du talon, sans craindre ses écarts ni son entêtement, arrivait Mlle d'Ayen, au secours de sa gouvernante. Au premier cri poussé par la petite Pauline, la sœur aînée avait fait tourner son âne.

« Si tu y vas, Adrienne, s'étaient écriées à la fois toutes les jeunes filles, tu vas attraper tout l'orage des rebuffades. »

Adrienne avait secoué la tête en riant.

« Nous ne pouvons cependant pas la laisser toute seule dans la poussière; allez toujours, nous vous rejoindrons. »

Un caprice de l'âne avait retardé les mouvements de la charitable amazone. Lorsqu'elle sauta lestement de sa monture pour venir au secours de Mlle Marin, celle-ci avait eu le temps de se fâcher, et des reproches de tout genre tombèrent sur la tête d'Adrienne. Elle les écouta sans rien dire; sa vivacité naturelle était jointe à une délicatesse de conscience presque maladive qui lui faisait trouver quelque vérité dans toutes les duretés qu'on lui disait. Elle avait passé la bride de son âne autour de son bras, et cherchait à attirer vers elle, au moyen d'une touffe d'herbe et de fleurs, le coursier indompté de Mlle Marin. Celle-ci était enfin sur pied; son humeur s'était dissipée en s'exhalant, elle suivait de l'œil les mouvements gracieux de la jeune fille, s'avançant pas à pas vers l'âne rebelle, suivie de sa monture plus



Elle cherchait en vain à mettre un peu d'ordre dans ses robes.

docile. Un remords traversa le cœur de la bonne gouvernante.

« Je l'ai grondée pour tout le monde, pour l'âne, pour moi, pour les rires de ses sœurs et de ses cousines, pensait-elle; comment pourrai-je ensuite lui demander quelque justice? »

Tout en réfléchissant ainsi, elle allait à l'aide de son élève, mais si brusquement, si gauchement, que l'animal, presque gagné par les douces avances de Mlle d'Ayen, prit peur de nouveau, secoua ses longues oreilles et s'enfuit dans la forêt. Adrienne se mit à rire et laissa tomber sa gerbe de fleurs.

« Il n'y a plus de ressource, dit-elle, montez sur mon âne, et je marcherai à côté de vous. »

Et comme Mlle Marin s'y refusait obstinément, ce fut à pied, toutes les deux, traînant derrière elle un âne sans cavalier, qu'elles rentrèrent dans la petite cour du château.

« Il faut nous cacher, disait la jeune fille; si on nous voit, on se moquera de nous. »

Le soir, pendant la partie de loto, le maréchal n'épargna pas ses plaisanteries à Adrienne; mais Mlle Marin avait déjà raconté toute l'histoire à la duchesse, qui avait souri, et personne ne sut comment cela se fit, mais ce fut Mlle d'Ayen qui gagna tout l'argent de son grand-père au jeu qui se tenait gaiement autour de la grande table ronde.

On ne riait pas souvent si longtemps et si follement autour de la duchesse d'Ayen. Ses deux filles aînées en particulier étaient gravement occupées de leur instruction religieuse; elles devaient bientôt recevoir le sacrement de la confirmation, et la ferveur pieuse de Mlle de Noailles était si touchante, que sa mère admirait en silence les grâces que Dieu faisait à son enfant.

« Je ne saurais deviner ce qu'il lui prépare dans sa vie, pensait-elle; la veut-il prendre à lui dès sa jeunesse, ou lui réserve-t-il d'amères souffrances et lui donne-t-il d'avance la force dont elle aura besoin pour les supporter? Je vous la remets et je vous l'abandonne avec confiance, Seigneur; elle est toute à vous, mais ayez pitié d'Adrienne! »

Adrienne, en effet, préoccupait sa mère et ses gouvernantes; son esprit était actif, curieux, interrogateur; son caractère était énergique et son imagination ardente; elle n'acceptait pas tout ce qu'on lui disait, elle ne croyait pas tout ce qu'on lui expliquait, comme ses sœurs, plus naturellement douces et soumises. Elle avait été confirmée, mais sa mère n'avait pas jugé qu'elle fût encore prête pour s'approcher de la sainte table.

« Il faut qu'elle en vienne à le désirer, monsieur l'abbé, avait-elle dit au confesseur des deux jeunes sœurs, et je ne trouve en elle ni l'attrait ni la soumission que j'y voudrais voir. »

Le prêtre avait accoutumé de se fier à la duchesse d'Ayen pour la direction de ses enfants; dans les temps troublés où il vivait, il était souvent obligé de se contenter, parmi ses catéchumènes, de sentiments moins fervents et d'instructions moins solides que la duchesse n'exigeait de la part de ses filles ; il laissa la mère guider pas à pas l'esprit agité de Mlle d'Ayen. Elle redoublait de tendresse envers son enfant, comme la portant dans ses bras aux pieds de Dieu.

« Et son père veut que je la marie! » pensait-elle avec une profonde inquiétude.

En effet, le duc d'Ayen, qui ne s'occupait guère de l'éducation de ses filles, et que la perte de son dernier fils avait plus que jamais rejeté dans le tourbillon du monde, avait pris un goût très-vif pour un jeune homme, presque enfant, qu'on lui avait présenté comme aspirant à la main d'une de ses filles. Le sort de Mlle de Noailles était fixé : elle était destinée, sans le savoir encore, à son cousin le vicomte de Noailles. C'était donc Mlle d'Ayen, à peine âgée de douze ans, que son père voulait unir au jeune marquis de la Fayette, orphelin, possesseur d'une immense fortune, aimable et bien fait de sa personne, mais qui n'avait pas encore quinze ans. La duchesse d'Ayen avait passionnément aimé son mari, mais sa vie n'avait pas toujours été heureuse; elle redoutait pour une fille chez laquelle elle reconaissait l'ardeur inquiète de son âme, des engagements

prématurés qui pourraient devenir pesants, et elle luttait de toutes ses forces contre la volonté du duc d'Ayen. Lorsqu'elle luttait, elle s'emportait, et l'hôtel de Noailles avait été plus d'une fois attristé par des querelles et des dissentiments qui en tenaient le duc complétement éloigné depuis plusieurs semaines.

« Monsieur mon père ne vient plus nous voir, disait la petite Mlle de Montclar, la plus jeune et la plus sérieuse de toutes, à sa sœur aînée, Mlle de Maintenon ; il a tort de négliger ainsi sa femme et ses enfants.

— Il a tort, car cela fait de la peine à maman, » ripostait le second juge avec une imperturbable gravité.

Les deux petites filles redoublaient de tendresse envers leur mère. Elles n'allaient pas dans la chambre de la duchesse pour prendre leurs leçons aux mêmes heures que leurs aînées, en sorte qu'elles n'entendaient pas les sages exhortations que recevait Mlle de Noailles en vue de son mariage prochain. Mlle d'Ayen ne quittait jamais sa sœur, elle écoutait avidement, comme à l'idée d'un monde nouveau. Dès son enfance, Mlle de Noailles avait été attachée à son cousin ; elle n'était point agitée, et son bonheur serein se peignait dans ses beaux yeux calmes et purs. Le duc avait reparu à l'hôtel de Noailles.

Il revenait, car il avait triomphé; sa femme avait consenti à accepter pour gendre M. de la Fayette. En présence de son obstination, les personnes qui s'étaient chargées de la négociation avaient plusieurs fois voulu rompre.

« Jamais on ne décidera la duchesse, disaient-elles.

— Vous ne connaissez pas Mme d'Ayen, disait son mari ; quelque avancée qu'elle puisse être, vous pouvez être sûr qu'elle reviendra comme un enfant si vous lui prouvez qu'elle a tort; c'est à vous de le faire, car aussi elle ne cédera jamais si elle ne le voit pas. »

La mère avait de son côté pris des informations, elle avait cherché à connaître le caractère, l'esprit, la nature de celui qu'on voulait lui donner comme fils. Elle fit enfin savoir à son mari ce qu'elle avait recueilli.

« Si on veut bien différer le mariage deux ans encore, dit-

elle, afin d'achever l'éducation de ces deux enfants, et si l'on me laisse ma fille pendant les premières années, je consentirai à cette union, car je dois avouer, ajouta-t-elle avec une noble franchise, que tout ce que j'ai recueilli sur lui est d'accord avec ce que vous m'en aviez dit. Vous pardonnerez à une mère préoccupée du bonheur de sa fille. »

Le cœur du duc d'Ayen était généreux quoique léger; il accourut à l'hôtel de Noailles, et la joie de cette réconciliation fut si vive, elle se peignit dans les yeux graves de la duchesse par un tel redoublement de paix et de sérénité, que ses filles n'oublièrent jamais la date de cette heureuse journée dans la vie d'une personne bien-aimée. Lorsqu'elles s'écrivaient, plus tard, dispersées par les orages de leur existence, elles se disaient l'une à l'autre :

« C'est aujourd'hui le 21 septembre, lorsque mon père revint nous voir. »

M. de la Fayette venait à l'hôtel de Noailles, ainsi que les cousins des jeunes filles; nul n'avait parlé de lui à Adrienne; toute la maison était occupée des noces de Mlle de Noailles. Lorsqu'elle fut mariée et installée chez sa belle-mère, à Versailles, la duchesse appela Adrienne dans son cabinet.

« C'est votre tour maintenant, dit-elle, d'absorber toutes mes pensées; il y a longtemps que vous en êtes la principale préoccupation, et que je sens le besoin de vous remettre la première entre les mains de Dieu. Vous avez grande nécessité de sa grâce à cette heure, ma fille, car votre père veut vous marier..... »

La mère s'arrêta, Adrienne avait violemment tressailli, la regardant avidement sans oser prononcer une parole.

« Vous avez vu le marquis de la Fayette, reprit la duchesse, il est souvent venu céans; c'est à lui que votre père vous destine, et voilà déjà plus d'un an que dans mon cœur et mes prières je le regarde comme mon fils. »

Mlle d'Ayen était à genoux auprès de sa mère, elle lui baisait les mains sans répondre.

« Merci! merci! » dit-elle enfin à voix basse. La duchesse ne lui en demanda pas davantage, attirant sa fille à côté

d'elle; toutes deux s'agenouillèrent et restèrent quelque temps plongées dans la prière. Les battements de cœur de la jeune fille s'étaient calmés; lorsqu'elle se releva, elle embrassa encore une fois sa mère, puis elle s'enfuit dans sa chambre. Ce fut le lendemain seulement qu'elle consentit à voir M. de la Fayette.

Elle était mariée depuis un an, elle venait de faire sa première communion. Fortifiée et calmée par le bonheur, elle avait paru dans le monde, sous les ailes de sa mère, qui avait quitté sa retraite pour accompagner à la cour cette fille chérie qui ne trouvait point dans son mariage une direction nouvelle, ni les soins d'une belle-mère.

« Lorsque vous êtes au bal, disait en riant M. de la Fayette à sa femme, votre mère m'apparaît comme celle de Moïse; elle ne peut vous cacher à tous les yeux : alors elle vous suit au bord des eaux, afin de veiller sur votre nacelle. »

Tous les deux souriaient tendrement. C'était une des joies de la jeune femme que le charme filial de M. de la Fayette pour cette mère qui avait si longtemps hésité à lui confier sa fille. La duchesse l'avait dit franchement :

« S'il n'avait tenu qu'à moi, vous n'auriez jamais eu Adrienne ; c'est M. d'Ayen qui l'a voulu.

— Et maintenant, maman, et maintenant? insistaient les jeunes gens.

— Maintenant, je vous aime autant l'un que l'autre! » disait-elle. C'était beaucoup dire, car le cœur de la pieuse femme était tout à Dieu d'abord, puis tout à ses enfants.

La vie paraissait douce à Mme de la Fayette; elle jouissait de son bonheur avec une vivacité qui l'effrayait elle-même parfois.

« Je serais en train de devenir raisonnable si je n'étais pas trop heureuse, » disait-elle à sa sœur, Mme de Noailles.

Un nuage sombre apparaissait cependant à l'horizon; la guerre retentissait au loin, ardente, passionnée : la lutte d'un grand peuple pour conquérir ses justes libertés menacées. La France n'y était point engagée, mais les jeunes esprits avaient pris feu. Parmi les gentilshommes de la cour

de Versailles, un certain nombre professaient hautement leur admiration et leur sympathie pour les Américains; ils étaient souvent l'objet des moqueries. M. de la Fayette et le vicomte de Noailles étaient au premier rang. Déjà quelques aventuriers avaient pris le chemin du Nouveau Monde. Le roi Louis XVI, préoccupé de ses relations politiques avec l'Angleterre, défendit formellement les départs. M. de la Fayette était depuis quelque temps fort affairé, s'enfermant souvent avec des inconnus, et faisant même d'assez fréquentes absences. Il avait plus d'une fois dit en riant à sa jeune femme :

« Vous verrez, je n'y tiendrai pas, je finirai par aller là-bas donner aux Américains un coup de main, et aux Anglais un coup d'épée. »

Adrienne tenait déjà sur ses genoux une petite fille, elle attendait un nouvel enfant; enfant elle-même, elle partageait vivement les ardentes aspirations de son mari, sans les bien comprendre, sans savoir de quel poids elles pèseraient sur sa vie.

« Nous irons avec vous en Amérique, Henriette et moi, et nous nous battrons pour M. Washington. »

Un matin du mois d'avril 1777, la jeune mère était encore dans son lit, jouant avec son enfant, lorsqu'elle vit sa mère entrer dans sa chambre. La duchesse ne venait pas d'ordinaire de si bonne heure, elle était habituellement encore à l'église. Sa fille la regarda en souriant; puis, tout à coup, lisant dans les yeux de sa mère quelque chose qui l'effrayait :

« Qu'y a-t-il? s'écria-t-elle en se dressant sur son lit; Gilbert... ? »

Elle avait bondi dans sa chambre et se tenait debout devant sa mère; celle-ci la prit dans ses bras.

« Gilbert va bien, dit-elle, il est entre les mains de Dieu, qui le gardera; mais il a mis à exécution les projets dont il nous parlait en riant depuis si longtemps : il est parti pour l'Amérique. »

La jeune femme s'était affaissée sur un canapé.

« Sans me dire adieu ! murmurait-elle. Voilà donc pour-

quoi il m'a embrassée deux fois hier au soir, et pourquoi il est revenu pour embrasser Henriette.... »

La petite fille s'était mise à crier, et comme sa grand'-mère s'approchait du lit pour la consoler, Mme de la Fayette la saisit vivement, la pressant contre son cœur, étouffant ses larmes sous ses baisers; la duchesse la laissait faire sans rien dire. Au bout d'un instant, Mme de la Fayette reprit :

« Comment est-il parti? En savez-vous quelque chose? Qui a-t-il avec lui? »

Puis aussitôt et les yeux toujours fixés sur ceux de sa mère :

« On est fâché contre lui, le roi l'avait défendu!.... Pourquoi? Ce qu'il fait est beau, est noble. Il va courir des dangers pour les autres, pour défendre ceux qui souffrent, ceux qui sont opprimés. C'est ce que vous nous avez toujours appris.... Vous ne lui en voulez pas, vous, ma mère? Vous ne l'en aimez pas moins? »

Elle pleurait en parlant ainsi, et sa mère parvint à la remettre au lit, l'embrassant et l'encourageant. Au fond de son âme, malgré les idées au milieu desquelles elle avait été élevée, malgré la colère de son mari et de ses parents contre la folle équipée de M. de la Fayette, la mère partageait dans une certaine mesure l'admiration de sa fille pour l'ardeur chevaleresque du jeune homme.

« Il est de ceux qui ont besoin d'agir, pensait-elle, et de suivre jusqu'au bout ses pensées; si un peu de vanité et d'emportement de jeunesse se mêle à sa compassion pour les Américains, j'aime mieux cette folie-là que beaucoup d'autres. »

Adrienne ne se trouvait à son aise qu'avec sa mère et sa sœur de Noailles. Deux fois déjà elle s'était levée sans rien dire dans un grand cercle où l'on attaquait les jeunes volontaires partis pour l'Amérique.

« C'est tout ce que je puis obtenir de moi de ne pas répondre, disait-elle, et je ne le fais que par respect pour mon père; je me dois à moi-même et à M. de la Fayette de ne point rester là lorsqu'on attaque sa conduite. »

Mme d'Ayen la laissait faire sans lui reprocher sa vivacité. Toutes les ressources de l'esprit maternel étaient déployées pour obtenir des nouvelles de l'absent.

Hélas! les nouvelles de M. de la Fayette étaient souvent douloureuses, comme celles de la cause qu'il servait. Il avait été accueilli en Amérique avec une faveur marquée; il avait su gagner le cœur réservé et fier du grand chef que la rébellion s'était donné. Le général Washington, ordinairement défiant pour les volontaires venus d'Europe, s'était pris pour lui d'une affection presque paternelle : mais il avait été blessé à la bataille de la Brandywine; il avait vu plus d'une fois les drapeaux de l'Union reculer devant les enseignes anglaises, et il assistait de près aux angoisses patriotiques qui déchiraient l'âme de Washington sans jamais abattre son courage. La duchesse d'Ayen avait appris le bruit de sa mort, elle courut chez sa fille.

« Adrienne, dit-elle, monsieur mon père me demande en grande hâte à Fresnes, il se trouve souffrant et me voudrait voir. Y pouvez-vous venir avec moi? »

Mme de la Fayette hésitait, elle répugnait à s'éloigner de Paris, attendant toujours des nouvelles de son mari.

« Venez, ma fille, insistait Mme d'Ayen, cela vous sera bon. »

La jeune femme obéit comme elle avait coutume de faire. A Fresnes, elle fut étonnée de voir bientôt arriver sa sœur de Noailles.

« Je viens t'enlever pour aller avec moi à Raismes, dit-elle en riant à sa sœur.

— Mais Mme Auguste de la Marck ne nous attend pas, » disait Mme de la Fayette.

— Elle m'attend, et c'est bien assez. Ne voulez-vous plus être ma moitié? disait Mme de Noailles, qui entourait de ses bras le cou de sa sœur.

— Je suis la moitié de Gilbert; » et Mme de la Fayette riait et pleurait à la fois, troublée au fond de l'âme par les pressentiments vagues d'une grande crainte, et se laissant guider dans les ténèbres par cette tendresse de mère et de sœur qui ne lui avait jamais fait défaut.

Lorsqu'elle revint à Paris, on avait des nouvelles de M. de la Fayette. Désormais la France était engagée dans la querelle de l'Amérique, dont elle avait reconnu l'indépendance. La duchesse d'Ayen avoua à sa fille les inquiétudes qu'elle avait éprouvées. A ce seul récit, le courage de la jeune femme faiblit tout à coup, elle s'évanouit. Sa mère la regardait, pâle et tremblante encore.

« Que Dieu lui donne la force de supporter l'ardeur qu'il a mise en son cœur, » pensait-elle, et tout son effort allait à fortifier l'âme inégale et passionnée de sa fille bien-aimée, en vue de l'éternité; toute sa pénétration maternelle ne pouvait lui faire deviner à quelles épreuves cette force devait être mise ici-bas.

Mme de la Fayette n'était plus seule; elle possédait de nouveau son mari, revenu d'Amérique couvert de gloire, mais toujours absorbé par la cause de l'indépendance, pardessus tout occupé d'obtenir pour les forces défaillantes de l'Union les secours efficaces de la France. Sa femme s'était associée à tous ses désirs, à tous ses efforts. Par tendresse pour lui, et de crainte de lui être à charge, elle comprimait les mouvements de son cœur. Tremblante de joie dès qu'il entrait dans la chambre, elle l'interrogeait aussitôt sur ses démarches, sur les nouvelles qu'il avait reçues, et sut contraindre son âme jusqu'à le laisser repartir d'un front serein. Elle serrait contre son cœur ses enfants, et les portait quelquefois à l'église comme pour les placer sous la bénédiction de Dieu. Plus que jamais Mme de Noailles lui était chère; elle aussi avait vu son mari partir pour l'Amérique avec M. de Rochambeau. Maintenant Mme de la Fayette recevait seule et directement toutes les nouvelles de la guerre lointaine; le rôle de son mari y était considérable, et les joies de la gloire adoucissaient les angoisses de l'inquiétude.

« Ma mère ne verra pas ces lettres-ci, disait la jeune femme, et elle mettait toute son adresse à dissimuler ses souffrances devant la duchesse d'Ayen. C'est mon tour, je me venge des secrets qu'on m'a faits naguère. Les affaires d'Amérique sont mes affaires à moi. »

C'étaient des affaires plus amères et plus compliquées

encore qui allaient bientôt peser sur les épaules et sur le cœur de la jeune femme, par sympathie pour son mari et par une jalouse préoccupation de sa gloire. La guerre d'Amérique était finie, finie par le triomphe d'une juste liberté, et Mme de la Fayette avait goûté avec délices le bonheur de revoir son mari admiré de tous, populaire parmi ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions. Elle avait été parfaitement heureuse en Auvergne, dans le château de Chavaniac, où M. de la Fayette était né, où vivait encore sa vieille tante, au milieu d'une population simple, qui lui était tendrement attachée. Mme d'Ayen y était venue; toutes ses filles étaient mariées; elle se reposait à l'issue de sa tâche maternelle, contemplant avec bonheur tous ses enfants groupés autour d'elle, liés par l'affection la plus sincère et la plus constante, malgré des nuances d'opinion très-prononcées. M. de la Fayette parlait de se faire fermier.

« Si vous voulez, disait-il à sa femme, nous resterons toujours ici, nous cultiverons nos terres, vous soignerez les enfants et les vieilles gens, ma tante sera heureuse et la fortune de nos enfants se relèvera des coups que lui a portés la guerre d'Amérique. »

Elle riait, heureuse de tout ce qu'elle possédait et de tout ce qu'elle espérait; elle était si confiante dans son bonheur, qu'elle consentit sans peine à faire le sacrifice de son repos, lorsque la convocation des états généraux appela M. de la Fayette à Versailles.

« Il y a beaucoup de bien à faire, disait-elle, et tout ce qui se pourra faire, il le fera. »

Sa mère était plus inquiète; par principe religieux elle sentait que la justice demandait la répression de beaucoup d'abus, la reconnaissance de beaucoup de droits, mais elle détestait l'agitation, elle craignait le désordre, et les idées nouvelles avaient quelque peine à se faire jour dans un esprit étendu et modéré, mais un peu lent, et de sa nature obstiné. Elle apportait aux pieds de Dieu toutes ses angoisses, et passait son temps à maintenir l'union dans sa famille et la ch rité autour d'elle. Parfois elle disait

à Mme de Noailles, toujours la confidente de ses pensées :

« Adrienne m'étonne. J'avais craint naguère que la violence de ses sentiments et l'inégalité de son humeur fissent tort à ses grandes qualités ; voyez cependant comme elle est douce en même temps que ferme, et comme cette activité, dont nous ne savions que faire autrefois, se dépense maintenant au service des nègres esclaves, des pauvres protestants, des Américains, de toutes les causes généreuses et charitables..... sans qu'elle oublie jamais sa famille ni les pauvres..... »

Madame de Noailles riait.

« Adrienne était comme un manteau à longs plis qui embarrasse une seule personne et qui couvre et réchauffe toute une nichée d'enfants. Pauline viendrait bien à bout de toute la charité, mais s'il lui fallait faire des discours..... »

Mme de la Fayette avait appris à faire des discours. Son mari avait été nommé commandant général de la milice parisienne, créée après la prise de la Bastille ; elle avait assisté à toutes les bénédictions de drapeaux, quêté à tous les districts ; elle tenait table ouverte, et les hommes de toutes les nuances, ardemment engagés dans le mouvement révolutionnaire, venaient chez elle. Sa mère et ses sœurs s'en effrayaient, elles ne prenaient jamais part à ses grands repas. Mme de Noailles elle-même, qui partageait les opinions très-libérales de son mari, s'inquiétait de voir M. de la Fayette placé entre la cour et le parti populaire, constamment occupé à protéger le roi et à contenir des passions dont il ne mesurait pas encore la force.

« Gilbert, et par conséquent Adrienne, me font toujours l'effet de gens qui marchent au bord d'un précipice affreux, disait Mme d'Ayen. Je ne sais comment ils font pour n'y pas tomber. »

Mme de Montagu, la petite Pauline, si chère à Mme de la Fayette, soupirait, en baissant la tête sur son ouvrage ; elle trouvait que M. de la Fayette avait glissé sur le bord du précipice le jour où il avait reçu chez lui le nouvel évêque

de Paris et les prêtres qui avaient prêté le serment exigé par l'Assemblée constituante.

Ce jour-là, personne ne sut où Mme de la Fayette avait dîné; elle n'avait pas paru à sa table, mais elle n'avait pas davantage paru chez sa mère ou chez ses sœurs.

« Nul ne pourra dire que je me sépare de Gilbert, » pensait-elle; et elle s'était cachée pour manger un morceau de pain.

Le roi Louis XVI était moins libre que Mme de la Fayette, et il était, comme elle, tourmenté par les scrupules religieux. Il avait voulu quitter Paris pour faire ses pâques; Mme de la Fayette était émue et joyeuse; son mari était dans les rues à la tête de sa garde nationale, destinée à protéger le départ du roi.

« Il attire sur lui toutes les grâces de Dieu par ses actions, » pensait-elle. Jamais elle n'avait parlé à personne des sentiments religieux de M. de la Fayette.

« Ces choses-là sont pour Dieu seul, » pensait-elle; parfois même elle avait imposé silence à celles de ses amies qui se lamentaient de la froideur religieuse de leurs maris.

« C'est à nous de prier pour eux, » disait-elle, et elle priait pendant que M. de la Fayette, au milieu de la populace ameutée autour du carrosse du roi, s'efforçait en vain de protéger son départ.

La nuit était tombée, lorsque le général entra; il était pâle, mais calme et résolu.

« Je viens d'envoyer ma démission aux districts, dit-il; je ne saurais plus commander la milice, mes ordres n'ont pas été obéis, et je ne porterai jamais le nom de commandant lorsque je n'en exerce pas l'autorité. Ils prendront qui ils voudront..... je m'en lave les mains..... »

Il marchait à grands pas dans la chambre; sa femme lui sauta au cou.

« Je suis contente, bien contente, répétait-elle; vous avez raison, Gilbert...... »

Elle ne s'étendait pas sur tous les dégoûts qu'elle avait éprouvés, sur toutes les craintes qu'elle avait comprimées dans son cœur. Son mari reprit :

« Demain on viendra me prier, me supplier de reprendre ma charge ; je n'y veux pas répondre, je n'y serai pas..... »

Mme de la Fayette le regardait avec surprise ; un éclair de lumière se fit dans son esprit.

« Non, dit-elle, vous n'y serez pas ; vous vous cacherez, cela vaudra mieux ; mais tous ces districts qui vont envoyer leurs délégués, qu'en ferons-nous ? Qui leur répondra ? »

Son mari la regardait toujours, elle frémit légèrement.

« Moi, vous voulez que je leur réponde ? Et que leur dirai-je ?..... Il y en a, vous savez, ceux comme Santerre, qui me font peur.... et horreur..... »

M. de la Fayette ne répondait pas, il avait repris sa marche dans la chambre.

« Vos aides de camp.... M. de Latour-Maubourg, M. Bureau de Pusy.... ils sont bien jeunes. »

Le général haussait les épaules ; sa femme se rapprocha de lui.

« Je ferai tout ce que vous voudrez, Gilbert ; seulement vous me direz ce que j'aurai à dire. »

M. de la Fayette souriait : il avait coutume de tout attendre et de tout recevoir du dévouement de sa femme.

« Je vous dirai ce que vous voudrez, répondit-il, et je crois bien qu'au moment vous leur direz autre chose, mais ce que vous direz sera bien dit. »

Le général dormit cette nuit-là ; sa femme pria jusqu'au jour. Elle était naturellement disposée à voir les choses sous leur côté sombre ; elle ne se faisait point d'illusions sur les échecs successifs que subissait la cause qui lui était chère, parce qu'elle faisait la gloire et la vie de M. de la Fayette ; elle était obstinément fière de lui, et résolue à le soutenir toujours et partout.

Au petit jour, les députations des districts commençaient à entrer dans la cour. M. de la Fayette était déjà parti. Tantôt dans le salon, tantôt sur le perron, suivant que la foule était plus ou moins pressée, à Santerre et aux plus violents des patriotes comme aux plus honnêtes bourgeois, lieutenants des compagnies, la jeune femme tint tête tout le jour aux instances, aux requêtes, parfois aux menaces qu'on en-

tassait pour décider le général à reprendre le commandement de la milice parisienne. Le soir, elle était épuisée et presque défaillante dans un fauteuil, lorsque sa mère entra chez elle. D'un mouvement si brusque qu'il fit reculer Anastasie, sa fille aînée, qui était penchée sur elle et qui la couvrait de baisers, Mme de la Fayette se releva et marcha vers la fenêtre, qu'elle ouvrit toute grande.

« Je vous demande pardon, ma mère, dit-elle, d'avoir oublié que vous pouviez venir, et de n'avoir pas purifié l'air. »

La mère et la fille s'embrassèrent en silence. La duchesse d'Ayen n'en demanda pas davantage à sa fille sur ce qu'elle avait souffert ce jour-là. M. de la Fayette rentra dans la nuit. Le surlendemain, il avait de nouveau accepté le commandement de la garde nationale.

« Ce ne sont que des commencements de douleurs, » murmurait la duchesse d'Ayen, quelques mois plus tard, en quittant sa fille à Chavaniac.

Le roi Louis XVI avait accepté la constitution qu'on lui imposait; l'Assemblée était dissoute, M. de la Fayette avait enfin repris sa liberté. On avait formé de beaux projets de repos à la campagne; M. de la Fayette répétait sans cesse que la révolution était finie et qu'on n'avait plus qu'à vieillir doucement en Auvergne.

« Vous avez eu assez d'agitations pour suffire à toute votre vie, n'est-ce pas ? » disait-il à sa femme.

Elle riait; au fond du cœur elle avait envie de pleurer. Même dans les familles les plus unies l'amertume des dissensions politiques avait pénétré; Mme de Montagu n'avait pas pu recevoir sa sœur à son passage, dans la crainte de déplaire à son beau-père; elle s'était cachée pour voir, dans une modeste auberge, Mme de la Fayette et ses enfants. Quelques mois plus tard, cette Pauline chérie avait émigré avec son mari, et M. de la Fayette avait quitté Chavaniac pour commander l'armée du Nord; il avait pressé sa femme de venir le rejoindre.

« Non, lui répondit-elle, les bruits qui courent sur votre compte et qui arrivent jusqu'ici seraient accrus par notre départ; on dirait que vous avez voulu mettre votre famille



La jeune femme tint tête tout le jour aux instances.

en sûreté avant de consommer vos trahisons. Je vous demande pardon, Gilbert, de prononcer seulement ce mot. Je reste ici avec vos enfants et votre tante. Ce serait le paradis d'être auprès de vous, fût-ce sous une tente, mais nous gênerions vos mouvements. »

Les événements se pressaient, chaque jour plus alarmants et plus douloureux. Enfin les Tuileries furent attaquées le 10 août; le roi et sa famille se réfugièrent au sein de l'Assemblée; le duc d'Ayen et M. de Grammont, le plus jeune de ses gendres, furent obligés de se cacher; ils avaient couru au palais pour défendre le roi. Le duc d'Ayen ne tarda pas à émigrer. M. de la Fayette avait enfin compris qu'il était impuissant, même à la tête d'une armée toujours prête à lui échapper; il avait secrètement quitté son camp, comptant s'embarquer pour l'Amérique; il avait été arrêté par l'armée des alliés. Sa femme se dévorait d'inquiétude à Chavaniac, craignant d'apprendre qu'il avait été amené à Paris, où sa tête avait été mise à prix; elle sut tout à coup qu'il était captif, prisonnier de l'empereur d'Autriche au nom de la coalition. Elle se jeta à genoux et rendit grâces à Dieu, tant ses angoisses avaient été vives.

« Cette détention ne saurait durer, disait-elle à ses enfants et à sa vieille tante qui pleurait, elle lui sauve peut-être la vie ! »

Tout le monde autour d'elle partageait sa joie; on ne songeait pas aux dangers qui menaçaient des femmes qui n'étaient désormais plus protégées par un nom considérable et respecté.

Mme de la Fayette ouvrit cependant bientôt les yeux, non sur ses périls, mais sur ceux de ses enfants; elle fit partir son fils, qu'elle voulait envoyer en Amérique en le remettant sous la tutelle de Washington; elle fit cacher ses filles dans la montagne; l'aînée parvint à s'échapper pour venir la rejoindre. L'orage fondait au même moment sur le vieux château, paisible jusqu'alors au milieu de son village; un ordre du Comité de sûreté générale avait enjoint d'arrêter Mme de la Fayette et de l'envoyer à Paris avec ses enfants. On avait fouillé tous les meubles et pris tous les papiers;

depuis longtemps, ceux qui pouvaient être compromettants étaient cachés ou brûlés. Le commissaire s'empara des lettres du général; sa femme demanda qu'on en fît pour elle une copie.

« Les sentiments qu'elles renferment font toute ma consolation et ma force, » dit-elle.

La vieille Mme de Chavaniac, infirme et désolée, avait voulu suivre sa nièce; de temps à autre, Mme de la Fayette passait doucement la main sous le bras de sa fille toujours à ses côtés.

« Si votre père nous voyait, lui dit-elle, il serait bien inquiet, mais bien content de vous. »

La jeune fille rougit violemment; elle était prête à marcher vers l'échafaud sur un mot, sur un regard de sa mère. Le jour des épreuves suprêmes n'était pas encore venu. Mme de la Fayette avait écrit au représentant Brissot, qu'elle avait naguère connu, puis à M. Roland, alors ministre de l'intérieur; elle demandait à être libre, afin d'aller rejoindre son mari lorsqu'il le serait lui-même. Elle obtint à grand'peine l'autorisation de retourner à Chavaniac sur sa parole et sous la responsabilité des autorités municipales. On avait d'abord voulu placer des sentinelles à sa porte; elle se fâcha.

« Je ne donne plus la parole que j'ai offerte, dit-elle, si on me donne des gardes : choisissez entre les deux sûretés. Je ne peux me choquer de ce que vous ne me croyiez pas une honnête femme; mon mari a beaucoup mieux prouvé qu'il était un bon patriote; mais vous permettrez que je ne cumule pas ma parole avec des baïonnettes. »

Le chef de la municipalité d'Aurat, d'où dépendait la commune de Chavaniac, était présent: c'était un vieux paysan, habile, disait-on, au commerce des fromages; il fit un pas en avant.

« Si elle a promis, dit-il, j'en répondrai bien tout seul, car c'est une brave femme. »

Le cortége reprit le chemin de Chavaniac; nulle nouvelle de M. de la Fayette n'était parvenue à sa femme. Elle avait appris par les journaux qu'il était transféré d'une prison à l'autre; toute sa préoccupation, tous ses efforts n'allaient qu'à obtenir sa délivrance; elle avait écrit au duc de Bruns-

wick, au roi de Prusse, à la princesse d'Orange. La liberté qu'elle avait recouvrée ne lui était chère que par l'espoir d'en profiter pour rejoindre son mari; elle était uniquement occupée du soin de défendre ses biens contre les lois de confiscation qui frappaient les propriétés des émigrés.

« Ces biens appartiennent aux créanciers de M. de la Fayette, disait-elle, et il faut que je fasse reconnaître leurs droits avant d'être libre de courir où mon cœur m'appelle.

— Ces sentiments sont dignes de vous, citoyenne, lui dit le représentant de la municipalité de Brioude qu'elle était allée voir.

— Je ne m'embarrasse pas de savoir s'ils sont dignes de moi, monsieur, répondit-elle vivement, je désire seulement qu'ils soient dignes de lui. »

Naguère, lorsqu'elle écrivait à Brissot pour demander à être mise en liberté, la fille de la duchesse d'Ayen avait dit : « Je consens à vous devoir ce service, » et elle avait signé des deux noms qu'elle était fière de porter : « Noailles la Fayette. »

Maintenant, disputant aux exigences croissantes de la révolution le bonheur et le repos de tous ceux qu'elle aimait, ses paroles n'étaient pas moins dignes et ses sentiments moins élevés; mais elle ne se réfugiait plus derrière les souvenirs de sa race : au moment où bien des femmes cherchaient à sauver la fortune de leurs enfants en demandant le divorce, elle ne réclamait d'autre titre et ne voulait d'autre droit que celui d'appartenir au prisonnier; toutes ses épîtres étaient signées : « Femme la Fayette. »

Elle avait reçu deux lettres de son mari, qui était alors en prison à Magdebourg. Sa joie mêlée de pleurs était si vive qu'elle avait effrayé ses enfants.

« Il faut se hâter, se hâter, disait-elle; quand tout sera fini ici, nous irons le rejoindre ! »

Elle avait assuré, pensait-elle, la sécurité de Mme de Chavaniac; les affaires d'argent étaient finies. Chaque jour les nouvelles étaient plus alarmantes. Le roi était mort, les cachots de Paris regorgeaient des amis et des parents de Mme de la Fayette. Elle ne savait pas encore que sa mère et sa sœur,

Mme de Noailles, fussent au nombre des prisonniers; elles venaient cependant d'être transférées au Luxembourg.

Le précepteur de Georges de la Fayette avait échoué dans ses efforts pour lui faire quitter la France; il l'avait ramené à Chavaniac; Mme de la Fayette était donc entourée de ses trois enfants, elle était enfermée dans sa chambre, avec eux et avec sa vieille tante; on lisait un chapitre de l'Imitation. Déjà on avait répété les prières; le calme régnait dans la petite compagnie; seule Mme de la Fayette savait que son arrestation était décidée, et que les gendarmes chargés de l'emmener devaient être en route. La fille aînée la regardait parfois avec inquiétude; quelques mots de sa mère dans une longue conversation qu'elles avaient eu la veille au soir lui avaient à moitié révélé le secret. Le parti de la jeune fille était pris; rien ne la séparerait de sa mère. Les enfants écoutaient gravement la lecture.

La voix de la mère s'élevait pieuse et calme. On frappa deux coups à la porte. Mme de la Fayette s'arrêta une seconde, puis elle acheva la phrase et ferma le livre.

« Mes enfants, dit-elle, ma chère tante, je crois qu'on vient pour m'arrêter. »

Les soldats étaient déjà dans la cour.

Les espérances et les illusions des premiers jours étaient bien loin; les enfants et la mère savaient quels dangers les menaçaient tous, mais l'amertume de la séparation faisait disparaître toute autre pensée. Mme de la Fayette avait serré dans ses bras sa tante, son fils, sa petite Virginie; elle essuyait encore leurs larmes et cherchait auprès d'elle sa fille aînée, son Anastasie, sa constante compagne. Lorsque les gendarmes impatients l'entraînèrent vers la voiture qui devait la mener au Puy, sa fille y était déjà assise.

« Empêche-t-on les enfants de suivre leur mère? » avait-elle demandé au chef du détachement, et sur sa réponse affirmative :

« J'ai seize ans, dit la jeune fille, la loi m'atteint aussi. »

Force fut de l'emmener à Brioude. Les autorités lui refusèrent péremptoirement la permission d'accompagner plus loin sa mère

Les enfants étaient à Chavaniac, désolés, consternés, uniquement occupés du désir de voir leur mère qu'on leur permettait encore de visiter. Elle était enfermée dans une petite chambre avec des bourgeoises du lieu ; elle soignait celles qui étaient souffrantes, elle lavait le linge et faisait la cuisine.

« Dieu nous a envoyé un de ses anges pour nous consoler, » disait une boulangère qui partageait sa captivité comme ses sentiments de piété.

On faisait deux fois par jour la prière dans cet étroit réduit où l'air pénétrait à peine. La première fois que la petite Virginie vint voir sa mère, elle recula d'un pas lorsqu'on ouvrit la porte.

« Comment pouvez-vous vivre ici, maman? » s'écria-t-elle.

Mme de la Fayette la prit dans ses bras, la faisant taire doucement.

« Savez-vous où sont aujourd'hui votre grand'mère et votre tante? » demanda-t-elle tout bas; et comme l'enfant faisait un signe affirmatif :

« Comment oserais-je me plaindre en pensant à elles? » poursuivit la mère.

Virginie n'insistait pas, mais elle pleurait en revenant à Chavaniac, et, le lendemain matin, sa sœur la trouva réfugiée dans le coin d'une étroite étable.

« C'est le seul endroit que j'aie trouvé ici ressemblant un peu à la chambre de maman, » murmurait la petite fille.

Quelques jours plus tard, les trois enfants étaient réunis dans les bras de leur mère; tous les efforts d'Anastasie étaient demeurés vains, et son désespoir déchirait le cœur de Mme de la Fayette.

« Comment Dieu permet-il qu'on sépare une fille de sa mère? » s'écriait-elle dans son angoisse.

Une main se posa sur sa bouche.

« Dieu les sépare souvent lui-même, disait sa mère à son oreille. Mon Henriette s'est endormie dans mes bras du sommeil éternel.

— Tuez-moi, maman, tuez-moi, mais que je ne vous voie pas partir, » et la jeune fille se laissait tomber à genoux.

Les caresses, les baisers, les avis restaient inutiles. Mme de la Fayette se leva, imposante dans son autorité maternelle.

« Je vous défends ces excès, Anastasie, » dit-elle gravement.

Les cris et les sanglots s'arrêtèrent; l'enfant anéantie restait à genoux aux pieds de sa mère, sans autre force que celle d'obéir. Mme de la Fayette l'embrassa encore une fois, puis faisant un signe au précepteur de son fils, ami fidèle qui devait l'accompagner jusqu'à Paris :

« Finissons ceci, » dit-elle, et l'altération de sa voix disait assez la profondeur de sa souffrance.

Quelques instants plus tard, la voiture s'éloignait, emmenant les trois enfants confiés à une vieille femme et à quelques serviteurs dévoués.

« Elles ont revu leur mère, elles ont dit adieu à leur mère! » pensait Mme de la Fayette en rentrant dans sa cellule.

« Qu'elles sont heureuses ! Dieu m'accordera-t-il le même bonheur? »

C'était, en effet, tout l'espoir de Mme de la Fayette et son unique consolation dans son extrême inquiétude de revoir encore une fois sa mère, de sentir encore une fois ses baisers et sa bénédiction sur son front, de serrer encore une fois sa sœur entre ses bras. Une fois arrivée à Paris, à la Force, au Plessis, parmi les prisonniers de tout rang et de tout âge qu'on amenait tous les jours pour les conduire bientôt à l'échafaud, elle croyait toujours voir entrer ces personnes chéries; il lui semblait qu'elle eût payé de sa vie tout entière la joie de passer une heure auprès d'elles. Son nom était si compromis, la colère contre M. de la Fayette était si vive, elle se sentait elle-même si près de la mort, qu'elle n'osait pas demander aux geôliers des nouvelles de sa mère et de sa sœur, craignant d'aggraver leurs dangers. Elle s'approchait de la fenêtre pour écouter les noms des condamnés du jour, et pendant qu'une sueur froide baignait ses membres, à la pensée des nouvelles sinistres qui pouvaient frapper ses oreilles, elle répétait à demi-

voix les premières paroles du Symbole : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant. »

Sa cousine, la duchesse de Duras, s'était approchée d'elle.

« Vous avez raison, Adrienne, dit-elle, il n'y a ici que la foi toute nue qui puisse nous soutenir. Nous n'avons pas à nous demander ce que Dieu fait et ce qu'il permet en ce moment; nous savons qu'il est, et qu'il est tout-puissant.

— Cela nous suffit! cela nous suffit! » répétait Mme de la Fayette; mais elle tournait encore la tête du côté de la fenêtre. Mme de Duras tressaillit: un nom à demi estropié par le crieur public l'avait frappée, elle entraîna sa cousine.

« Qu'elle ne sache rien encore, disait-elle; c'est quelques heures de répit, et qui sait où nous serons demain! Si je pouvais encore espérer de revoir mon père et ma mère! »

On respirait dans les prisons, et l'air chargé des vapeurs du sang semblait devenir plus pur. Robespierre était tombé, il était mort, les supplices avaient cessé. Mme de la Fayette n'avait qu'une pensée.

« Écrivez pour moi au Luxembourg! » demanda-t-elle à sa cousine.

Aucune nouvelle positive n'était venue confirmer les craintes de Mme de Duras. Elle écrivit. Mme de la Fayette avait encore quelque argent, la femme du geôlier porta la lettre. Lorsqu'elle rentra, elle était ivre, et elle s'avança en chancelant jusqu'au milieu de la chambre où les prisonniers étaient réunis pour le repas.

« Les citoyennes Noailles ont été guillotinées le 4 thermidor, dit-elle d'une voix chevrotante, trois.... » et elle cherchait ses idées, « vieille, moyenne et jeune.... Voilà.... J'ai rapporté la lettre. »

Personne n'écoutait plus, tout le monde s'était éloigné par respect; seule la duchesse de Duras soutenait sa malheureuse cousine; elle était tombée à genoux, les mains jointes, la tête baissée, comme si elle attendait elle-même le coup mortel. On l'emporta dans sa chambre, toujours sans voix et sans larmes. Elle attachait ses yeux sur un petit crucifix

que sa cousine avait trouvé moyen de cacher dans sa robe et qu'elle venait de placer entre ses doigts. Bientôt quelques paroles s'échappèrent de ses lèvres.

« Je me soumets! je me soumets! murmurait-elle, comme s'adressant à la puissance invisible qui avait permis tant de crimes.... Je vous adore, mon Dieu! » dit-elle enfin.

Mme de Duras, qui était à genoux auprès d'elle, se releva et sortit de la chambre, incapable de contenir plus longtemps ses larmes.

« Elle est sauvée, elle adore Dieu! » dit-elle simplement aux femmes qui se pressaient autour d'elle dans la salle commune.

Toutes acceptaient alors cette consolation suprême qu'elles n'avaient pas toutes, comme Mme de la Fayette, appris à connaître dès l'enfance et aux jours de la prospérité.

Mme de la Fayette semblait avoir oublié la mort de Robespierre, elle attendait toujours sa sentence.

« On n'appelle plus personne, » dit-elle un jour à sa cousine, d'un air étonné.

Et comme Mme de Duras lui faisait part des espérances qui pénétraient jusque dans les cachots :

« Oh! pour moi, je suis prête, dit vivement Mme de la Fayette; j'ai de si chères traces à suivre, que tout me serait doux, jusqu'à la guillotine. »

Quelques jours plus tard, Mme de Duras était libre. Le poids du nom de la Fayette pesait sur sa femme, et elle était encore retenue en prison, bien que la rigueur de la captivité eût disparu. Elle passait seule de longues heures, absorbée dans sa douleur et dans les consolations qui lui venaient d'en haut.

« Ne vous désolez pas de n'être pas auprès de moi, écrivait-elle à ses enfants. Remerciez Dieu d'avoir conservé ma vie, ma tête, mes forces, remerciez-le de m'avoir préservée de la révolte contre lui : je n'eusse pas pendant longtemps supporté l'apparence d'une consolation humaine. Il le savait bien, lui qui sait tout, et il m'a laissée seule en face de mon psautier. J'y trouve tantôt les sentiments de celles que je pleure, tantôt ceux que je vous désire, puis ceux que je de-

mande à Dieu de mettre dans mon cœur, et je les ai quelquefois obtenus. »

Elle était libre enfin, elle avait revu son fils qui partait pour les États-Unis; elle tenait entre ses mains un passeport pour l'Amérique; un seul lieu l'attirait, un seul but remplissait désormais toute sa vie, cette vie presque morte naguère sous l'excès de sa douleur : elle voulait amener ses filles à leur père, dans cette prison d'Olmutz, où il était seul, malade et triste, plus triste et plus seul encore qu'elle ne le savait. Il fallait traverser la mer, courir de grands périls, rencontrer d'innombrables obstacles; peu lui importait, elle avait retrouvé l'énergie de sa volonté et l'ardeur de son âme depuis qu'elle pouvait espérer d'apporter quelque bonheur et quelque consolation à celui qu'elle aimait si fidèlement.

La vieille Mme de Chavaniac était rentrée dans son château qu'elle avait racheté, dépouillé et profané. Elle restait seule avec ses souvenirs amers et doux; les portraits de famille avaient disparu des murailles. La vieille femme souriait tristement. « Ils n'enlèveront de mon cœur ni l'image de mon frère, ni celle de ma fille, » pensait-elle.

Les morts lui semblaient plus près d'elle que les vivants, le frère tué à la bataille de Minden, la fille morte à seize ans lui tenaient fidèle compagnie; son neveu était en prison à Olmutz, sa femme et ses filles se hâtaient pour le rejoindre; son petit neveu, le seul de son nom, était en mer pour aller chercher asile dans une république.

« Je ne suis plus de ce monde, Dieu merci, » se disait chaque soir la pauvre solitaire; mais ses inquiétudes pour ceux qu'elle aimait lui rappelaient qu'elle tenait encore à la vie.

« Si seulement je pouvais les revoir encore une fois tous autour de moi, » pensait-elle.

Mme de la Fayette avait achevé sa tâche en France; tous les créanciers étaient payés ou leurs intérêts assurés; les enfants des condamnés commençaient à recouvrer quelques lambeaux de leur succession, et le premier soin de Mme de la Fayette, en sortant de prison, avait été de régler tout ce qu'elle devait. Sa sœur, Mme de Grammont, l'y avait aidée;

elle n'avait pas émigré; elle n'avait pas assez d'argent pour prendre la poste, elle ne voulait pas aller en patache, par crainte des gens qu'elle y pouvait rencontrer: elle était venue à pied avec M. de Grammont, de Franche-Comté à Paris, et de là en Auvergne, cherchant toujours sa sœur, lui apportant quelques diamants qui lui restaient encore, résolue à l'embrasser, sans chercher à la retenir, sans hésiter un moment à l'encourager dans une tâche qu'elle eût elle-même accomplie jusqu'au bout. Toutes deux avaient relu ensemble le testament de leur mère, plein de ses pieuses exhortations pour ses enfants. Lorsque Mme de la Fayette s'arracha enfin des bras de sa sœur, celle-ci, plus jeune qu'elle, mais soutenue par l'élan d'une incomparable foi, lui dit d'un ton d'autorité presque maternelle :

« Pardonnez tout, et dites à Pauline qu'elle pardonne tout; il ne faut rien refuser à Dieu, rien! »

Mme de la Fayette rougit.

« Je crois que je pardonne tout, » dit-elle, comme si elle interrogeait sa conscience, et puis, par un retour de son impétuosité de jeunesse, « pourvu qu'on ne m'empêche pas de retrouver Gilbert! »

C'était un chemin long et difficile que celui qu'il fallait prendre pour arriver à Olmutz. Il fallait passer par Vienne afin d'obtenir de l'empereur d'Autriche la permission tant désirée par Mme de la Fayette; il fallait lutter contre le mauvais vouloir du plus grand nombre des personnages officiels, avant de voir les portes de la prison s'ouvrir et les verrous se tirer devant les captives volontaires. Le seul adoucissement que Mme de la Fayette trouvât dans son impatience, c'était l'espoir de voir sa sœur, Mme de Montagu.

« Rosalie m'excite au bien, disait-elle, Pauline me calme dans mes agitations.... »

Les larmes lui coupaient la voix, et ce fut tout bas qu'elle ajouta :

« Mon ange (c'était ainsi qu'elle appelait toujours Mme de Noailles) savait faire l'un et l'autre. »

Mme de Montagu était à Altona. Ballottée par les difficultés et les douleurs de l'émigration, elle avait presque constam-

ment suivi le sort de ceux qu'elle aimait : de son beau-père, M. de Beaune; de sa tante, Mme de Tessé; c'était chez celle-ci qu'elle avait fini par trouver un asile. La maréchale, prudente et capable, avait toujours su protéger les siens et leur assurer une certaine aisance dans un temps où la plupart des émigrés manquaient du nécessaire. Mme de Montagu avait appris auprès d'elle les soins du ménage auxquels elle n'était naturellement pas propre; elle en profitait pour faire la charité. Mme de Tessé voulait une ferme, et cherchait une terre à acheter.

« Je vous préviens, Pauline, disait-elle gravement à sa nièce, que je veux faire du beurre, et que vous n'aurez pour vos pauvres que du lait écrémé. »

Mme de Montagu se contentait de cette promesse.

Elle était assidue à son ouvrage, tricotant une couverture pour un pauvre prêtre émigré, lorsque Mme de Tessé entra, tenant à la main un paquet de lettres, qu'elle lisait en commentant tout haut les nouvelles. Mme de Montagu prêtait à la lecture une oreille distraite. Tout à coup elle se leva, se soutenant à peine et tendant vers sa tante des mains tremblantes. La princesse d'Hénin écrivait à Mme de Tessé que Mme de la Fayette s'était embarquée à Dunkerque avec ses filles, se rendant à Vienne, et qu'elle allait arriver à Altona.

Plus de travail pour Mme de Montagu, plus de repos, plus de sommeil; elle allait et venait dans la maison, entrant dix fois dans la même chambre, incapable de trouver et même de chercher un moment de calme. Un coup de canon avait annoncé l'arrivée d'un navire en rade.

« C'est elle ! c'est elle ! » répétait Mme de Montagu.

Sa tante riait en haussant les épaules.

« Comment voulez-vous qu'elle soit déjà ici? La lettre de la princesse d'Hénin n'est arrivée qu'hier.

— C'est elle, » répondait Pauline.

Et elle avait essayé déjà de prendre un châle pour courir au-devant de sa sœur, lorsque la porte s'ouvrit et Mme de la Fayette entra, suivie de ses deux filles. Une pensée traversa comme un éclair l'âme de Mme de Montagu.

« Comme Adrienne a souffert ! Ses cheveux sont blancs. »

Elle se jetait en même temps dans les bras de sa sœur, mais sans parler, et ce fut Mme de Tessé qui fit les questions et donna les premières nouvelles. Puis, regardant les deux sœurs qui n'avaient pas desserré leurs mains, la vieille femme se leva et frappa sur l'épaule de ses petites-nièces.

« Venez avec moi, mes enfants, dit-elle, je vais vous montrer la chambre de votre mère. »

Et elle emmena les jeunes filles. Anastasie s'était retournée en passant le seuil de la porte. Déjà Mme de Montagu était tombée à genoux à côté de sa sœur.

« Les avez-vous vues ? » murmurait-elle.

Nul des leurs n'avait eu la joie et l'honneur de revoir les saintes victimes, mais Mme de la Fayette avait entretenu ceux qui les avaient approchées. Elle avait vu le précepteur des enfants de Mme de Noailles; elle avait reçu de la bouche du prêtre qui les avait accompagnées à l'échafaud le récit de leurs derniers moments. Elle racontait à sa sœur les obstacles que le père Carrichon avait eus à braver pour s'approcher de la fatale charrette, les touchants souvenirs qu'il avait rapportés de cette heure suprême.

« Tant que je les ai vues de loin, disait le naïf récit du prêtre, j'avais été plein d'inquiétude; mais lorsque à la faveur d'un orage j'ai pu enfin m'approcher, toutes mes irrésolutions ont cessé. Mme de Noailles m'avait aperçu la première ; elle disait à sa mère : « Maman, M. Carrichon va « nous donner l'absolution. » Aussitôt elle baisse la tête avec un air de contrition, d'attendrissement et d'espérance qui me transporte. Je lève la main et, la tête couverte, je prononce la formule consacrée ; elles s'y unissent avec une expression admirable. Les regards de Mme de Noailles semblaient me dire adieu dans leur douceur céleste. Je ne me sentais plus, j'étais à la fois déchiré, attendri et consolé. »

Mme de la Fayette avait peu à peu baissé la voix en lisant à sa sœur les feuillets tant de fois étudiés qu'elle tenait entre ses mains ; à peine l'entendait-on encore, mais Mme de Montagu devinait les paroles sur ses lèvres. Elles

ne pleuraient pas; une consolation puissante soutenait leurs âmes.

« Vous a-t-on dit les dernières paroles de Louise? » murmura Mme de la Fayette.

Sa sœur secouait la tête.

« Notre mère et elle avaient encouragé leurs compagnons pendant le trajet, à ce que m'a raconté le père Carrichon; *elle* parlait surtout à un homme jeune qui semblait endurci. *Elle* était seule, la dernière ; elle montait déjà l'escalier; elle s'est retournée pour prier encore une fois ce malheureux.

« De grâce, monsieur, dites pardon ! » a-t-elle dit.

Cette fois les sanglots des deux sœurs se confondirent; Mme de Montagu se remit la première.

« Il l'a dit, j'en suis sûre, il l'a retrouvée auprès de Dieu.... »

On frappait à la porte. L'entretien avait duré deux heures, la patience de Mme de Tessé était à bout. On voulait voir Mme de la Fayette.

On voulait la voir et tenter de la retenir; on lui parlait des difficultés du voyage, des longs ennuis de la captivité, des inconvénients et même des dangers qu'elle pouvait avoir pour ses filles. Les émigrés habitant les environs étaient accourus en grand nombre pour demander à la voyageuse des détails et des nouvelles. Quelques-uns s'étaient permis de mal parler de M. de la Fayette. Ni aigreur, ni tendresse, ni remontrances, ni arguments n'agissaient sur Mme de la Fayette.

« Je suis décidée, répondait-elle imperturbablement ; j'ai eu le temps de penser à mes projets, et je ne les ai pas formés à la légère. Dieu m'a ouvert les portes, j'irai. »

Seule Mme de Montagu ne faisait aucun effort pour dissuader sa sœur de son entreprise. Elle l'aidait dans ses préparatifs, et leurs longues causeries n'étaient interrompues que par le bruit des ciseaux ou le frôlement des étoffes, pendant qu'on mettait en ordre les modestes garde-robes venues de France, et qu'on y ajoutait les vêtements chauds nécessités par le climat. Lorsque Mme de la Fayette partit

enfin, sa sœur resta calme et sereine; son âme avait conquis quelque chose de la force triomphante qui accompagnait la voyageuse.

« Je serai contente quand nous aurons des nouvelles de son arrivée, disait Mme de Montagu; mais elle ne m'a pas quittée, je la sens près de moi, j'ai de quoi vivre longtemps sur les provisions qu'elle m'a laissées. »

Mme de la Fayette était à Vienne; elle avait caché son nom, le but de son voyage, sa destination; elle avait bravé tous les obstacles, elle avait obtenu une audience de l'empereur d'Autriche, les ministres l'ignoraient. Ses filles l'accompagnaient.

L'empereur l'accueillit froidement, mais sans aigreur.

« Je ne demande qu'une chose à Votre Majesté, dit-elle, la permission de partager la prison de mon mari. »

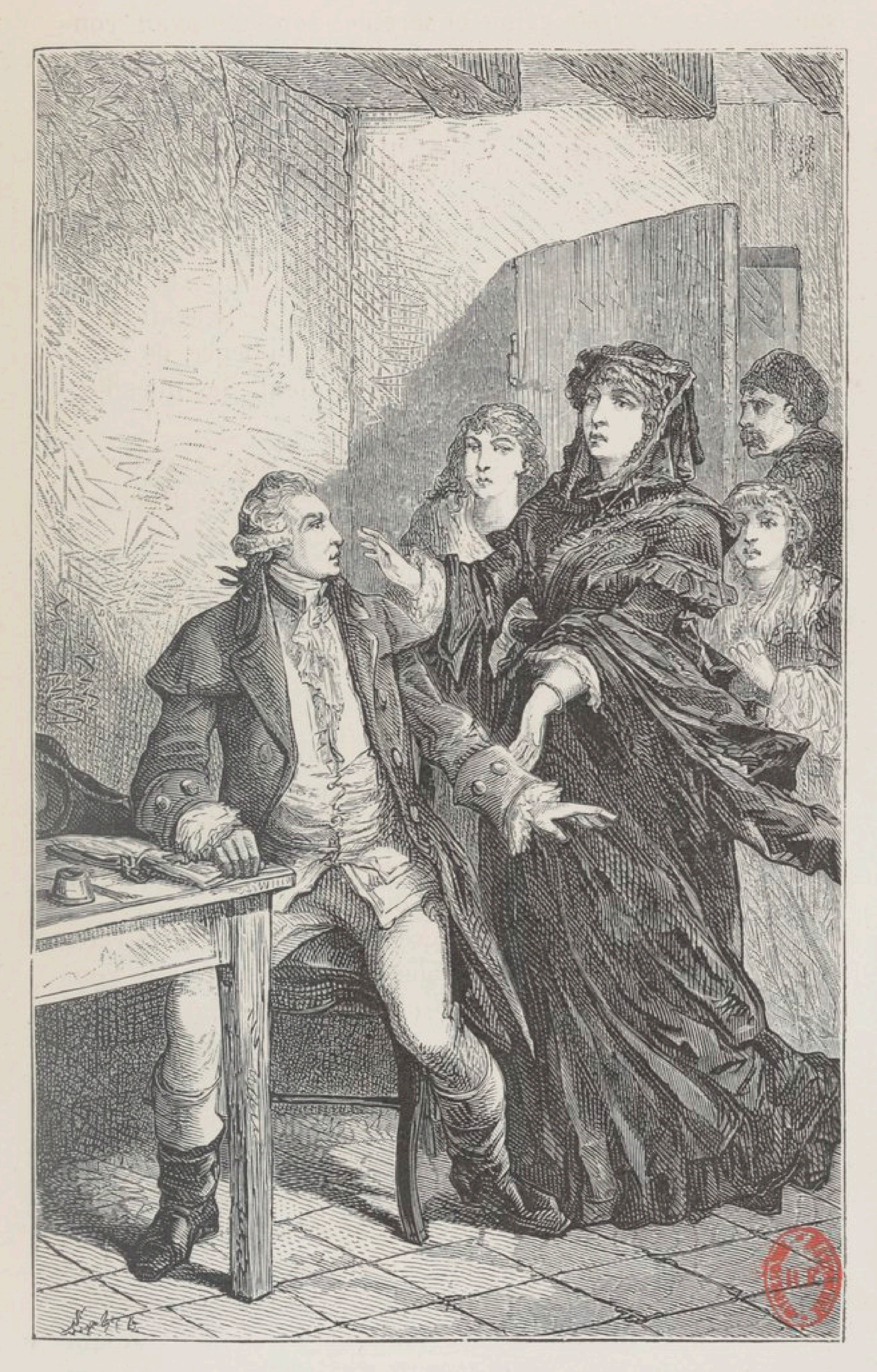
L'empereur la regardait. Les traces de ses souffrances paraissaient encore sur son visage; on savait qu'elle était à peine sortie de la plus dure captivité. Un mouvement d'admiration se trahissait dans la voix du souverain.

« Je vous accorde cette permission, dit-il; quant à sa liberté, cela me serait impossible, mes mains sont liées. »

Et comme Mme de la Fayette s'aventurait à parler des vexations que les prisonniers avaient à souffrir, et qu'elle demandait la permission de s'adresser directement à l'empereur pour les requêtes qu'elle aurait à faire;

« J'y consens, reprit l'empereur. Mais vous trouverez M. de la Fayette bien nourri, bien traité. J'espère que vous me rendrez justice; votre présence sera un agrément de plus. Au reste, vous serez contente du commandant. Dans les prisons, on ne connaît les prisonniers que par leur numéro; mais pour votre mari, on sait bien son nom. »

Les demandes de Mme de la Fayette devaient à l'avenir rester sans réponse. Loin de ses beaux regards et de l'imposante influence de sa vertu, les raisons d'État et la jalousie hostile des courtisans devaient reprendre leur empire sur l'âme de l'empereur, qui détestait et redoutait son prisonnier. Mais il avait dit le fond de sa pensée lorsque en présence de Mme de la Fayette il avait fait ap l à une



Il se retourna, poussant un cri.

bonne opinion, à laquelle il attachait involontairement du prix. C'est à une suppliante qu'il avait dit :

« J'espère que vous me rendrez justice. »

Elle faisait mieux que cela, sa reconnaissance égalait sa joie. Pied à pied, elle avait vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté des révolutionnaires comme celle de l'empereur. Elle avait résisté aux prières de ceux qu'elle aimait; elle avait franchi les espaces, triomphé des difficultés matérielles; elle était enfin en route, en route pour Olmutz. Son cœur débordait d'actions de grâces envers Dieu, de tendresse envers ses enfants qui avaient courageusement partagé toutes les fatigues du voyage.

« Je ne sais comment on supporte ce que nous allons éprouver demain, » disait-elle à Anastasie, en se déshabillant le soir dans une mauvaise auberge.

On approchait d'Olmutz. La voiture était ouverte, les créneaux du château apparaissaient dans le lointain. La route faisait de fréquents détours; mais Mme de la Fayette s'était levée, ses lèvres remuaient; ses filles se penchèrent pour l'entendre, elle récitait le cantique de Tobie :

« Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité et votre règne s'étend dans la suite de tous les siècles; vous châtiez et vous sauvez; vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau et vous les en ramenez, et nul ne peut se soustraire à votre puissance. Rendez donc grâces au Seigneur, enfants d'Israël, et louez-le devant les nations ! »

La voiture s'était arrêtée. Le commandant de la ville avait envoyé l'officier chargé de la garde de la prison au-devant des nouvelles captives. Les portes s'ouvraient les unes après les autres, soigneusement refermées derrière les arrivantes. Une dernière porte, verrouillée, cadenassée, au bout d'un long corridor, s'ouvrit comme les autres. M. de la Fayette était là, à sa table, vieilli de vingt ans, sans nouvelles des siens, dans une solitude complète.

Il se retourna, poussant un cri; sa femme et ses enfants lui tendaient les bras. Les geôliers se retirèrent, ils refermèrent la porte.

Le rêve, l'espoir, le but unique des trois dernières années

de la vie de Mme de la Fayette était accompli. Elle était heureuse. Quoi qu'elle pût devenir, quelles que fussent les rigueurs de la captivité et les obscurités de l'avenir, elle ne devait plus, elle ne pouvait plus quitter son mari.

« Ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse ; son mari aussi et il la loue. Plusieurs filles se sont conduites vertueusement, mais tu les surpasses toutes. La grâce trompe et la beauté s'évanouit, mais la femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée. Donnez-lui les fruits de ses mains et que ses œuvres la louent dans les portes ! »

TABLE

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris. [20300]





